

LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

**LE FUSILLÉ
VIVANT**

Préface de M. le Baron MEYERS

Président du Conseil d'Administration de la Société
du Bastion de la Chartreuse

ÉDITIONS VOX PATRIÆ

14A

12744

1

2

3

ALA 12749

RE 406

2562

MS. or

A-



LE FUSILLÉ VIVANT

68 rue du Croissant

176/50

DU MEME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy

L'Épopée de Loncin.

La Victoire de Sart-Tilman.

Chocs de feu dans la nuit.

Face à l'Invasion.

Sous les Ouragans d'Acier.

Face au Peloton.

Le Tragique Destin de M. 82.

Ludendorff à Liège.

Zone de Mort.

Le Drame de la Villa des Hirondelles.

Les Exploits du Commissaire Radino.

LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918



FUSILLÉ VIVANT

Préface de M. le Baron MEYERS

Président du Conseil d'Administration de la
Société du Bastion de la Chartreuse

68 rue du Croissant



EDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

A LA MÉMOIRE DES PATRIOTES DE BLEYBERG

GUILLAUME XHONNEUX,

JOSEPH KERF,

JOSEPH HICK,

FUSILLÉS A LA CHARTREUSE LE 29 AOUT 1916.

Tous droits réservés.

Copyright by LAURENT LOMBARD.

SOURCES DE DOCUMENTATION

Archives secrètes de la DAME BLANCHE.
Rapports des Chefs de la DAME BLANCHE.
Rapport de M^{lle} Marie Birkel.
Rapport de M. Emile Fauquenot.
Rapport de Sœur Mélanie.
Rapport de M. Delhaise.
Rapport de M. Lerusse.
Rapport de M. Detry.
Rapport de M. Hertog.

Nous déclarons que M. Franz Creusen, le héros de livre, ne nous a jamais demandé de relater son histoire, mais qu'il a, au contraire, tenté de s'opposer à sa publication.

Ce noble patriote belge nous a émerveillé par sa modestie.

Qu'il veuille nous excuser de ne pas avoir tenu compte de ses louables scrupules.

L. L.

Liège, 16 septembre 1939.

Cher Monsieur,

Vous avez bien voulu me faire l'honneur de me demander une préface pour votre nouveau livre : « *Le Fusillé Vivant* ».

J'ai accepté de grand cœur.

Tout d'abord, je trouve ainsi l'occasion de dire mon admiration et ma reconnaissance pour ceux qui, ne pouvant combattre sur les champs de bataille, ont mené pour la patrie une lutte aussi efficace dans les organisations du pays occupé en renseignant les Alliés et en assurant le passage des volontaires. Eux aussi ont souvent donné leur vie pour que nous vivions.

J'exprime en même temps une sympathie toute particulière à l'élève du Collège Notre-Dame de Tongres — un collège que je connais bien et où ont étudié mes fils — à l'élève de ce collège qui, malgré sa jeunesse, n'a pas hésité à courir les risques de la mort et qui a

subi les affres de la prison, de l'instruction et du Conseil de guerre allemand.

J'ai lu votre livre « Face au Peloton » où vous nous racontez la belle et généreuse équipée de vos dix-sept ans. Cette aventure personnelle vous a donné l'idée d'écrire celle des autres pendant la grande guerre. De là toute une série de livres dont celui-ci est le treizième.

On parle souvent de vies romancées. Toute l'histoire est plus ou moins romancée lorsqu'elle ne se borne pas à être une sèche énumération de faits et de dates. Pour raconter, en effet, il faut se mettre dans la mentalité de celui qu'on raconte, il faut interpréter les sentiments qu'il a eus, supposer les pensées qui l'ont poussé ou retenu, les buts qu'il a poursuivis, les joies et les tristesses qui ont traversé son âme, les terreurs qui l'ont agité et les réactions qui se sont opérées en lui. Quand on se raconte soi-même, on a l'aide du souvenir et, lorsqu'on est sincère, il est aisé de faire œuvre vraie. Quand on raconte les autres, on se trouve toujours plus ou moins dans le domaine de l'hypothèse. Mais vous avez eu en vous-même l'expérience et c'est pourquoi, en interprétant les autres qui se sont trouvés dans la même situation que vous, vous nous donnez l'impression d'une profonde réalité et d'une entière vérité. C'est au point qu'en vous lisant nous éprouvons nous-mêmes l'angoisse de la prison et le frisson de la mort qui rôde autour des cellules.

Vous avez été à Saint-Léonard à Liège en 1917. C'était le complet abandon, la solitude déprimante, la désespérance noire. Mais, peu à peu, sous l'empire du sentiment religieux, à l'appel de la prière, la tristesse et le désespoir font place au réconfort et au retour des énergies. Et alors, en dépit de la situation apparente d'impuissance où l'on gît, on se remet à penser aux autres et à projeter pour eux et pour soi-même des plans qui, même s'ils ne doivent pas se réaliser, ont l'avantage de distraire.

On entre en communication avec les cellules voi-

sines. Source de consolation et d'encouragement ! On n'est plus seul !

« Le 130, avez-vous écrit, est le fils d'André Garot, fusillé le 18 octobre 1915. Il a reconstitué le service de son père. Le 132 est Fauquenot, un Français dont quinze mois d'incarcération n'ont pu déprimer de la belle vigueur juvénile... Le 124 est un homme énergique. Il s'appelle Creusen. Condamné à mort depuis plusieurs mois, il ne sait pas s'il sera grâcié ou fusillé. »

C'est ce « fusillé vivant » dont vous nous racontez l'histoire. Et je gage qu'en lisant votre livre personne ne le fermera avant d'aller jusqu'au bout. Ainsi, j'ai fait moi-même. Je vous ai lu comme on lit un roman, fiévreusement, et je n'ai pas cessé avant d'arriver d'une traite à la dernière page.

J'ai lu et puis j'ai réfléchi. Je me suis demandé si tout cela était bien vrai, si ce Creusen n'avait pas abusé du désir qu'il rencontrait chez vous de narrer une aventure étonnante. Dame, vous vouliez écrire ce livre qui dépassait la douzaine. Et il fallait qu'il fût intéressant.

J'ai eu un moment de scepticisme et tout à coup je me suis souvenu que je pourrais peut-être vérifier dans les registres abandonnés par les Allemands en 1918 au Palais de Justice à Liège. Et voici le résultat de mes recherches.

Dans un registre portant comme titre : « Namen verzeichnis der Gefangenliste Chartreuse », je trouve la notation suivante : « Creusen Franz 17-10-16 am 23-10 nach dem Gefängnis zurück ». Creusen a donc été conduit à la Chartreuse le 17 octobre 1916 pour y être fusillé et, le 23 octobre, on l'a ramené à la prison Saint-Léonard.

Dans un autre registre portant au crayon bleu le titre : « Vorsetzung des Fristenzeugen », je trouve toute une page que je transcris ici, en respectant l'ordre de ses annotations.

MONTAG 14 AUG. 1916.

Gef. Nr.	Zeit	Zimmer Pr. c.	NAMEN	Gericht G. G.	Zimmer Bem 148
8716	Xhonneux Wilhelm
8717	Xhonneux Ehefrau
8718	Xhonneux Julienne
8719	Kerf Joseph
8720	Kerf Joseph Ehefrau
8721	Kerf Victorine
8400	Duchaine Constant
8401	Dumont Jean
8402	Soederberg Willem
8404	Conrath Ludwig
8403	Voss Hubert
8722	Bongaerts Catharina
8723	Wachelden Hélène
8724	Hick Joseph
8725	Custers Léonard
8397	Lousberg Winand
8399	Jacquemin Frans
3286	Creusen Franz gefesselt vorführen
3485	Istas Gracien
8904	Voss Ehefrau

Dürfen nicht mit einander sprechen noch in Verbindung treten.

Die Ehefrau Voss wird am 13 aug. hier eingeliefert; sie ist im Pr.c. gehemmt von den andern unterzubringen und zum Termin vorzufahren.

Betreff. Bewachung während der Versendung ergeben noch besonder Befehlen.

Creusen a donc, selon ces indications du registre, été impliqué le 14 août 1916 dans le procès contre Xhonneux, Kerf, Soederberg, Hick et consorts. Creusen était considéré comme le plus dangereux de tous, celui qu'il fallait « gefesselt vorführen », transporter avec les menottes.

La conclusion s'impose. Il a fallu une intervention bien puissante pour que Creusen n'ait pas subi le sort de Joseph Kerf, de Guillaume Xhonneux et de Joseph Hick avec lesquels il a comparu devant le Conseil de guerre. Pourquoi n'y a-t-il pas au Bastion de la

Chartreuse une petite croix qui porte son nom ? Comment a-t-il échappé à la mort ? C'est ce que votre livre nous explique dans ses pages dramatiques.

Baron MEYERS,
*Président du Conseil d'Administration
de la
Société du Bastion de la Chartreuse.*

EN OBSERVATION SECRETE A L'EST

Depuis plus d'un mois, la Germanie en mal de fureur guerrière dégorgeait sans arrêt sur la terre belge des masses grouillantes de soldats gris. Il en venait de partout : pas une route, pas une voie ferrée de l'Est qui ne charriât les flots mouvants de cette irrésistible marée.

Liège, la première digue belge, avait été rapidement submergée et à présent l'invasion étalait le tumulte de ses colonnes en marche au loin vers le Sud. A l'état-major du Roi Albert, on suivait heure par heure le rythme de sa progression. Communications téléphoniques, télégrammes, messages chiffrés, bulletins d'estafettes précisaient la vigueur de la gigantesque poussée.

Cependant à mesure que celle-ci atteignait villes et villages de la moyenne Belgique, les sources d'information des Belges s'épuisaient les unes après les autres. Le téléphone et le télégraphe qui, depuis l'ouverture des hostilités, avaient tant de fois transmis de précieux renseignements sur les mouvements de l'ennemi, espéraient de plus en plus leurs appels. D'autre part, le refoulement, vers nos lignes, des éclaireurs, cavaliers et motocyclistes, restreignait les possibilités d'investigation sur les effectifs et les desseins des envahisseurs.

Heureusement, dans le sillage même des interminables cohortes grises, des patriotes suppléaient à la paralysie des services de reconnaissance belge en observant et signalant l'écoulement des masses grondantes de l'in-

vasion. Des espions ? Le vilain mot en vérité... Mais qu'importent les mots !

De ces observateurs volontaires qui bravaient la mort pour être utiles à leur malheureux pays, certains devaient bientôt tomber sous les balles des pelotons d'exécution allemands. D'autres connurent le dur régime des bagnes d'outre-Rhin pendant toute la durée de la guerre.

En ce mois de septembre 1914, le plus actif d'entre eux était un gars d'une vingtaine d'années qui, posté à proximité de la gare de Bleyberg, aux confins de nos marches de l'Est, notait, à toute heure du jour et de la nuit, le passage des trains venant d'Allemagne.

Petit, très calme, d'allure plutôt timide, il accomplissait avec un scrupuleux souci d'exactitude la mission que l'état-major belge lui avait confiée. Dissimulé derrière le rideau d'une fenêtre d'où il découvrait les voies ferrées sur lesquelles, depuis le début d'août, glissaient d'interminables convois, l'homme restait là, debout, pendant des heures entières, un papier et un crayon à la main.

Dès que le grondement d'un train troublait la quiétude de la petite localité, il se rapprochait de la fenêtre pour mieux voir. Parfois, la longue masse bruisante passait en trombe et l'observateur avait à peine le temps de compter les voitures. Le plus souvent cependant, les trains ralentissaient ou s'arrêtaient. On apercevait des grappes de têtes aux portières et des bras qui s'agitaient frénétiquement. C'étaient les champions de la « fraîche et joyeuse » qui s'en allaient à la conquête de Paris et de la France. Leurs cris et leurs chants se mêlaient en clameurs confuses qui s'éteignaient progressivement dans le lointain.

Les convois de matériel roulaient lentement et étiraient, devant les yeux aux aguets de l'observateur, de longues files de wagons découverts sur lesquels se dressaient les silhouettes massives des pièces d'artillerie. Passaient aussi : des trains de munitions, de vivres,

de Croix Rouge, de fourrages, etc. Il inscrivait tout sur sa feuille. Et à mesure que les heures s'écoulaient, la page blanche se garnissait de chiffres et d'indications mystérieuses.

Lorsque le mouvement sur les voies s'apaisait, l'homme se retirait vers l'intérieur de la chambre, allumait une cigarette et s'asseyait sur le bord de la table. Ses hôtes l'entendaient alors siffloter. Les longues heures de claustration qu'il passait ainsi ne paraissaient nullement lui peser. On sentait qu'il avait pris sa tâche à cœur et qu'il l'accomplissait avec la pleine conviction de son utilité.

A la tombée de la nuit, la faible clarté d'une veilleuse placée dans un des angles de la pièce, lui permettait de continuer son travail dans une demi-obscurité. Il prolongeait ainsi sa garde silencieuse jusque très tard, sans donner le moindre signe de lassitude ou d'énervement.

Parfois, son hôte le remplaçait. Ce dernier était un petit homme de quarante-quatre ans au regard vif. L'observateur s'entretenait familièrement avec lui en « Platdutsch », le patois de la région, et l'appelait « cousin ».

Les communications avec les territoires occupés et la Hollande étaient coupées de tous les côtés. Partout, des sentinelles à casque à pointe arrêtaient les passants et les obligeaient à exhiber leur « Passierschein ». Comment percer ces réseaux de surveillance pour transmettre les documents secrets à l'état-major belge ?

Pendant les huit premiers jours du mois de septembre, le jeune agent passait en Hollande, se rendait à Lanaeken et, de là, par téléphone, se mettait en rapport avec les autorités militaires belges à Lierre. On devine l'intérêt qu'on attachait à ses communications. Au cours de ses longues gardes solitaires, il avait tout observé, tout noté. Grâce à lui, on connaissait l'exacte intensité des passages de troupes et de matériel sur la voie ferrée du pays de Herve. Renseignements d'au-

tant plus précieux que toute cette région de l'Est semblait inaccessible même aux émissaires les plus audacieux. Pour y travailler, il fallait en effet y avoir des intelligences.

L'officier qui recueillait les renseignements téléphoniques de l'homme de Bleyberg, était étonné du ton calme de celui-ci. Il énumérait toutes les indications chiffrées de son long rapport d'une voix neutre, monotone que ne nuançait aucune émotion. Un professionnel de l'espionnage ? Non, un de ces gaillards qui, sous des dehors de timidité et de retenue, cachent une extraordinaire maîtrise de soi. Et pour les tâches périlleuses de la guerre secrète, rien ne vaut le calme et le sang-froid.

Aussi longtemps que le téléphone le maintint en contact avec ses chefs, l'agent n'eut à aucun moment la sensation d'être seul. Il n'en fut plus de même lorsque, brusquement, il se trouva livré à lui-même, là-bas en plein dans le grouillement des multitudes grises. Il se sentait si petit, si impuissant devant ces masses d'ennemis qui s'étaient répandues sur tout le territoire belge ! Cependant une pensée le réconfortait : malgré son éloignement de l'armée belge, malgré son isolement au milieu des envahisseurs exécrés, il servait comme un soldat. Mieux qu'un soldat, puisque ses chefs lui avaient dit qu'il serait cent fois plus utile au poste obscur qu'il occupait qu'au front.

Mais un grave problème se posait : comment rétablir la liaison avec l'état-major belge ? Atteindre Anvers par le Limbourg hollandais ? Sans doute, cependant si l'opération apparaissait relativement simple lorsqu'on la représentait par quelques traits tracés sur une carte, il n'en était plus de même dès qu'on examinait les détails de sa réalisation. C'est que tout retard de transmission diminuait la valeur des renseignements. Il importait donc de ne pas traîner.

L'homme confia à son hôte le soin de le remplacer à son poste d'observation et s'occupa lui-même d'or-

ganiser l'envoi des plis secrets. Il y réussit. Alors son activité redoubla. Sans doute le passage des troupes diminua progressivement, mais à présent il pouvait songer à étendre le champ de son observation. Il circula donc dans toute la région comme un paisible bourgeois, s'arrêta dans des auberges, engagea la conversation avec des soldats, les questionna discrètement et recueillit ainsi des indications très précises sur les mouvements des troupes ennemies.

Peu à peu, il s'enhardit à se rapprocher du territoire allemand et un jour il s'aventura jusqu'à Aix-la-Chapelle. Ses fausses pièces d'identité le dotaient de la qualité de sujet de la reine Wilhelmine et son « Platdutsch » tout en facilitant les contacts avec les Allemands, dissipait les doutes de ceux-ci sur sa nationalité.

Après des allées et venues qui le familiarisèrent avec le réseau routier du pays, après de fréquentes incursions dans la zone-frontière, le mystérieux agent dut brusquement interrompre sa tâche. Anvers venait de capituler et toute l'armée belge se retirait vers la mer. Cette fois, la question des communications de l'homme avec ses chefs se compliquait au point de compromettre irrémédiablement sa situation et d'annihiler son activité secrète. A quoi bon continuer à épier les mouvements des troupes sortant d'Allemagne, s'il s'avérait impossible de transmettre les rapports à l'état-major belge ?

Tandis que les longues feuilles couvertes de chiffres s'accumulaient dans le plancher où il les dissimulait, l'observateur se désespérait d'être ainsi réduit à l'impuissance. On lui avait promis des instructions, mais les jours passaient et il les attendait en vain.

C'est alors qu'il décida de rétablir lui-même la liaison avec l'état-major belge. Il passa la frontière hollandaise, se dirigea vers Maestricht, gagna Rotterdam, puis s'embarqua pour l'Angleterre. Sans perdre de temps en cours de route, il prit ses dispositions pour

se rendre en France. Il obtint les laissez-passer nécessaires et, au début du mois de novembre, il se présentait au grand quartier général belge à Furnes.

Immédiatement reçu par le major Christophe qui l'avait enrôlé deux mois plus tôt, il lui rend compte de sa mission.

— Comme vous me l'aviez ordonné, dit-il, j'ai établi un poste à Bleyberg et j'ai rayonné dans toute la région. Je vous ai transmis régulièrement mes rapports jusqu'au jour où toutes mes communications avec le G. Q. G. ont été coupées.

— Oui, oui, je sais... Vous avez fait de l'excellent travail et je vous en félicite, mais pourquoi êtes-vous revenu ici ?

— Je préférerais faire mon devoir au front comme soldat. Et puis d'ailleurs, là-bas, j'étais isolé et ne recevant plus d'ordres, je me trouvais dans l'impossibilité absolue de continuer à travailler.

— Accepteriez-vous d'y retourner ?

— Si c'est nécessaire, pourquoi pas ? Toutefois, si on me laisse le choix, j'aimerais mieux rejoindre le front.

— Cette fois, vous ne partiriez plus seul, je vous adjoindrais un ou plusieurs compagnons.

— Croyez-vous que ce soit indispensable ?

— Oui, parce que la mission que je vous confierais est quelque peu plus difficile que celle dont vous vous êtes si bien acquitté.

Le major parut hésiter un instant, puis continua brusquement :

— Voici de quoi il s'agit : nous allons faire sauter toutes les voies ferrées venant d'Allemagne... Il nous faut donc des hommes décidés et prêts à tout.

— Je ne demande pas mieux que d'accepter cette mission, j'entrevois cependant beaucoup de difficultés qui entraveront son accomplissement. Ainsi où et comment se procurer de la dynamite ?

— Vous en emporterez avec vous. Je suppose que

ce n'est pas en cela que consistent les difficultés dont vous me parlez ?

— Non, bien que personnellement je n'aie jamais manipulé des explosifs et que...

— Rassurez-vous, on ne vous laissera pas partir sans vous avoir au préalable mis au courant de leur emploi et sans avoir préparé l'affaire dans ses moindres détails.

L'homme semblait déçu. La proposition de son chef n'avait en soi rien de bien séduisant. En rejoignant l'armée belge, son rêve était d'y rester et de revêtir l'uniforme comme ses deux frères. Comment n'aurait-il pas préféré les fortes émotions de la bataille aux terribles angoisses de la guerre secrète ? Ici, au front, il y avait le réconfort de la camaraderie, le stimulant de la présence des chefs, tandis que là-bas il se retrouverait seul au milieu d'ennemis avec la lancinante appréhension d'être collé au mur et de ne jamais plus revoir les siens.

Le lendemain, après avoir longuement réfléchi à la proposition du major Christophe, il vint retrouver celui-ci, bien décidé cette fois à lui faire part de son vif désir d'être versé dans une unité combattante. Mais son chef n'était nullement disposé à le lâcher. Un soldat de plus ou de moins au front, cela était sans importance, tandis qu'un agent comme lui ayant fait ses preuves, parlant l'allemand et connaissant à fond tout la région de l'Est, il serait bien difficile de le remplacer.

— Je vous laisse libre de votre décision, lui dit le major, cependant je tiens à vous faire remarquer que si vous désirez réellement servir votre pays, vous lui serez plus utile là-bas qu'au front.

— Eh bien, c'est entendu, j'accepte.

La major ne dissimula pas sa satisfaction.

— C'est très bien, dit-il, et je vous félicite de votre décision. Soyez persuadé que tout sera mis en œuvre pour assurer le succès de votre mission.

II

DYNAMITEUR...

L'affaire ne traîna guère. Le lendemain déjà, l'homme de Bleyberg s'embarquait à Calais. Cette fois, il n'était plus seul : deux lieutenants du génie et un gendarme faisaient partie de l'expédition. Pour ne pas éveiller l'attention, les quatre hommes voyagent séparément. Courte halte en Angleterre, puis embarquement pour Rotterdam.

Trois jours plus tard, le groupe arrivait à Maestricht. Là, il fut convenu que le jeune agent gagnerait immédiatement Bleyberg avec le gendarme. Dès qu'il serait réinstallé à son ancien poste, il s'empreserait d'étudier sur place la possibilité de procéder rapidement aux préparatifs des dynamitages prévus. Il transmettrait ses renseignements à Maestricht par l'intermédiaire du gendarme qui lui servirait de courrier.

Aussi longtemps que l'expédition consistait en conjectures et prévisions d'un plan soigneusement mis au point, elle n'avait rien de bien impressionnant. Mais dès qu'il fallut aborder les premiers détails de sa réalisation, il n'en fut plus de même. Ainsi, le franchissement de la frontière pour un homme porteur d'explosifs était une opération extrêmement périlleuse. Tomber entre les mains des douaniers hollandais, c'était écoper de quelques semaines ou de quelques mois de prison, se faire pincer par les sentinelles ou les patrouilles allemandes, c'était la mort certaine.

Dans cette zone frontière, nul ne pouvait se flatter d'éviter les traquenards dont elle était parsemée ; il y en avait trop et tel qui se flattait de tromper la surveillance des Allemands terminait son aventure dans un poste de douane hollandais. Parfois un mouvement d'impatience suffisait pour tout compromettre et des gars très audacieux tombaient dans les filets de l'ennemi à l'instant même où ils se croyaient hors danger.

L'émissaire du major Christophe, lui, n'était pas sujet aux accès de nervosité qui provoquent les fausses manœuvres. Il connaissait l'art d'attendre, de s'immobiliser, de se faire tout petit jusqu'au moment où, le danger s'écartant, il bondissait en avant, léger et insaisissable comme une gazelle. Tour à tour, rampant, courant, il entraîna son compagnon à travers le réseau des postes de surveillance hollandais et allemands sans essayer un seul coup de feu.

A l'aube, les deux hommes se séparèrent et gagnèrent Bleyberg par des routes différentes. Le futur dynamiteur arriva sain et sauf chez son cousin qui l'accueillit avec une chaleureuse cordialité.

— Ah ! te voilà revenu, dit-il, je commençais à croire que les « gris » t'avaient coffré.

— Ils m'auront peut-être un jour, mais maintenant c'est un peu tôt.

— Apportes-tu de bonnes nouvelles ?

— Non. On a l'impression « là-bas » que la guerre durera très longtemps. Sais-tu qu'ils ont été jusqu'aux portes de Paris ?

— Non ?

— Parfaitement. Et dire qu'ici on croyait les Français à Strasbourg... J'ai ramené un compagnon avec moi, pourrais-tu me dire où il me serait possible de l'héberger ?

— Où est-il ?

— Il va arriver d'un moment à l'autre.

— Dès qu'il sera ici, je m'occuperai de lui.

Comme prévu, l'homme se présenta peu après. Il

était complètement ceinturé de longues boîtes de dynamite. La première phase de l'expédition faisait bien augurer de son succès final.

Pendant une quinzaine de jours, les deux agents se mirent en campagne et parcoururent la région en tous sens. On les vit successivement à Gemmenich, à Welkenraedt, à Haerade, à Aix-la-Chapelle. Les voies ferrées qu'ils avaient ordre de faire sauter, étaient gardées et il y avait grand risque à s'en approcher. En ce début du mois de décembre, les passages de troupes avaient considérablement diminué, mais l'occupation militaire de la Belgique était à présent réglée dans ses moindres détails. Entrées de villes, ponts, viaducs, voies ferrées, gares, tout était gardé par des sentinelles. Au moindre déplacement, il fallait exhiber un laissez-passer.

Bien que contrariée par cette surveillance serrée, la mission des deux hommes ne fut à aucun moment compromise. Tous deux se rendaient compte de la nécessité de ne rien brusquer et de procéder avec prudence. L'un après l'autre, les points faibles et les lacunes de cette surveillance furent relevés et étudiés sur place. Ce travail de reconnaissance n'était pas seulement périlleux, il exigeait en outre une résistance physique à l'épreuve de toutes les fatigues. Parfois les deux éclaireurs partaient à l'aube et ne revenaient que très tard dans la nuit, après avoir abattu des étapes de trente à quarante kilomètres.

Le résultat de cette activité, c'est que, dans la nuit du 13 au 14 décembre, à Gemmenich une formidable explosion mit en émoi la population et jeta l'inquiétude parmi les Allemands. Qu'était-ce ? Le lendemain, de grand matin, on fut rapidement fixé. Les « gris » étaient en effervescence ; ils allaient, venaient, tout comme s'il y avait branle-bas de combat.

Le bourgmestre de la localité fut immédiatement appréhendé et soumis à un interrogatoire. Il apprit ainsi que la voie ferrée Gemmenich-Aix-la-Chapelle

avait été détruite sur une longueur de dix mètres par des inconnus.

— Il faut à tout prix que vous retrouviez ces saboteurs, lui dirent les officiers allemands, sinon la commune sera frappée d'une forte amende.

On le conduisit sur les lieux et il put constater de visu qu'il s'agissait bien d'un attentat. L'explosion avait creusé un large trou dans le ballast déchiquetant les rails et les projetant au loin.

— Si vous nous livrez les coupables, dit un des Allemands présents, vous ne serez pas inquiété.

— Je ne connais pas les coupables, répond le bourgmestre. Je puis toutefois vous assurer que ce ne sont pas mes administrés, tous gens de mœurs paisibles, qui ont fait le coup.

L'enquête se poursuit pendant plusieurs jours. Les sentinelles, de nombreux civils furent successivement interrogés. N'avaient-ils pas remarqué la présence d'individus suspects aux abords de la localité ? Qu'avaient-ils fait pendant la nuit du 13 au 14 ?

Toutes les investigations restèrent sans résultat et au moment même où les enquêteurs allaient abandonner la partie, une nouvelle explosion démolit une partie de la voie ferrée à proximité de Bleyberg. Cette fois encore, l'alerte avait été donnée à temps et il n'y avait pas eu de déraillement.

La fureur des Allemands n'en fut pas moins terrible. Ils se jurèrent de retrouver les coupables.

— Ils paieront cher leur forfait, hurlaient-ils. Nous les fusillerons.

Nouvelle enquête, nouvelles menaces de représailles. Pendant plusieurs jours, les gardes furent renforcées aux abords de Bleyberg et partout les Prussiens redoublèrent de précautions. Ils avaient constaté que les bombes employées par les saboteurs étaient les mêmes qu'à Gemmenich. On avait donc affaire à une bande qui rôdait dans le pays. Raison de plus pour faire preuve d'une vigilance rigoureuse.

Vers la fin du mois, grosse surprise : une bombe éclate sur la voie ferrée d'Herzogenrath, en plein territoire allemand, provoquant de graves dégâts. Comme les autres fois, l'explosion a lieu pendant la nuit, dans un endroit désert, à bonne distance des sentinelles.

Alors, d'Aix-la-Chapelle, parvinrent des ordres sévères. Il fallait dans le plus bref délai possible mettre les auteurs de ces attentats hors d'état de nuire. On ne pouvait laisser subsister cette menace d'insécurité sur les communications avec le front. Des policiers furent envoyés sur place avec mission de procéder à une vaste et minutieuse enquête. Ils établirent des plans, rédigèrent de longs rapports et, pas plus que les enquêteurs militaires, ne réussirent à trouver la trace des coupables.

Ceux-ci ne furent à aucun moment sérieusement inquiétés. Bien qu'ayant exécuté à la lettre la mission qu'on leur avait confiée, ils n'étaient cependant très satisfaits du résultat obtenu. Les dégâts occasionnés par les trois explosions ne répondaient pas à leur attente. Ils n'avaient entravé le trafic sur les voies que pendant quelques heures. En effet des équipes d'ouvriers amenés d'Aix-la-Chapelle avaient rapidement remis les voies en état.

Il était manifeste que pour désorganiser les communications entre l'Allemagne et le front, il fallait plutôt s'en prendre aux ouvrages d'art : ponts, viaducs, tunnels, etc. Hélas ! pas un qui ne fût gardé nuit et jour par des sentinelles. Impossibilité absolue de s'en approcher.

Les deux hommes n'avaient plus d'explosifs. Sans doute leur donnerait-on bientôt l'ordre d'aller en chercher en Hollande pour procéder à de nouveaux dynamitages, mais, à leur vif étonnement, les instructions secrètes qui leur parvinrent dans la suite ne faisaient plus allusion à des projets de ce genre. Il n'y était plus question que de renseignements militaires.

On semblait attacher, en haut lieu, une importance

de plus en plus marquée au pointage méthodique et continu des trains de troupes et de matériel venant d'Allemagne et se dirigeant vers le front. A cet effet, le poste de Bleyberg était particulièrement bien placé. En complétant son rayon d'observation par des postes similaires à Aix-la-Chapelle (Gare Ouest et Gare centrale) il serait possible de contrôler jour par jour les mouvements des divisions ennemies. Un réseau d'autres postes étendu vers l'Ouest et le Sud permettrait d'autre part de suivre pas à pas leurs déplacements jusqu'à la ligne de feu.

Pendant les mois de janvier, février et mars 1915, l'homme de Bleyberg ne resta pas un jour inactif. C'est que, outre la surveillance du trafic ferroviaire, il avait à s'informer régulièrement de tout ce qui se passait dans son vaste secteur. Il alternait donc ses longues gardes immobiles à proximité de la gare de Bleyberg avec de harassantes randonnées qui le conduisaient bien loin dans la direction de Welkenraedt ou d'Aix-la-Chapelle.

Grâce à ses fausses pièces d'identité lui attribuant la nationalité hollandaise, il allait partout, entrait en contact avec les Allemands eux-mêmes et obtenait ainsi des renseignements très précieux. Il s'exprimait d'ailleurs aussi bien en néerlandais qu'en « Platdutsch », et, en l'entendant deviser des événements en bon germanophile, qui se fût douté de sa véritable identité ?

Il jouait son jeu en grand virtuose et bien fin qui l'eût pu démasquer. Un jour cependant, dans un village des environs d'Aix-la-Chapelle, il fut sur le point d'être pris. Il avait passé quelques heures avec des « feldgrauen » en goguette, buvant à la santé du Kaiser et de l'invincible armée allemande, lorsqu'un de ses compagnons éméchés eut la malencontreuse idée de lui demander à brûle-pourpoint :

— Est-ce que par hasard tu ne serais pas un espion ?

Gardant son sang-froid, l'homme haussa les épaules et répliqua :

— Espion ? As-tu fini de m'insulter ?

D'autres s'en mêlèrent, l'affaire s'envenima et l'agent du major Christophe sortit et disparut dans la nuit.

Autre incident : à la gare de Herbesthal un important convoi de soldats prussiens et bavarois a fait halte. Les hommes viennent vider force chopes dans l'hôtel d'en face. Ils parlent haut et ne se gênent nullement pour l'unique civil qui se trouve là parmi eux. Ce civil parle d'ailleurs leur langue et paraît leur témoigner une vive sympathie. C'est l'homme de Bleyberg qui, comme toujours, est à la recherche de renseignements intéressants.

Soudain il tressaille, il vient de s'apercevoir que le gendarme de Herbesthal qui est dans la salle, le regarde avec une visible insistance. Comment se tirer de ce mauvais pas ? L'homme n'est pas long à trouver un stratagème qui lui évitera les risques périlleux d'un interrogatoire. Il se dirige vers une table, enlève les verres vides et les porte au comptoir. Tout comme un garçon attaché à l'établissement, il donne ainsi au patron un coup de main que ce dernier apprécie. Effet immédiat : le regard du gendarme s'est porté ailleurs. Quelques minutes plus tard, l'homme de Bleyberg filait sans rien dire.

D'autres alertes devaient le familiariser très rapidement avec les angoisses de la guerre dans l'ombre. Le 20 mars, passant à vélo sur la route de Gemmenich à Bleyberg, il essuie des coups de feu d'une sentinelle qui l'a sommé en vain de s'arrêter.

Quatre jours plus tard, il est appréhendé à Bleyberg même par deux soldats qui l'emmènent devant un lieutenant d'allure autoritaire et cassante. Ce dernier cherche immédiatement à l'impressionner.

— Vous êtes un espion, dit-il.

— Moi un espion ? Vous voulez rire. Je suis marchand de pommes de terre et ne m'occupe que de mes affaires.

L'officier ricane. Il insiste :

— Inutile de nier. Nous avons des preuves.

— Ah ? Vous avez des preuves ? Je serais curieux de les voir vos preuves.

La discussion se prolonge et l'Allemand finit par s'avouer vaincu.

— Je vois bien que vous êtes un honnête homme, dit-il, c'est pourquoi je voudrais vous faire une proposition. Pourquoi ne travailleriez-vous pas pour nous ?

— Non, impossible, en ma qualité de sujet hollandais je dois rester neutre.

— Vous n'auriez pas grand'chose à faire, vous ne vous compromettriez pas et vous seriez bien payé.

— Non, je regrette, mais je considère ce que vous me demandez comme impossible.

L'officier se le tient pour dit et salue. L'homme de Bleyberg s'en va soulagé.

A la fin du mois de mars, le gendarme qu'il avait amené de Furnes et qui lui servait de courrier ainsi que les deux lieutenants du génie furent rappelés de Maestricht par le major. L'homme de Bleyberg resta seul... Etonné de se trouver une fois de plus livré à lui-même sans ordres et sans directives, il demanda des instructions en haut lieu et, en attendant d'être fixé sur son sort, continua sa mission d'observation dans la contrée. Maintenant les habitants de Bleyberg connaissaient tous le « cousin hollandais » de la famille K... Seul, son vrai nom leur restait inconnu.

Son premier message au major Christophe s'égarait-il au cours de route ou fut-il intercepté par un agent allemand ? Il resta sans suite. Un second, puis un troisième n'eurent pas plus de succès. A mesure que les jours et que les semaines passaient, l'anxiété de l'observateur augmentait. A quoi servaient maintenant les

interminables gardes qu'il montait dans la chambre à coucher de son cousin pour épier le passage des trains, puisque ses rapports n'arrivaient plus à destination ?

Un soir, il dit à son hôte :

— Demain, je regagne Maestricht.

— Ah ! Quand reviendrez-vous ?

— Je n'en sais rien. Je vais chercher des ordres.

Comme d'habitude, il échappa aux embûches et aux traquenards de la zone-frontière et arriva sain et sauf à Maestricht. En Hollande, l'homme ne se sentait nullement à l'étranger, non seulement il parlait couramment la langue du pays, mais il y avait quelques relations de parenté et d'amitié.

En ce temps, le territoire hollandais servait de base à d'innombrables services de renseignements militaires alliés et allemands. Espions et contre-espions y grouillaient et s'y livraient dans l'ombre des luttes sans merci. Pas une ville de quelque importance dont le consulat allemand ne fût transformé en agence secrète destinée à contrecarrer l'activité des émissaires des états-majors belge, français et anglais.

C'est à la fin de 1914 surtout que, du côté allié, on s'était rendu compte de la nécessité de surveiller les mouvements de l'ennemi en établissant derrière ses lignes un vaste réseau de postes clandestins. Tour à tour, des agents belges, français, anglais s'embarquèrent pour la Hollande avec mission d'organiser des services d'observation dans les territoires occupés. Ils devaient bientôt se heurter tous à d'incroyables difficultés.

A ce moment, en effet, les Allemands qui ont tout prévu, disposent déjà sur ce nouveau champ de bataille de positions solides. Depuis avant la guerre, le royaume de la reine Wilhelmine est infesté de leurs espions professionnels, véritables experts en stratégie secrète.

Comme dans beaucoup d'autres domaines, les Alliés,

eux, surpris par les événements durent tout improviser. Nulle entreprise cependant ne requérait plus de préparation, de prudence et de circonspection. Sans doute, les hommes à qui elle fut confiée, firent-ils preuve de conscience et de zèle, mais les conditions de la lutte étaient vraiment trop inégales. Qu'on en juge par l'organisation et l'activité allemandes dans le secteur de Maestricht.

Dans la petite ville limbourgeoise, c'est le consulat d'Allemagne qui, depuis le début des hostilités, est le centre du contre-espionnage. Le consul, Herr Morath, le vice-consul von Hunefeld, habitant Rechtstraat, 10, ont à leur service quarante agents secrets dont dix Allemands, vingt-deux Hollandais, six Belges, un Français et un Luxembourgeois.

Tous ces agents sont appointés. La plupart touchent cent vingt-cinq florins par mois ; quelques-uns, en raison des services rendus, sont plus grassement payés encore. Ce qui les intéresse particulièrement, ce sont les primes. Pour toute dénonciation ou arrestation d'agents alliés, ils ont droit à des récompenses pécuniaires pouvant s'élever jusqu'à six cents florins.

Parmi eux, on relève les noms d'espions spécialisés comme Joseph Funken qui compte plus de seize ans de service. Les plus dangereux sont les traîtres belges et français passés au service de l'ennemi : Beckmans, Halleux, Garray, Yvonne Roosen et l'ingénieur Du Barry.

Ces individus portent tous un nom de guerre. Ils ne se connaissent pas entre eux et il leur est arrivé plus d'une fois de « pister » un de leurs hommes en croyant avoir affaire à un agent allié. Leur activité est soumise à un contrôle sévère : ils doivent fournir au moins deux rapports par semaine et, deux fois par mois, ils ont à rendre compte de leurs prestations à Morath lui-même.

Chaque jour, ils se mettent en campagne. On les rencontre partout : dans les hôtels, les cafés, les gares,

les villages de la frontière. Parlant couramment le français et le flamand, il leur est facile de gagner la confiance des Belges venant des territoires occupés. Leur tactique est d'ailleurs toujours la même : entrer en rapport avec les services alliés, s'y faire enrôler, y travailler jusqu'au jour où ayant éventé tous les secrets de l'organisation, ils les livrent, moyennant forte prime, à Morath. C'est ce qu'ils appellent en jargon de métier « apporter une affaire ».

Certains ont des attributions spécialisées. Nuit et jour, ils épient les abords des consulats de Belgique, de France, d'Angleterre et, au moyen d'appareils minuscules dissimulés sous leurs vêtements, ils photographient les étrangers suspects d'être en rapport avec les services alliés.

Maestricht était ainsi parsemé de traquenards. Si l'on tient compte de ce que les Allemands jouissaient d'une liberté presque absolue de communications avec les territoires occupés, tandis que les agents alliés risquaient leur vie à chaque passage, on se convaincra sans peine que dans cette redoutable partie les plus beaux atouts étaient du côté de Morath et de ses acolytes.

Lorsque l'homme de Bleyberg arriva à Maestricht, il chercha à se mettre rapidement en liaison avec les autorités militaires belges qui l'avaient enrôlé, mais le compatriote qui lui servit d'intermédiaire à cet effet étant lui-même au service des Anglais, crut devoir embrigader immédiatement ce précieux agent. A partir de ce moment, toute l'activité de ce dernier s'orienta vers l'est du Limbourg hollandais et Aix-la-Chapelle.

Devenu organisateur de postes et courrier, on le voit souvent rôder dans les villages de la frontière, conversant familièrement avec les douaniers, les fraudeurs, les courriers et se documentant à fond sur son nouveau secteur. Il ne perd pas son temps : en avril, il monte

un poste d'observation à Haenraede et un autre à Aix-la-Chapelle (Ouest et Gare centrale).

Et c'est alors pour lui la vie sans histoire de l'homme rivé à sa mission. Il va et vient entre Maestricht et la frontière, porteur de plis, d'instructions, veillant à assurer le fonctionnement régulier du service.

Les mois passent, la tâche obscure reste la même. L'homme continue à s'y consacrer entièrement. Parfois la machine s'enraie, un de ses rouages qui s'appellent courrier, signaleur, observateur, flanche et alors il faut des semaines d'efforts tenaces pour la remettre en mouvement.

Si ce travail accompli dans l'ombre ne comporte guère d'imprévu ni d'émotions, sa monotonie n'est cependant qu'apparente. Chaque jour, on épie ou on est épié ; l'ennemi est là autour de vous, mystérieux, insaisissable ; il faut déjouer ses plans, éviter ses pièges, lui enlever la possibilité de s'assurer le moindre avantage.

Ainsi, même en territoire neutre, loin des Polizeistellen, la guerre secrète se présentait encore sous la forme d'un jeu compliqué sinon dangereux. Rien ne pouvait y être laissé au hasard ; une seule imprudence y était exploitée immédiatement par l'adversaire, et toute fausse manœuvre déforçait immédiatement la situation de son auteur.

Pendant de longs mois, l'homme de Bleyberg pratiqua l'art des feintes et des ruses qui abusent l'ennemi. Il dépista les agents et les indicateurs de Morath, s'assura des concours sûrs pour ses communications avec l'extérieur et, plus d'une fois, goûta aux risques du métier en s'aventurant sur le territoire allemand et en faisant de rapides incursions dans les villages belges de la frontière.

Un jour, il eut maille à partir avec la police hollandaise. Les services secrets alliés ayant été informés de l'arrivée en Hollande du chef de la Polizeistelle de

Hasselt, Creusen reçut ordre de filer ce dangereux adversaire et, si possible, de l'attirer dans un traquenard et de le supprimer. Malheureusement l'homme était bien protégé et, à un moment donné, deux gendarmes hollandais s'en vinrent mettre la main au collet au Belge en lui disant :

— Celui que vous cherchez n'est plus ici.

L'affaire lui valut quelques heures de détention et n'eut pas de suite.

Sur ces entrefaites, que se passait-il à Bleyberg ?

III

PATRIOTES IMPAVIDES A L'ŒUVRE

Dans les territoires occupés, la guerre secrète était entrée dans la phase des coups durs. Les Allemands avaient créé partout des centres de contre-espionnage qui tendaient à travers toute la Belgique d'invisibles filets, dans lesquels, périodiquement, tombaient des agents chargés de mission pour les états-majors alliés. En liaison permanente avec les centres similaires de Rotterdam, de La Haye, de Flessingue, de Maestricht, etc., contrôlant toutes les communications, toutes les correspondances entre la Belgique et la Hollande, ils mettaient en jeu, outre une réelle supériorité d'organisation, des moyens d'action qui leur assurèrent au début de brillants succès.

Peu d'agents secrets alliés pris sur le fait ou victimes de leur imprudence. On cite le cas de l'un d'eux qui, trouvé possesseur d'une pellicule couverte de chiffres, fut impitoyablement passé par les armes ; d'un autre qui, ayant tiré de sa poche un billet clandestin, fut appréhendé dans le tram par un policier allemand assis à ses côtés.

Cependant, en 1915, plusieurs centaines de membres d'organisations au service des états-majors alliés, étaient déjà sous les verrous et cinquante-quatre autres avaient été exécutés. Les Polizeistellen pouvaient se flatter d'avoir bien travaillé. Elles avaient en particulier mis hors d'état de nuire un groupe très important

de dynamiteurs venus en Belgique pour y faire sauter la plupart des grandes voies ferrées du pays. Ces succès qui, en ce temps, nous paraissaient inexplicables étaient dus à une habile exploitation des lacunes et des défauts d'organisation des services alliés. Ceux-ci en effet n'étant pas protégés par l'indispensable zone de sécurité du contre-espionnage, faisaient la partie belle aux agents ennemis qui parvenaient à s'y infiltrer.

La tactique adoptée était simple : des émissaires des Polizeistellen parlant couramment le français ou le flamand et munis de fausses pièces d'identité, se présentaient aux centres des services alliés en Hollande, s'y enrôlaient comme courriers et réussissaient ainsi à pénétrer tous les secrets de l'organisation. Peu de temps après, de nombreux patriotes qui travaillaient au péril de leur vie dans les territoires occupés, étaient arrêtés sans que leur méfiance eût été mise en éveil. Tous avaient ainsi l'impression d'avoir été trahis. Alors commençait pour eux un calvaire dont l'ultime station était un fossé de fort ou une cour de caserne. C'est dans la province de Liège surtout que ces combats dans l'ombre faisaient rage. Les Alliés tenaient à surveiller à tout prix l'important nœud de communications de Liège. La ligne de la Vesdre était particulièrement bien contrôlée par de multiples observateurs échelonnés depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à la grande ville wallonne.

Les Allemands d'autre part mettaient en œuvre tous les moyens dont ils disposaient pour terroriser les patriotes belges. Leurs conseils de guerre se montrent d'une impitoyable rigueur, et les pelotons d'exécution massacrent en même temps des groupes de huit, neuf agents sans aucune considération de pitié ou d'humanité. Le 7 juin 1915, sont exécutés à la Chartreuse : Derache Louise, Delarge Oscar, Peiffer Pierre, Deschutter Jules, Barthélemy François, Simon Charles, Lenders Justin, Bourseaux Jean, tous membres d'un service anglais.

Le 16 octobre, cinq volontaires travaillant pour les états-majors anglais et français tombent au même endroit sous les balles allemandes. Rappelons pieusement leurs noms : Garot André, Paquay François, Simon Orphal, Herck Constant, Hesse Amédée. Dix jours plus tard, neuf autres braves sont conduits dans l'enclos de la Chartreuse et sont abattus par une centaine d'Allemands. Ils s'appelaient : Sacré Oscar, François Léon, Beguin Auguste, Van der Snoeck Félix, Defêchereux Henri, Legrand Jean, Gillet Lucien, Gilot Joseph, Noirfalize Henri.

Ces exécutions étaient annoncées au public liégeois par de grandes affiches dont les Allemands escomptaient un effet de démoralisation très efficace sur la population belge. Mais, en ce temps, rien n'intimidait les patriotes de Belgique.

Le nord-est de la province de Liège et ses voies de communication avec Aix-la-Chapelle restait un des secteurs les plus intéressants pour les services alliés. Un des plus intéressants et des plus dangereux. Depuis le départ de l'homme de Bleyberg, d'autres postes y avaient été créés et, là aussi, des observateurs étaient tombés dans les traquenards de la police allemande.

Le 24 mai 1915, c'est Germain Bury de Welkenraedt, agent du service belge, qui est fusillé à Liège. Avant de mourir, ce modeste ouvrier exprime dans sa dernière lettre des sentiments qui le classent parmi les plus belles figures des héros de la guerre secrète. Il écrit à sa femme et à ses trois enfants : « Si je devais recommencer ma vie, je la risquerais encore pour le bien de notre cher pays torturé pour avoir toujours été trop hospitalier et confiant dans les membres de cette race fausse et maudite à jamais. »

Le 18 octobre, un autre habitant de Welkenraedt, Constant Herck, subit le même sort. Comme son concitoyen Bury, c'est un caractère d'une trempe exceptionnelle. Quelques heures avant d'être conduit au supplice, il reconforte sa femme en ces termes : « Celui

« qui t'apportera cette lettre te dira comment ton
« Constant est mort ; c'est le courage que j'ai, que je
« veux que tu aies et dis-toi ceci : « Mon mari est
« mort en remplissant son devoir de patriote, et j'en
« suis fière. »

Grands cœurs, grandes âmes... On a souvent dit que le patriotisme des populations de l'est fut admirable. Il devait se manifester avec éclat sur les théâtres obscurs et sans gloire de la guerre secrète. Des volontaires pour les tâches les plus périlleuses, on en trouvait toujours dans les localités de la frontière. Sans se laisser impressionner par les terribles menaces de l'occupant, ils se dressaient courageusement pour reprendre la place de ceux qui étaient tombés.

C'est ainsi qu'à Bleyberg l'envoyé du major Christophe avait été remplacé par toute une pléiade de volontaires qui maintenant continuaient sa mission avec plein succès. Trois hommes y remplissaient les rôles les plus marquants : Joseph Kerf, Guillaume Xhonneux, observateurs et Joseph Hick, courrier.

Grâce au dévouement infatigable de ces braves, pas un train de troupes ou de matériel venant d'Aix-la-Chapelle et se dirigeant vers le pays de Herve qui ne fût aussitôt signalé dans des rapports transmis régulièrement à Maestricht. Créé en 1915, ce nouveau service dépendait de l'état-major belge. Il fonctionna sans à-coup pendant de longs mois.

L'affaire se compliqua cependant quelque peu à partir du jour où les Allemands dressèrent une haie artificielle électrisée entre la Belgique et la Hollande. Brusquement la liaison avec Maestricht fut coupée et les agents de Bleyberg eurent la même mésaventure que l'émissaire du major Christophe : ils furent livrés à eux-mêmes et se trouvèrent dans l'impossibilité de transmettre leurs rapports en Hollande.

Réduits à l'inaction pendant quelques semaines, ils s'efforcèrent de rétablir le contact avec Maestricht.

Ils y réussirent non sans peine et un groupement français (Bénazet-Berthéas) les enrôla à son service. Alors commença pour les patriotes, une période de travail fécond qui leur valut les félicitations de leurs nouveaux chefs.

L'organisation leur paraissait solide et nulle inquiétude ne les tourmentait. Qu'auraient-ils craint? Rivalisant de prudence, ils avaient pleine confiance les uns dans les autres. Seuls, les courriers semblaient exposés au risque d'être pris en flagrant délit au cours des trajets Bleyberg-Aix-la-Chapelle et Aix-la-Chapelle-Maestricht. Aussi pour dérouter la police allemande, au cas où leurs rapports auraient été saisis, fut-il convenu de camoufler ceux-ci en inoffensives factures. Des marchandises fictives : farine, sucre, sel, etc. y désignaient la nature des convois, tandis que les sommes alignées dans les colonnes indiquaient le nombre d'hommes, de canons, de mitrailleuses qui avaient passé par Bleyberg se dirigeant vers le front ou en revenant.

Ainsi toutes les précautions avaient été prises, tout avait été prévu, pesé, calculé pour préserver le service de toute surprise et lui assurer un fonctionnement normal jusqu'à la fin des hostilités. Hélas ! pas plus que les autres, il n'était protégé en Hollande contre les infiltrations d'indicateurs ennemis. Toujours la même lacune dans les organisations secrètes des Alliés : l'absence ou l'insuffisance d'un contrôle de sécurité.

S'étant rendu compte que l'espionnage se pratiquait sur une vaste échelle dans les régions limitrophes belgo-allemandes et que les agents alliés opéraient même à Aix-la-Chapelle, les autorités prussiennes décidèrent d'établir dans cette ville un service de police secrète destiné à leur faire une guerre sans merci.

Déjà avant les hostilités, une division politique, peu importante il est vrai, était rattachée à la préfecture de police d'Aix-la-Chapelle. Ses attributions se limitaient toutefois à l'éloignement et à l'expulsion des étrangers ainsi qu'à la surveillance des socialistes et des anar-

chistes. Elle ne s'occupait nullement d'espionnage.

Au mois d'octobre 1914, elle fut renforcée et étendit son rayon d'activité au contrôle des hôtels, des garnis, etc. Tous les étrangers de passage dans la ville lui étaient ainsi signalés.

C'est en avril 1915 que la direction de cette division politique fut confiée au commissaire Vogel, homme brutal et sans scrupules. Quelques mois plus tard, ce dernier la transformait en service d'espionnage et de contre-espionnage. L'activité de ce nouvel organisme n'eut d'abord rien de bien saillant. On arrêta à Simpelveld, un Hollandais, Joseph Geurts, qui travaillait pour un groupement belge. L'homme fut condamné à dix ans de réclusion. Après quoi ce fut le calme absolu jusqu'au jour où entra en scène le traître hollandais Guillaume Hommes.

Envoyé en mission secrète en Allemagne par un S. R. (Service de Renseignements) anglais, cet individu joua si mal son rôle que le consul allemand de Maestricht, à qui il demanda un passeport, conçut des doutes sur le prétendu voyage d'affaires qu'il devait faire au-delà du Rhin. Morath lui accorda cependant son « Passierschein », mais prévint immédiatement par téléphone le commissaire Vogel d'Aix-la-Chapelle.

Lorsque le Hollandais arriva à la gare Ouest de cette ville, il fut arrêté et immédiatement conduit à la prison.

— Je sais, lui dit Vogel, que vous êtes un agent au service des Anglais et que vous vous rendez en Allemagne pour nous espionner. Votre cas est donc très grave. Un seul moyen de vous tirer de ce mauvais pas : travailler pour nous.

Hommes ne réfléchit pas longtemps et se mit immédiatement au service des Allemands. Passés maîtres dans l'art d'exploiter à fond de telles trahisons, ceux-ci comprirent quel parti ils pourraient tirer de celle-ci. Le nouvel agent reçut ordre de garder le contact avec le S. R. anglais, de lui transmettre régulièrement de faux

rapports, afin de découvrir peu à peu tous les secrets de l'organisation.

Ces rapports étaient rédigés avec un tel soin que les Anglais furent dupés par Hommes, le félon, pendant plus d'un an. Ils commirent l'imprudance de le mettre en contact avec certains de leurs agents qui, est-il besoin de le dire ? furent immédiatement arrêtés. Furent ainsi appréhendés : le Hollandais Zinzen qui travaillait à Bonn et Johanna Diepenhorst en mission dans la région de Wiesbaden. Pour que les Anglais ignorent ces arrestations provoquées par leur agent, les victimes de Hommes furent contraintes de continuer à écrire des rapports falsifiés en prison.

Et cela dura des mois... Hommes se fit ainsi à bon compte une réputation de fin limier et détruisit les uns après les autres les services secrets créés en Allemagne au prix d'incroyables difficultés. C'est la femme Nikolaus Vergolst qui portait les plis truqués à Maëstricht. Elles les remettait à un certain Kocks qui lui communiquait des instructions et lui donnait de l'argent. Cette femme était connue des Anglais sous le nom de « Tante Nattaly ».

Grâce à Hommes, le centre de contre-espionnage d'Aix-la-Chapelle compta donc bientôt à son actif une série de brillants succès. Le commissaire Vogel jubilait. Nul mieux que lui ne s'entendait à arracher des aveux aux malheureux qui tombaient entre ses mains. Il les soumettait aux traitements les plus cruels.

« On maltraitait ces gens pendant des heures entières ; on les enfermait dans une petite cellule, insuffisamment éclairée et aérée sans leur accorder la petite promenade quotidienne au préau, raconte un témoin. Puis on recommençait à les enchaîner et à les menacer jusqu'à ce qu'ils devinssent presque fous. Vogel en avait-il assez ? les prisonniers passaient alors entre les mains du brigadier de police Schwichtenberg qui les battait si longtemps qu'ils ne savaient même plus où ils étaient. Lorsque les prisonniers étaient ainsi travaillés à

la présidence de police, on les jetait dans une prison civile à la discrétion entière de Vogel, puisqu'ils étaient séparés des autres prisonniers et devaient rester seuls en cellule. »

Hommes ne se contenta pas de faire arrêter les agents alliés travaillant en Allemagne, il chercha aussi à atteindre ceux dont l'activité s'exerçait au détriment des Allemands dans les territoires occupés. Un jour, des instructions lui parvinrent de Maestricht lui enjoignant de se mettre en rapport avec les hommes de Bleyberg en vue de faciliter la transmission de leurs rapports.

A cette nouvelle, le commissaire Vogel donna libre cours à sa joie. Un magnifique coup de filet en perspective ! Décidément le consul Morath avait été bien inspiré le jour où il lui avait conseillé d'arrêter Hommes. Grâce à la trahison de ce dernier, la chasse aux espions belges devenait un jeu passionnant. Pour les Belges, au contraire, les entreprises patriotiques dégénéraient en drames atroces à la suite de circonstances qui demeuraient un véritable mystère.

Comme tant d'autres déjà, les trois patriotes de Bleyberg, Kerf, Xhonneux, Hick, ainsi que leurs collaborateurs, furent arrêtés en février 1916. alors que rien ne faisait prévoir pareille catastrophe. Tandis qu'on les emmenait à Aix-la-Chapelle, dix fois, cent fois, la même question revenait à leur esprit : « Qui nous a dénoncés ? Qui nous a vendus à l'ennemi ? »

L'instruction de l'affaire commença immédiatement et les trois hommes, convaincus d'espionnage, furent soumis aux traitements odieux que le commissaire Vogel avait mis en honneur. C'est alors que l'on parla de l'homme de Bleyberg qui, en 1914, avait installé le premier poste d'observation dans le village. Sachant qu'il était en sécurité en Hollande et qu'il ne courait aucun risque, ceux qui l'avaient remplacé et se trouvaient maintenant en péril de mort, le mirent en cause et le représentèrent comme le chef responsable de leur organisation.

Ce système de défense offrait l'avantage de ne pas découvrir la vraie filiation du service et d'engager les recherches des limiers d'Aix-la-Chapelle sur de fausses pistes.

Les Allemands apprirent ainsi à connaître l'homme de Bleyberg, espion, dynamiteur, sujet extrêmement dangereux. Son vrai nom : Franz Creusen. De toute évidence, c'était lui l'organisateur du poste de Bleyberg, le « Spionorganisator » qui, le premier, avait eu l'audace de venir installer des postes d'espionnage aux portes mêmes de l'Allemagne.

Il avait probablement quitté les territoires occupés parce qu'il s'y sentait brûlé. Que faisait-il en Hollande à présent ? Il continuait sans aucun doute à diriger d'autres services qu'il avait créés, comme celui de Bleyberg, au début des hostilités. N'y avait-il donc pas moyen de mettre ce dangereux ennemi de l'Allemagne hors d'état de nuire ?

IV

L'HOMME DE BLEYBERG TOMBE DANS UN GUET-APENS

Il y avait plus d'un an que Franz Creusen, l'homme de Bleyberg, s'était réfugié en Hollande et qu'il continuait à y exercer une activité secrète qui devait tôt ou tard attirer sur lui l'attention des nombreux indicateurs de Morath. Ainsi qu'on l'a vu, c'est en qualité de courrier surtout qu'il se dépensa au service d'un groupement anglais. Parlant couramment le français, le néerlandais, l'allemand, il était l'homme tout désigné pour amorcer certains contacts et pénétrer dans certains milieux.

Si, au début, la Hollande n'était pas pour lui un pays tout à fait étranger, au bout de quelques mois, il y avait noué tant de relations qu'il s'y sentait chez lui. Au village de Wylré, où il séjournait de préférence, il comptait de nombreux amis. Son regard clair et franc, l'affabilité de son caractère lui conciliaient les sympathies de ceux qui l'approchaient.

Parmi les paisibles habitants de Wylré, il en est un qu'il voit presque tous les jours, parce qu'il le considère comme le meilleur de ses amis. Il a en lui une confiance absolue. C'est un nommé Bertram, cafetier et marchand de vélos, un petit homme râblé d'une trentaine d'années.

Bertram sait que Franz — c'est ainsi qu'il appelle le Belge — s'est gravement compromis aux yeux des

Allemands et qu'il n'oserait plus se risquer dans les territoires occupés.

— Si tu étais arrêté par eux, lui a-t-il demandé un jour, serais-tu sévèrement condamné ?

— Pas de doute, mon vieux, je serais bel et bien fusillé.

— C'est si grave que cela ce que tu as fait ?

— Tu sais aussi bien que moi que les Allemands ne badinent pas sur le chapitre de l'espionnage.

Au mois de décembre 1915, le service anglais qui l'avait enrôlé lors de son arrivée en Hollande, passa sous les ordres du commandant français Wallner. C'est alors qu'il entra en rapport avec Emile Fauquenot qui dirigeait le centre de Maestricht.

Emile Fauquenot était un tout jeune gars de dix-neuf ans. En août 1914, surpris par les hostilités en Belgique où il passait ses vacances, il avait réussi à s'évader des territoires occupés et s'était engagé dans l'armée française. Comme il connaissait bien le pays de Liège (sa mère était Belge) et que, d'autre part, il paraissait avoir de réelles aptitudes pour affronter victorieusement les Allemands dans les rudes joutes de la guerre secrète, ses chefs le mirent à la disposition du commandant Wallner, détaché par le 2^{me} bureau à Folkestone.

La première fois qu'il se trouva en présence du jeune Français, Franz Creusen fut profondément impressionné par l'allure et le ton de ce chef de dix-neuf ans. L'homme était de fière prestance et fascinait son interlocuteur par un regard de feu. Ardent, combatif, il parlait avec la belle assurance des forts. Rien cependant dans ses propos qui dénotât un manque de mesure ou l'inexpérience de son âge.

Plus petit, plus effacé, parlant lentement, Creusen avait dans toute sa personne un air de retenue et de timidité qui contrastait avec l'exubérance du Français. Cependant ce dernier n'allait pas tarder de donner toute sa confiance au Belge. Une, deux, trois fois,

il mit à l'épreuve son sérieux et son savoir-faire. Creusen se vit ainsi confier des missions dont il s'acquitta avec le zèle consciencieux dont il n'avait cessé de faire preuve depuis son enrôlement dans la mystérieuse armée des S. R. Au bout de quelques semaines, les deux hommes étaient devenus des collaborateurs vivants sur le pied d'une parfaite entente.

Le 9 mai 1916, Fauquenot dit au Belge :

— Je dois introduire un de nos agents en Belgique, si possible avant le 15 mai. Le chef du service belge, M. Lameng, m'a assuré qu'il mettrait un bon passeur à ma disposition dans une semaine, mais je ne puis attendre, il faut absolument que l'agent en question ait franchi la frontière avant le 15. Si vous connaissiez un homme sérieux...

— Je crois que je pourrai vous trouver ça, répond Creusen.

Il venait de penser au neveu de son ami Bertram dont il avait fait la connaissance récemment. Ce neveu s'appelait Pierre Gielen. C'était un garçon d'environ vingt-cinq ans. Grand, distingué, il avait, lui aussi, un air décidé qui d'emblée devait plaire à Creusen.

Pierre Gielen habitait la partie belge du village de Mheer et s'occupait activement de fraude et de passage. Il avait une méthode bien à lui de tromper les Allemands : il achetait les sentinelles.

— Ainsi, disait-il, je ne cours aucun danger et je ne passe qu'à coup sûr. Il faut évidemment que je me mette bien d'accord avec mes Boches pour la question des heures, sans quoi je risque de tomber sur des sentinelles qui ne me connaissent pas.

— Et vous parvenez toujours à les soudoyer ?

— Presque toujours, ces pauvres Boches sont d'une vénalité...

Creusen s'ouvrit donc d'abord à Bertram de son intention d'employer son neveu Pierre Gielen comme passeur.

— Il s'agit d'une affaire très importante, précisa-t-il.

— Mon vieux, répond Bertram, tu peux avoir pleine confiance dans ce gaillard, il te conduira ton type de l'autre côté que tu n'y auras vu que du feu.

— Sans doute, sans doute, cependant j'aime mieux te dire franchement ma façon de penser : je trouve étrange qu'habitant un village flamand, ton neveu ne connaisse pas le néerlandais et ne s'exprime qu'en français.

— Il n'y a rien d'étrange à cela, mon neveu a été élevé en pays wallon.

— J'aimerais tout de même de vérifier son identité.

— Qu'à cela ne tienne, je te montrerai ses papiers.

Toutes les pièces d'identité de Pierre Gielen étaient bien en règle. Creusen le dit à Fauquenot qui cependant ne fut pas pleinement rassuré. Mais le temps pressait. Chargé de mettre le jeune Français en rapport avec Pierre Gielen, Creusen fixa un rendez-vous aux deux hommes dans un café situé dans la partie hollandaise du village de Mheer.

Pierre Gielen exhiba une fois de plus ses pièces d'identité, parla longuement des missions difficiles qu'il avait déjà remplies et des bons tours qu'il avait joués aux Boches. Malgré tout, Fauquenot gardait des doutes. Pouvait-il en conscience confier à cet inconnu un agent venu de Rotterdam et chargé d'une mission de la plus haute importance ?

Cet agent n'assistait pas au rendez-vous, mais attendait dans l'église de Mheer le résultat des pourparlers. C'était une jeune institutrice française. Envoyée par le 2^{me} bureau dans le nord de la France pour établir des postes d'observation, elle avait déjà tenté à plusieurs reprises de franchir la frontière. Chaque fois, des obstacles insurmontables l'avaient contrainte à faire demi-tour. Energique, prête à tout braver pour accomplir sa mission le plus tôt possible, elle n'avait qu'un désir : partir immédiatement pour la grande aventure.

Fauquenot la mit au courant des propositions du pas-

seur, tout en attirant son attention sur l'insuffisance des renseignements recueillis sur le compte de celui-ci.

— Quand pourrais-je partir ? demanda-t-elle.

— Aujourd'hui même, répondit Fauquenot. Le passeur assure qu'il a déjà acheté les sentinelles et que celles-ci ne resteront peut-être au fil que pendant quelques jours. L'occasion est belle, dit-il, et elle ne se représentera probablement plus de sitôt. Toutefois, je dois vous avouer que j'ai des doutes sur l'identité de cet homme.

Impatiente de partir le plus vite possible, la jeune fille ne paraît nullement se soucier des craintes et des hésitations de Fauquenot. Pour elle, une seule chose importe : gagner immédiatement les territoires occupés, car si elle n'a pas franchi la frontière avant le 15 mai, tout sera remis en question et elle devra retourner à Rotterdam.

— Si le passeur est d'avis de partir tout de suite, je suis prête, dit-elle.

Par une nuit sans lune, sous un ciel opaque qui semblait plein de mauvais présages, deux ombres glissèrent comme des fantômes à travers un passage non gardé de la haie électrisée. C'étaient Pierre Gielen et Marie Birkel — tel était le nom de la jeune fille — qui pénétraient dans le vaste champ d'action, parsemé de pièges et d'embûches, des Polizeistellen. Fauquenot et Creusen les regardèrent s'éloigner, puis regagnèrent Maesricht.

Sans doute seraient-ils bientôt fixés sur l'issue de l'expédition. A leur vif étonnement cependant, la jeune fille ne donna pas de ses nouvelles. Deux, trois semaines passèrent sans que Fauquenot pût obtenir la moindre indication sur le sort de sa compatriote. Son inquiétude croissait. Que faire ? A qui s'adresser pour retrouver sa trace et se remettre en communication avec elle ?

Au début du mois de juin, le batelier Guillaume se présenta au consulat belge porteur d'un message verbal auquel on ne comprit rien. Fauquenot s'impatientait. Il

fallait à tout prix se remettre en rapport le plus tôt possible avec Pierre Gielen, le passeur.

Creusen eut alors recours à son ami Bertram et s'informa de son neveu.

— J'aimerais de le revoir, lui dit-il, pour lui demander ce qu'il est advenu de la petite Française. C'est curieux, depuis son départ elle n'a plus donné signe de vie.

— Soyez sans crainte, s'il lui était arrivé malheur, mon neveu vous aurait prévenu.

— A moins qu'il ne soit lui-même arrêté.

— Arrêté ? Pas du tout, je sais qu'il est toujours en liberté et je vous promets que, d'ici peu, je pourrai vous remettre en rapport avec lui.

Effectivement, quelques jours plus tard, Bertram annonça à Creusen que son neveu Pierre Gielen l'attendrait à onze heures du soir au-delà du village d'Eysden à proximité de la frontière. Cette bonne nouvelle mit fin aux inquiétudes de Fauquenot. Enfin, il allait savoir ce qu'était devenue Marie Birkel.

Cependant les circonstances du rendez-vous fixé par Pierre Gielen réveillèrent toutes ses méfiances envers ce dernier. Pourquoi ne venait-il pas à Eysden ou à Maestricht au lieu de proposer cette entrevue tout près de la frontière ? N'était-ce pas un guet-apens ?

Pour ne pas courir le risque de tomber dans une embuscade, il fut convenu que Creusen irait seul de l'avant et prierait Pierre Gielen de venir à la rencontre de Fauquenot.

Par une nuit opaque, le Belge s'aventura seul dans la campagne d'Eysden. Il connaissait les lieux depuis longtemps et c'est d'un pas assuré qu'il se dirigea vers le lieu du rendez-vous. Un silence impressionnant enveloppait toutes choses. Seul le cri d'un oiseau nocturne et le sifflement lointain d'un train animaient les espaces drapés de noir. Soudain, une lumière aveuglante troua les ténèbres. Un projecteur brandissait son

bras fulgurant dans les insondables profondeurs du ciel.

Creusen marchait, marchait, et son pas résonnait sur la route comme le signal d'un tam-tam. Il m'entendra bien arriver, pensait-il, et s'il est venu au rendez-vous comme il l'a promis, nul doute qu'il s'aperçoive de ma présence. Maintenant il était dans un chemin de campagne bordé de haies. Il approchait de la frontière. A tout moment, il lui semblait que les ténèbres s'animaient et qu'un homme venait vers lui. A force de fixer les ombres qui l'entouraient, il leur prêtait des formes humaines.

Il s'avança ainsi bien loin dans les champs sans rencontrer âme qui vive. Aller plus loin, c'était s'exposer à rencontrer des patrouilles allemandes, car il était arrivé à l'extrême limite du territoire hollandais. Pourquoi Pierre Gielen n'était-il pas là ? N'avait-il pu passer ? Avait-il été arrêté ? Avant de rebrousser chemin, Creusen héla discrètement l'homme qu'il attendait. Trois fois, son appel monta dans la nuit, mais resta sans réponse. Il se décida alors à faire demi-tour.

Un quart d'heure après, il rejoignait Fauquenot à qui il faisait part de sa déconvenue : Pierre Gielen n'était pas venu au rendez-vous. Voilà qui compliquait encore les affaires. Le Français était dépité. On l'eût été à moins. Sa méfiance à l'endroit du passeur ne l'avait pas quitté un seul instant depuis le jour où il s'était trouvé pour la première fois en sa présence. Maintenant tout semblait confirmer ses craintes : ce rendez-vous en pleine nuit à proximité de la frontière n'était-ce pas un guet-apens ? Pourtant Creusen n'avait pas été inquiet. Le supplice des conjectures recommença... Pas de nouvelles du passeur, pas de nouvelles de Marie Birkel... On pataugeait en plein mystère...

Creusen s'en fut retrouver son ami Bertram et l'informa des événements. Ce dernier ne paraissait nullement étonné.

— Mon neveu aura probablement été retenu à la frontière, dit-il. A moins qu'il n'ait été arrêté. Dans tous les cas, je serai fixé sous peu et, dès que je le pourrai, je vous communiquerai de ses nouvelles.

Ces nouvelles ne se firent pas longtemps attendre. Une semaine plus tard, Fauquenot trouvait dans sa boîte aux lettres une carte de Pierre Gielen par laquelle celui-ci l'informait qu'il l'attendrait à l'endroit fixé précédemment, mais cette fois en plein jour, à 11 heures.

Revoir le passeur, c'était enfin sortir de l'incertitude qui le tourmentait depuis près de deux mois. Il avait hâte de savoir à quoi s'en tenir.

Toutefois certaines précautions s'imposaient. Bien que le rendez-vous proposé dût avoir lieu en plein jour, il n'en présentait pas moins des risques du fait de la proximité de la frontière et de la personnalité douteuse de Pierre Gielen.

Le 1^{er} juillet, jour convenu, Fauquenot accompagné de Creusen et de Bertram se rend à bicyclette à Eysden. Il a glissé un browning dans la poche de son veston et a chargé trois hommes munis d'armes d'aller reconnaître le lieu de la rencontre.

C'est une splendide journée d'été. Le soleil épand au loin de larges coulées de belle lumière blonde et donne aux choses la douceur de son enchantement. Courte halte à Eysden à l'hôtel de Liège. Fauquenot décide de se rendre à pied au rendez-vous. Il est un peu plus de dix heures lorsqu'ils se mettent en route.

La campagne des environs d'Eysden est à cette heure peu animée. Un calme étrange pèse sur ce coin de terre qui n'a pas connu les horreurs de l'invasion. Aussi loin que porte le regard, c'est le même paysage monotone, sans relief et cependant tout imprégné d'un charme indéfinissable.

Çà et là, au loin, se meut la silhouette massive d'un campagnard. Dans les prairies entourées de haies opaques et très hautes, le bétail se tient dans l'ombre des

pommiers chargés de fruits verts, Pépiements d'oiseaux, bourdonnements d'insectes troublent seuls la lourde quiétude des lieux.

Les trois hommes marchent l'un à côté de l'autre d'un pas rapide et décidé, laissant dans leur sillage de légers nuages de poussière. Fauquenot est taciturne.

— Vous croyez qu'il sera là ? demande-t-il à Bertram.

— Sans aucun doute. A moins évidemment que les Allemands ne l'empêchent de passer, ce qui est peu probable.

Creusen, lui, ne soufflait mot et examinait attentivement les environs. Ils avaient quitté l'hôtel de Liège depuis une demi-heure, la frontière ne devait plus être loin. Cependant on n'apercevait ni bornes, ni poteaux-frontière, ni drapeau. Pas un seul signe indiquant la ligne de démarcation des deux pays.

Tout à coup on aperçut la haie électrisée. On s'en rapprocha jusqu'à une distance de vingt mètres. Pas âme qui vive dans les parages. Ce calme ne présageait rien de bon. Fauquenot en fit la remarque à Creusen.

— Soyons sur nos gardes, ajouta-t-il.

— Vous êtes toujours en Hollande, dit Bertram, vous n'avez rien à craindre.

Les trois hommes ralentirent le pas et avancèrent prudemment. Le chemin s'étirait à présent entre deux haies épaisses qui parfumaient l'air de leurs senteurs. Rassuré par la vue des fils électrisés qui, croyait-il, suivait le tracé de la frontière, Fauquenot continue à marcher lentement, la main droite crispée sur son browning.

— Il me semble que l'on marche derrière nous, remarque Creusen. Puis changeant brusquement de ton, il s'écrie :

— Ah ! le voilà !

Il vient d'apercevoir Pierre Gielen, le passeur qui, d'un pas pressé, arrive en sens inverse et se porte à la rencontre des trois hommes.

A ce moment, Bertram qui conduit sa bicyclette d'une main, dit en néerlandais à Creusen :

— Je m'absente un instant pour aller acheter de la saccharine, je reviendrai tout de suite.

Il enfourche son vélo et disparaît. Pierre Gielen, un aimable sourire aux lèvres, aborde Fauquenot et Creusen.

— Bonjour, Messieurs... Voici Marie, dit-il en se retournant.

En effet, là, au bout du chemin, on voit approcher une femme...

Soudain, un coup de sifflet retentit et de toutes parts des hommes surgissent, revolver au poing. Ils semblent sortir des haies qui bordent le chemin, il en vient aussi de derrière : c'est un véritable encerclement. Déguisés en paysans, ils hurlent comme des possédés en s'élançant vers Fauquenot et Creusen. En même temps, apparaissent des soldats allemands, fusil à la main.

Quant à la pseudo-Marie Birkel, ce n'est qu'un policier habillé en femme qui accourt, lui aussi, en brandissant une arme. A peine a-t-il fait quelques pas que son chapeau s'envole.

Fauquenot comprend.. Un guet-apens... Vite il sort son browning, enlève le cran de sûreté, mais déjà trois assaillants sautent sur lui et l'un d'eux lui arrache son arme. Alors une lutte sauvage s'engage... Les forces décuplées par l'indignation et la colère, le Français se défend comme un lion. A coups de poings, à coups de pied, il essaie de desserrer l'étreinte de ses adversaires qui se sont agrippés à lui. Il roule par terre, se redresse, frappe à gauche, à droite, esquive un assaillant, fonce sur l'autre et se débat jusqu'au moment où surpris par derrière, il tombe une deuxième fois.

Trois, quatre, cinq ennemis se jettent en même temps sur lui, le couvrent de leur corps, paralysant ainsi tous ses mouvements. Lorsque le vaillant Français se relève, une dizaine d'Allemands, policiers et soldats mêlés, l'entourent et le tiennent par les bras.

Col et cravate déchirés, les cheveux en désordre, la figure et les mains égratignées, Fauquenot garde une superbe attitude de défi. Il se raidit encore dans un vigoureux effort pour faire lâcher prise à ses adversaires ; en vain : plus de dix poignes solides lui serrent les bras et les mains.

— Sales Boches, sales Boches, leur lance-t-il d'une voix étranglée par l'indignation.

Mais voici l'homme qui a organisé le guet-apens ; c'est le lieutenant Landwehrlen. Il se présente :

— Je suis le chef de la police secrète allemande, dit-il. Vous devez me connaître.

— Félicitations, répond Fauquenot en jetant un regard méprisant sur l'imposant groupe qui l'entoure. Mais si vous êtes le chef, faites donc taire ceux-ci, ils me cassent la tête.

Enervés, surexcités, policiers et soldats criaient et hurlaient comme des forcenés, ce qui pouvait attirer l'attention des patrouilles hollandaises.

Landwehrlen fit un signe et ils se turent. Un des Allemands, ayant mis sa casquette de travers, le Français ajouta en s'adressant à Landwehrlen :

— Invitez donc aussi celui-là à retrouver son sang-froid et à remettre sa casquette convenablement.

Le chef de la Polizeistelle Lüttich et ses acolytes étaient émerveillés du ton et de l'allure de ce jeune Français. Un bien redoutable adversaire en vérité... Quelle chance d'avoir pu le capturer sans qu'il ait eu le temps de se servir de son arme !

Creusen, lui, n'avait pas réagi. Il était là, sur le bord de la route, entre deux Allemands, abattu, sidéré, anéanti... La scène dont il venait d'être témoin, lui paraissait trop invraisemblable, trop irréaliste pour qu'il pût en croire ses yeux... C'est le passeur Pierre Gielen lui-même qui lui avait mis son browning sous le nez en criant :

— Haut les mains ! Je vous arrête...

— Que signifie cette comédie ? avait-il demandé.

— Ce n'est pas une comédie, mon brave Franz, je suis policier allemand. D'ailleurs voici mon portrait en tenue d'officier.

Ce disant, il montre une photo le représentant en tenue de lieutenant des uhlands.

Du coup, tout s'était brouillé dans la tête de Creusen... Pierre Gielen un policier allemand ? Et Bertram alors ? Bertram qui lui avait présenté ce dernier comme un membre de sa famille, son neveu, disait-il... Bertram était donc au courant de l'infâme machination ? Bertram, son ami, l'aurait donc vendu aux Allemands, alors qu'il savait bien que ceux-ci le fusilleraient...

Non, tout cela était impossible... Il rêvait... Hébété, l'œil vide, il ne cherchait même plus à comprendre. Tout cela le dépassait, échappait à ses facultés d'entendement. Il y avait là un véritable mystère. Plus tard, il parviendrait sans doute à se représenter exactement les choses... Pour le moment, il vivait un cauchemar atroce. C'est lui qui avait mis Fauquenot en rapport avec Bertram et Pierre Gielen. Si ce dernier était réellement un policier allemand, lui, Creusen, avait donc une part de responsabilité dans cette terrible affaire ? Non tout cela était vraiment trop affreux. Ce n'était pas possible...

Sur ces entrefaites, le groupe tumultueux s'était mis en marche. Au centre, les captifs solidement tenus par de nombreux gardiens. On parcourut ainsi une cinquantaine de mètres, puis on fit halte. Les deux hommes furent alors ligotés et, toujours sous bonne escorte, dirigés vers Visé.

En cours de route, nulle rencontre. Tandis que les prisonniers traversent les champs baignés de lumière et de paix, mille pensées confuses les assaillent : le service, les affaires restées en suspens, la famille... et la mort tant de fois envisagée, acceptée et que maintenant l'on sent toute proche...

UNE AFFAIRE DRAMATIQUE

Arrivés à Visé, les prisonniers, toujours ligotés et bien gardés, furent jetés au fond d'une voiture qui prit aussitôt la direction de Liège. L'un et l'autre se taisaient. De temps en temps cependant, Fauquenot lâchait un « sale Boche » qui visiblement exaspérait les policiers. Au cours d'une halte près d'une baraque occupée par des Russes, il leur dit :

— J'espère au moins qu'il n'y a pas de traître parmi vous ?

— Non, nous appartenons tous à la Polizeistelle de Liège.

Sur l'ordre de Lanwehrlen, leur chef, ils exhibèrent tous leur carte d'identité.

— Et Bertram ? demanda timidement Creusen.

— C'est un misérable individu, répondit Landwehrlen. Lorsque nous n'en aurons plus besoin, nous l'arrêterons ; il joue double jeu et il a favorisé l'espionnage des Alliés dans la région d'Aix-la-Chapelle.

Creusen ne dit rien. Malgré l'affirmation péremptoire du policier qui ne laisse plus place au doute, l'idée que son ami Bertram est un traître ne peut lui entrer dans la tête. Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, murmure-t-il. Pourquoi l'aurait-il ainsi vendu à l'ennemi tout en sachant qu'il le livrait à la mort ? Pour de l'argent ? Comme Judas alors ? Il se rappela que, en maintes circonstances, Bertram avait montré sa cupidité.

La voiture filait maintenant à bonne allure vers Liège. Lentement, comme un dard qu'on enfonce dans une plaie vive, la douloureuse certitude entraît dans l'esprit du captif, paralysant, tuant les derniers espoirs qui avaient survécu à la surprise du guet-apens. Tout s'écroulait autour de lui, tout s'anéantissait dans le plus affreux désespoir. Il pensa à ses parents qui ne le verraient jamais plus revenir... Et devant ses yeux hallucinés, il vit se dresser le poteau fatal... Que se passa-t-il alors en lui ? Il chantonna doucement le chant d'adieu à la vie : « Das Grab auf der Heide ». (La tombe sur la bruyère.) :

Tum Tode geht's, (Je vais à la mort.)
 Ich hab's gewusst. (Je l'ai mérité.)
 Lebt wohl, ihr Brüder. (Adieu, mes frères.)
 Hier die Brust. (Voici ma poitrine.)

Un des policiers lui demanda d'un ton sarcastique :

- Tu te rends donc compte de ce qui t'attend ?
 — Bien sûr, répond le prisonnier.

Bientôt les deux hommes étendus l'un à côté de l'autre entendirent divers bruits qui leur permirent de se repérer : tintements de sonneries de tramways, cahotements de véhicules sur le pavé, brouhaha de cris, de conversations. On entraît à Liège. Ils ressentirent profondément l'humiliation de leur capture. Cependant qu'avaient-ils à se reprocher ? Victimes d'une ruse infâme, ils ne pouvaient que se résigner à leur terrible sort. Se résigner... Rien de plus difficile lorsqu'on porte en soi d'ardentes énergies juvéniles.

Les rumeurs de la rue devinrent de plus en plus bruyantes : on était en plein centre de la ville. Quelques minutes après, la voiture entra dans la grande cour du Palais provincial et s'y arrêta.

Là, les captifs furent témoins d'une scène qui les écoœura : tout le personnel de la chambre 149, qui

avait sans doute été prévenu par télégramme, assista à leur descente de voiture. Hommes et femmes mêlés donnaient librement cours à leur joie. On entendait des cris, des applaudissements.

— Wir haben sie ! Wir haben sie ! (Nous les avons ! Nous les avons !) hurlaient les policiers.

Landwehren se rengorgeait. C'est lui qui avait organisé l'expédition. Une fois de plus, il venait de montrer son savoir-faire.

— Ces deux dangereux individus nous faisaient trop de mal, dit-il, il importait de les mettre à l'ombre.

Formalités d'écrou : le Français et le Belge sont minutieusement fouillés. Ni l'un ni l'autre ne portent sur eux des documents intéressants. On prend leurs empreintes digitales, puis la voiture les conduit directement à la prison St-Léonard.

S'il est un régime peu approprié aux ardeurs d'un tempérament juvénile, c'est certes celui que les Allemands avaient instauré à la prison de Liège. Clausturation absolue, solitude, secret, nourriture insuffisante, privation de la cigarette et de toute distraction ; il n'en fallait pas plus pour abattre les volontés les mieux trempées. Fauquenot, lui, ne donne aucun signe de dépression ; à peine dans sa cellule, il s'accroche aux barreaux de la lucarne et examine celle-ci. Hum ! ce ne sera pas facile de s'échapper de cet affreux réduit. Ce n'est pas une raison pour se décourager. Il sifflote, chantonne et s'attire déjà les remontrances des sentinelles et des gardiens.

Creusen, de son côté, paraît beaucoup plus affecté. La captivité, la mort, ne l'effraient pas, mais ce qui le déprime, le terrasse, c'est la certitude d'avoir été trompé et livré à l'ennemi par un ami. Pour une nature droite et loyale comme la sienne, cette monstrueuse trahison est le coup le plus rude qui eût pu l'atteindre. Il n'était cependant pas au terme de ses surprises.

Quelques jours après son incarcération, les policiers chargés de l'interroger sur son activité clandestine en

Belgique et en Hollande, lui apprennent à brûle-pourpoint que tous ses collaborateurs de Bleyberg sont arrêtés.

— Quels collaborateurs ? demande-t-il, étonné.

— Ceux que vous avez enrôlés quand vous étiez en Belgique : Kerf, Xhonneux, Hick. Ils ont d'ailleurs tous fait des aveux et déclarent que vous êtes leur chef.

— Je proteste... Jamais je n'ai enrôlé ces hommes et aucun d'eux n'a travaillé pour moi.

— Pourquoi vous désigneraient-ils comme le créateur et l'organisateur de leur service ?

— Pourquoi ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous assurer, c'est qu'ils se trompent.

— Je crois plutôt que c'est vous qui cherchez à nous tromper.

Les interrogatoires succédèrent aux interrogatoires. Creusen put ainsi se rendre compte que non seulement les Allemands n'ignoraient rien de son activité secrète dans les territoires occupés et en Hollande, mais que, de plus, ils lui attribuaient indûment des responsabilités extrêmement graves. A les entendre, et leur conviction sur ce point paraissait inébranlable, c'était lui qui avait organisé le service de Bleyberg.

Il eut beau opposer d'énergiques dénégations à ses accusateurs, rien n'y fit. C'étaient Xhonneux et Kerf qui l'avaient désigné comme leur chef. Pourquoi ? Le sachant en Hollande à l'abri des poursuites de la police allemande, ils avaient cru adroit de le mettre en cause pour sauver leur vrai chef, M. Barbason qui, lui, était aussi sous les verrous.

Situation dramatique s'il en fut. Considéré comme chef de bande, reconnu coupable d'attentat criminel contre l'armée allemande, espion, saboteur, dynamiteur, Creusen passait aux yeux de ceux qui l'avaient capturé comme un être particulièrement dangereux et

qu'il fallait supprimer le plus tôt possible. Il n'avait plus rien à espérer. C'est ce que les enquêteurs lui firent comprendre.

— Tu seras fusillé, lui dit le faux passeur Pierre Gielen.

Car Pierre Gielen continuait à s'intéresser à ses victimes. Seulement, maintenant il avait changé de nom : il s'appelait Becker. L'affaire Fauquenot-Creusen était un peu son affaire. N'y avait-il pas joué un des rôles principaux ? Il ne maltraita pas les deux prisonniers, mais il leur fit sentir cruellement par ses sarcasmes que leur capture était pour la Polizeistelle Lütlich une victoire éclatante. Rien ne pouvait toucher le Français et le Belge au vif de leur amour-propre comme les ricanements de cet individu qui les avait attirés dans le traquenard de la frontière.

Dans un message clandestin envoyé de la prison St-Léonard à son chef, le commandant Wallner, Fauquenot trace du personnage le portrait suivant : « Becker François (nom vrai) dit aussi Gielen ou Gulen, originaire de la Lorraine annexée, région frontière du Luxembourg. Taille au-dessus de la moyenne, assez svelte, type italien, cheveux châtons, complètement rasé, laisse souvent pousser sa moustache d'un blond roux, en la coupant au ras de la lèvre. Yeux caractéristiques : noirs, regard méchant. Age assez difficile à déterminer : 25 à 30 ans. Teint un peu basané, fort menton carré, figure ronde et osseuse, possède nombre de déguisements. Souvent en imperméable, guêtres, chapeau mou (toute une gamme de ceux-ci). En paysan met souvent un veston bleu clair sous un court pardessus. On a trouvé chez lui une photo en uhlan. Parle plusieurs langues : le français sans accent, très bien l'italien. A été en France au début de la guerre avec passeport italien, portait alors la barbe. On pense qu'il était voyageur avant la guerre. Habite rue St-Pierre, actuellement rue Ste-Marguerite, au premier,

en face de l'église chez un charcutier. Très dangereux, devrait disparaître. »

Les jours passèrent. Les policiers paraissaient décidés à mener l'affaire rondement. Pour eux, le cas Creusen ne présentait nulle complication. Puisque la culpabilité de l'homme était nettement établie par de multiples témoignages concordants de ses anciens collaborateurs de Bleyberg, il devait être jugé en même temps que ceux-ci.

Au demeurant, le conseil de guerre n'aurait certes pas à délibérer longtemps sur son sort. Son activité d'espion-chef de bande dans les territoires occupés lui vaudrait infailliblement la peine capitale. Il n'en était pas de même de Fauquenot qui, lui, n'avait jamais accompli personnellement de mission d'espionnage en Belgique. C'est en pays neutre qu'il avait travaillé contre l'Allemagne.

Lorsqu'il s'aperçut que le guet-apens de la frontière le séparait de son compagnon dans le partage des risques et des responsabilités, Creusen se sentit affreusement seul devant son destin. Désormais ses compagnons seraient les hommes de Bleyberg, Kerf, Xhonneux, Hick, ceux-là mêmes qui, bien innocemment d'ailleurs, et parce qu'ils le croyaient en sécurité, l'avaient accablé d'accusations et avaient fait de lui leur bouc-émissaire.

Affaire extrêmement dramatique : Kerf, Xhonneux et Hick étaient tous trois mariés et pères de famille. Trahis, incarcérés depuis le mois de février, ils avaient subi les plus terribles tortures morales auxquelles un homme puisse être soumis. Amaigris, hâves, les yeux cernés, ils vivaient dans le cauchemar d'une agonie qui semblait devoir se prolonger indéfiniment. Pour eux, plus d'espoir. Depuis des mois, les policiers leur répétaient que jamais plus ils ne reverraient le cher village natal où leur épouse et leurs enfants attendraient en vain leur retour.

Creusen fut confronté avec eux et de les voir aussi brisés, anéantis par la souffrance, il en eut l'âme toute remuée. Les Allemands lui lurent une à une les pièces du volumineux dossier ; cette lecture acheva de le terrasser. Rien n'était resté dans l'ombre ; tout le mécanisme de l'organisation de Bleyberg était dévoilé.

On a vu précédemment comment le commissaire Vogel d'Aix-la-Chapelle avait découvert la piste des patriotes de Bleyberg ; la défaillance d'un courrier avait fait le reste. Jugeant toute dénégation inutile, les accusés étaient entrés dans la voie des aveux et c'est ainsi qu'ils avaient signé leur propre arrêt de mort.

Creusen, lui, est d'emblée mis dans l'impossibilité de nier. Tout le monde l'accuse : Bertram, Pierre Gielen et les hommes de Bleyberg. A la suite d'un malentendu, le voici au surplus promu au rôle de chef de bande. Les policiers tournent ses protestations en dérision ; il s'indigne... En vain... Il semble qu'un mauvais sort s'acharne sur lui. Il faudra donc qu'il y passe.

— S'il y en a un dans toute la bande qui mérite bien la mort et qu'on fusillera sans pitié, c'est bien vous, lui disent les Allemands.

Dans sa cellule, Creusen lutte de toutes ses forces contre le désespoir. Tout se ligue contre lui et il se sent faible, désarmé, impuissant. Comme le premier jour, la trahison de son ami Bertram continue à le faire souffrir. Trahi... Non, jamais il n'avait prévu cela... Le jour où il avait, comme ses deux frères, accepté sa part de risques dans la grande tragédie qui ensanglantait le monde, il avait fait le sacrifice de sa vie, mais jamais ne lui était venue l'idée qu'avant de mourir il serait ainsi le jouet d'une ricanante fatalité.

Et pendant qu'il tournait en rond dans sa cellule, sa pensée le ramenait sans cesse auprès de ses parents. Quand et comment avaient-ils appris son arrestation ? Quelle peine pour eux de savoir leur plus jeune fils

en péril de mort ! S'il était fusillé, ils en mourraient de chagrin.

Le prisonnier alors se jetait à genoux et, prosterné devant le petit crucifix appendu au mur, confiait son immense détresse au grand Consolateur des âmes affligées. Il priait comme autrefois, quand il était un petit enfant docile : avec toute la ferveur de son cœur angoissé. L'effet de la prière ne tardait pas à se faire sentir. L'homme se rassérénait. Au désarroi de ses pensées, succédait le calme propice aux sages réflexions et aux décisions opportunes.

Que faire ? se résigner à l'inévitable ? Sans doute, cependant une voix intérieure continuait à lui parler d'espérance. Avant de s'incliner définitivement devant les dures nécessités de son destin, ne devait-il pas mettre tout en œuvre pour faire violence à celui-ci ?

Tout d'abord se défendre avec énergie devant les policiers et devant le conseil de guerre qui le jugerait. Avec toute son énergie. Que diable l'enjeu de la partie en valait la peine. Malheureusement cette défense, à en juger d'après les premiers contacts avec les policiers, risquait de rester vaine aussi longtemps qu'il se trouverait seul contre tous ces adversaires acharnés à sa perte. Ah ! s'il pouvait au moins s'assurer un appui extérieur !

Mais comment communiquer avec le dehors ? Rien dans la disposition des lieux ni dans le régime imposé aux prisonniers n'autorisait cet espoir. Partout des barreaux, des grilles et des gardiens vigilants. Ceux-ci ne cessent d'ailleurs de lui montrer toute la haine qu'ils lui portent. L'un d'eux, un Polonais à la démarche lourde et à la figure rébarbative, vient même le rudoyer dans sa cellule.

Cependant, si le consul de Hollande était mis au courant des circonstances de son arrestation, nul doute qu'il ne consente à intervenir en sa faveur auprès des autorités allemandes. Car, il en est convaincu, il a été

capturé en territoire neutre. Pour la centième fois, l'odieuse scène se reconstitue dans son esprit : il revoit le chemin ensoleillé bordé de haies, le fil électrifié à une vingtaine de mètres... Il revoit Pierre Gielen s'avancant vers lui, le sourire aux lèvres... C'est à ce moment que les policiers embusqués avaient surgi... Quelle victoire pour eux ! Un vrai triomphe... Il les entend encore ricaner et insulter à sa déconvenue...

Cette victoire, ils allaient l'exploiter à fond en l'envoyant devant un peloton d'exécution. Puisqu'il était perdu, pourquoi ne pas risquer le tout pour le tout plutôt que de leur procurer la satisfaction de l'emporter sur toute la ligne sans rencontrer la moindre résistance. Non, le jeu était vraiment trop beau pour eux, il fallait le compliquer.

Plus il examine son cas, plus il se convainc de la nécessité d'alerter au plus tôt les autorités hollandaises. Quel atout dans son jeu qu'une intervention de celles-ci en sa faveur ! Mais, dans sa geôle, il était déjà retranché du monde des vivants, jamais son cri d'alarme ne traverserait les murs épais qui l'entouraient.

Rédiger un message n'était pas chose impossible. Il suffisait de découper quelques languettes de papier du livre de lecture qu'on lui apportait chaque semaine ; à défaut de crayon, il se ferait une incision dans le bras et écrirait avec son sang.

Avec l'esprit de décision dont il avait déjà donné tant de preuves depuis son enrôlement, il mit son projet à exécution. Profitant des rares moments où sentinelles et gardiens lui laissaient quelque répit, avec un bâtonnet effilé, trempé dans le sang qui s'égouttait de son poignet, il écrivit un bref et pathétique rapport sur les circonstances de son arrestation.

Le message commençait ainsi : « Je soussigné, Franz Creusen, incarcéré à la prison St-Léonard depuis le 1^{er} juillet, jure devant Dieu de dire la vérité dans ce

qui suit... » Venait alors le récit détaillé de la trahison de Bertram et du guet-apens. Il prit soin de préciser l'endroit de la capture, spécifiant que s'il avait eu la retraite coupée, c'est parce que les policiers allemands s'étaient embusqués en territoire hollandais. En admettant même que le chemin où le drame s'était déroulé fût neutre, il était hors de doute que les Allemands avaient pénétré en Hollande.

En termes émouvants, il demandait à l'inconnu qui trouverait ce papier de le faire parvenir le plus tôt possible au consul de Hollande à Liège. Il lui sauverait ainsi la vie et épargnerait un affreux chagrin à ses parents.

Pendant plusieurs jours, il garda le précieux papier qui pouvait, s'il tombait en bonnes mains, changer le cours de sa destinée. Deux, trois, quatre fois, il le relut. S'était-il exprimé avec assez de netteté? Avait-il tout dit? Le message avait-il réellement l'accent d'un appel pressant? Pendant des nuits entières, il se posa cent fois les mêmes questions. Il ajouta encore quelques mots pour crier sa reconnaissance à l'inconnu qui le ferait parvenir à destination, puis, de crainte d'une fouille, le glissa dans la paille de son matelas et attendit...

Les jours passèrent... Hélas! les gardiens continuaient à se montrer distants et durs; il ne fallait pas compter sur eux. A qui s'adresser? Personne à l'intérieur de la grande geôle qui consentît à lui rendre cet inestimable service. Restait une solution combien hasardeuse: lier le billet à une pierre et profiter du passage au préau pour le lancer au-dessus du haut mur entourant la prison.

Puisqu'il fallait s'en remettre au hasard, il était peut-être plus sûr de le jeter par la lucarne de la cellule à l'heure où les gardiens belges surveillaient les prisonniers de droit commun au préau. Sans doute le risque restait-il très grand du fait que les Allemands

étaient à toute heure du jour dans la cour et que le papier blanc pouvait tomber entre leurs mains.

On devine les hésitations et les inquiétudes de Creusen. C'était sa vie qu'il allait ainsi confier au hasard. Au hasard ? Non, chrétien fervent, il savait que le cours des choses même les plus insignifiantes est réglé par la Volonté du Tout-Puissant. Une prière ardente dissipa son désarroi et, le 27 juillet, il laissa choir dans le vide les languettes de papier portant son S. O. S.

VI

ASCHAFFENBURG « LE GORILLE »

Après avoir fait le geste décisif, Creusen se mit en prière et, devant le petit crucifix appendu au mur, renouvela l'imploration qui depuis son arrestation jaillissait à toute heure du fond de son cœur : « Mon Dieu, ayez pitié de mes pauvres parents. » Puis il attendit... Une heure, deux heures passèrent.. Si le billet était tombé dans des mains allemandes, le directeur de la prison ne tarderait sans doute pas de faire irruption dans sa cellule. A tout moment, il lui semblait entendre un bruit de pas dans le couloir. Venait-on le chercher pour le conduire au cachot ? Le message avait donc été intercepté ?

Non, le soir tomba sans que rien confirmât ses appréhensions. Il respira. Le lendemain, il resta aux écoutes derrière la porte, épiant fiévreusement tous les bruits. Rien, toujours rien. C'était de bon augure. Si, à mesure que le temps passait, le poids de l'anxiété qui lui pesait sur le cœur s'allégeait insensiblement, il n'osait cependant rendre à ses pensées abattues l'envol de l'espoir. Peut-être, le papier était-il bel et bien dans les mains des Allemands qui lui réservaient une de ces surprises dont ils avaient le secret.

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels le prisonnier sentit rentrer en lui, tel un flux de vie dans un corps mort, la confiance en son destin. Certes, des doutes continuaient à l'assaillir : son message n'avait-il

pas été emporté par le vent ? Si même un Belge l'avait trouvé était-il parvenu à destination ? En supposant d'autre part que le consul hollandais eût été alerté se donnerait-il la peine d'intervenir auprès des autorités allemandes ? L'affaire aurait-elle une suite ?

Ballotté entre tant de raisons contradictoires d'espérance ou de crainte, le malheureux tournait en rond dans son morne réduit pendant des journées entières sans qu'un seul indice vînt fixer le cours de ses pensées. Lorsqu'un matin...

Comme tous les jours, vers 7 heures, le guichet de sa porte s'était ouvert et l'on entendait dans le long couloir le brouhaha du réveil. Sa tasse métallique à la main, le prisonnier attendait qu'on lui passât son quignon de pain et qu'on lui versât un peu de breuvage noirâtre et chaud improprement appelé café. Tout à coup un objet presque imperceptible lancé par l'ouverture fut projeté au milieu de la pièce. Un billet... Vite il le ramassa et le dissimula dans la doublure de son veston.

Dès que le guichet fut refermé, il prit le papier, le déplia, y trouva un crayon et, le cœur battant, lut : « Votre appel a été entendu. Patience et courage, on s'occupe de vous. Voici un crayon qui vous permettra de correspondre avec M^{lle} B. et F. Je repasserai demain au moment de la distribution du café. »

Creusen se sentit revivre. Il tomba à genoux et remercia Dieu d'avoir eu pitié de sa détresse. Maintenant l'impression d'isolement et d'abandon se dissipait, l'homme voyait poindre dans la nuit où il avait vécu jusqu'alors, une lueur d'espoir.

Une fois, deux fois, trois fois, la main reparut dans l'encadrement du guichet. Le prisonnier ne tarda pas de s'apercevoir que le mystérieux messenger portait la cagoule et venait du cellulaire des femmes. Il apprit qu'il était envoyé par Mademoiselle Marie Birkel, la jeune Française que le sinistre Pierre Gielen avait amenée en Belgique pour la livrer aux hommes de la Poli-

zeistelle Lüttich. Incarcérée depuis le début de juillet, la vaillante patriote avait déjà pris ses dispositions pour s'évader, lorsqu'elle apprit que son chef Emile Fauquenot et son collaborateur Creusen se trouvaient, eux aussi, sous les verrous.

Elle avait aussitôt renoncé à son projet et, grâce à la complicité de Sœur Mélanie, une surveillante qui se dévouait corps et âme pour les prisonniers, il lui fut possible de se mettre en rapport avec ses deux frères d'armes devenus compagnons de misère. Ainsi s'établirent entre les trois captifs des communications clandestines qui allaient leur permettre d'engager contre la Polizeistelle Lüttich une lutte destinée à lui ravir le fruit de sa trop facile victoire. Lutte difficile sans doute... Désespérée ? Non. D'ailleurs n'était-il pas préférable de tout risquer plutôt que de s'avouer définitivement vaincus ?

Rien de plus passionnant que cette joute dans l'ombre entre trois prisonniers désarmés, privés de tout moyen d'action et leurs vainqueurs, leurs bourreaux, qui se disposaient à mettre en jeu contre eux le redoutable appareil de la justice militaire. Quelle en serait l'issue ?

Pour Creusen, l'affaire sembla tout d'abord prendre une tournure conforme à ses vœux les plus chers : il demanda à Fauquenot de transmettre immédiatement au consulat hollandais un rapport détaillé sur les circonstances de son arrestation ; lui-même compléta celui qu'il avait déjà envoyé ; il eut ainsi la conviction que le représentant de la Reine Wilhelmine à Liège avait entre les mains tous les documents nécessaires à une prompt intervention auprès des autorités allemandes.

La certitude d'avoir pu atteindre le consul de Hollande malgré la surveillance dont il était l'objet, le reconfortait. C'était une première victoire qui avait toute la saveur d'une bonne revanche. Creusen relevait la tête. Les gardiens remarquèrent qu'il n'avait plus

l'air si abattu. L'espoir qui était rentré dans sa vie le ragaillardissait. L'homme changeait à vue d'œil.

C'est alors que pour la première fois il vit l'auditeur militaire Aschaffenburg. Du coup, toutes ses raisons d'espérer s'envolèrent et il sentit s'effondrer son optimisme.

Qui n'a pas connu Aschaffenburg ne pourra jamais se représenter le personnage. Un curieux specimen de la faune des soudards prussiens. Grand, les épaules légèrement voûtées, il avait une tête mal équarrie, mal façonnée qui l'avait fait surnommer « le gorille ». Était-ce l'effet de ses grosses lunettes à monture d'écaille ? Son regard paraissait dur et chargé de haine. Cette impression était confirmée par le pli sarcastique des lèvres. Il parlait d'une voix grave et lente. Pas d'éclats, pas de vociférations. C'est précisément ce qui le rendait redoutable. Devant lui, les accusés sentaient l'inutilité de toute discussion. Conscient de sa supériorité, l'homme n'admettait pas la contradiction ; ses affirmations sonnaient comme des arrêts définitifs et excluaient toute réplique.

Dès qu'il se trouva en sa présence, Creusen comprit qu'il allait avoir affaire à un adversaire redoutable. Après cinq minutes d'interrogatoire, il savait à quoi s'en tenir : il était irrémédiablement perdu. A sa grande stupéfaction, il constata qu'Aschaffenburg ignorait ou semblait tout ignorer du guet-apens de la frontière.

— Vous êtes venu en Belgique pour visiter un de vos services d'espionnage, lui dit l'Allemand.

— Pardon, j'ai été attiré dans un guet-apens à la frontière et j'ai été arrêté en territoire hollandais.

Aschaffenburg fait la sourde oreille et continue :

— Vous savez que tous vos hommes vous accusent formellement et ont donné sur votre rôle de chef toutes les précisions dont nous avons besoin ?

— Leurs accusations ne prouvent rien ; je jure n'avoir jamais été leur chef.

L'Allemand hausse les épaules :

— Nous savons tout sur ce que vous avez fait ici en Belgique contre l'armée allemande. Tout, absolument tout. Inutile de nier.

Creusen tente en vain d'expliquer qu'il ne nie pas avoir été envoyé en mission secrète en Belgique, mais qu'il n'y a rempli qu'un rôle de subalterne. La conviction d'Aschaffenburg est faite : il écoute d'une oreille distraite et l'interrogatoire se poursuit comme si l'accusé n'avait rien dit.

— Vos hommes vous transmettaient leurs renseignements deux fois par semaine, continue-t-il.

« Vos hommes », c'est Xhonneux, Kerf, Hick, tous agents de Barbason et devenus sans le savoir de redoutables témoins à charge contre Creusen qu'ils croyaient toujours en Hollande. Le tragique malentendu en vérité ! Devant la mauvaise foi évidente d'Aschaffenburg, Creusen se sent envahir par une immense lassitude. Non, jamais il ne parviendra à ébranler la conviction de cet homme qui n'écoute même pas ses protestations. Promu au rang de « chef de bande », il sera jugé comme tel et n'a, de ce fait, plus aucune chance d'échapper au peloton d'exécution.

Les entrevues subséquentes avec le « gorille » confirmèrent ses appréhensions : il ne tarderait pas d'être fusillé. L'Allemand prenait soin d'ailleurs de ne lui laisser aucune illusion à ce sujet.

— Vous aurez le châtiment que vous avez mérité, disait-il : vous serez passé par les armes.

Tandis qu'il prononçait ainsi anticipativement l'arrêt qui devait être rendu bientôt par le Kriegsgericht, sa figure changeait d'expression, elle se figeait en une moue qui en disait long sur son mépris pour la « racaille » d'espions.

Et Creusen se sentait très petit devant cet ennemi haineux qui disposait de sa vie et paraissait insensible à tous les appels de la pitié ou de la raison. Il essaya une fois de plus d'attirer son attention sur le guet-apens de la frontière. En vain ; Aschaffenburg avait

une façon de hausser les épaules qui signifiait clairement : « A quoi bon vous défendre ? Votre cause est de celles qu'il est inutile de discuter. »

Puis, tout désespéré, voyant que la partie qui mettait sa tête en jeu, était bel et bien perdue, le prisonnier tenta une dernière fois de démontrer à son interlocuteur que les hommes de Bleyberg l'avaient désigné comme leur chef uniquement parce qu'il le croyaient en sécurité en Hollande, mais qu'il n'avait jamais assumé ce rôle.

— Inutile de jouer la comédie, répliqua d'un ton flegmatique l'auditeur militaire, nous sommes fixés sur votre compte. J'en ai fait fusiller qui étaient beaucoup moins coupables que vous. Vous n'êtes pas seulement un « Spionorganisateur », vous avez à votre actif d'autres exploits, tels que par exemple le dynamitage de voies ferrées.

Il savait tout. Il lui suffisait d'ouvrir le volumineux dossier qu'il avait devant lui pour y puiser toutes les précisions susceptibles d'écraser l'accusé. Celui-ci n'en menait pas large. A la toute dernière entrevue qui eut lieu vers le 10 août, il comprit l'inutilité de sa défense. Aschaffenburg avait décidé qu'il mourrait : rien ne pourrait changer sa décision. C'en était donc fait de lui.

Rentré dans sa cellule après cette ultime comparution devant le redoutable auditeur militaire, Creusen connut l'affreux tourment de la désespérance. Mourir à vingt-trois ans, quel pénible destin ! Sans doute la cause pour laquelle il allait donner sa vie était belle, mais comment ses parents supporteraient-ils le coup ? Cette pensée le torturait nuit et jour. Non, il ne trouverait jamais assez de force en lui, pensait-il, pour se résigner à cette atroce nécessité : faire souffrir les êtres qu'il chérissait le plus au monde.

La prière, son seul réconfort, calmait quelque peu son désarroi, mais son esprit enfiévré restait réfractaire aux suprêmes résignations. Il se sentait retenu à la

terre par les liens les plus puissants : ceux du cœur. Aussi, c'est à un homme très déprimé que le 13 août dans la soirée un gardien vint annoncer :

— Demain matin, tribunal.

Le lendemain, grand branle-bas dans la prison. Toute la « bande » de Bleyberg est rassemblée dans la cour et amenée auprès des voitures cellulaires qui vont la transporter au Palais provincial. Creusen, le « chef » est l'objet d'une surveillance spéciale. On lui a passé les menottes et un soldat se tient constamment à ses côtés. Tous les accusés — ils sont une quarantaine — semblent avoir beaucoup souffert pendant leur détention. Certains sont sous les verrous depuis le mois de février et ont l'air de fantômes. Cette sortie, première dérogation au régime terriblement monotone de la prison, serait pour d'autres prisonniers une agréable diversion ; pour eux, c'est un pas de plus vers le tragique destin dont Aschaffenburg les a menacés. En cette journée ensoleillée, le gai bourdonnement de la ville est plein d'appels qui trouvent d'étranges résonances dans les esprits hantés par la vision du poteau fatal.

La cour du Palais provincial est illuminée par un éclatant soleil. Un à un, les accusés descendent des voitures. Quelques minutes après, ils se retrouvent alignés dans un immense couloir obscur. Une vingtaine de sentinelles, baïonnette au canon, veillent à empêcher toute communication entre eux. Deux prisonniers sont particulièrement bien surveillés : Creusen et Fauquenot. Car Fauquenot est là, lui aussi, les poings immobilisés par les menottes. Son attitude contraste avec celle de certains de ses compagnons qui paraissent très déprimés. Sans se préoccuper des rappels à l'ordre de ses gardiens, il regarde à droite et à gauche et cherche à glisser un mot à ses voisins.

Après une demi-heure d'attente, pendant laquelle chacun concentre ses derniers espoirs dans une ardente prière, toute la bande est emmenée dans une salle au

fond de laquelle se dresse une estrade. Une dizaine de fauteuils y sont disposés autour d'une grande table. C'est là que le conseil de guerre va siéger.

Le conseil de guerre, le voici... Un gradé a hurlé un ordre, deux portes s'ouvrent sur la gauche et une dizaine d'officiers supérieurs, l'air grave et compassé, s'avancent lentement et se rangent autour des fauteuils. Parmi eux, Creusen a immédiatement reconnu Aschaffenburg, l'homme qui a décidé sa mort. Après prestation de serment, les juges s'asseyent et la parole est aussitôt donnée à l'auditeur militaire qui entreprend l'exposé du procès.

Creusen qui comprend l'allemand ne tarde pas à se rendre compte qu'Aschaffenburg lui fait jouer dans l'affaire le rôle ingrat de bouc-émissaire. A tout moment, son nom revient dans la bouche de l'implacable Prussien qui le prononce durement en mettant dans ses intonations une nuance de mépris. Cependant le ton reste grave et calme. Mais que de charges l'homme accumule sur la tête de celui qu'il appelle le « chef de bande » ! A l'entendre, jamais espion travaillant contre l'Allemagne n'aurait mis à son actif tant de méfaits. Un être extrêmement dangereux, disait-il. Et de reprendre complaisamment le récit des faits tel qu'il l'avait élaboré au mépris de la vérité.

— Creusen chef de bande, Creusen organisateur de service, Creusen saboteur, Creusen dynamiteur...

Dans son box, l'accusé avait d'abord réagi par des haussements d'épaule; maintenant il était comme écrasé, anéanti. Décidément tout était bel et bien perdu. Et cependant... Pour la centième fois, il se posa la question : pourquoi les autorités hollandaises n'étaient-elles pas intervenues en sa faveur ? C'est de ce côté seulement que pouvait lui venir le salut. Son message était pourtant arrivé à destination. Nul doute à ce sujet.

Pendant des jours et des jours, le grand espoir d'être secouru avant de tomber définitivement dans les griffes d'Aschaffenburg, l'avait soutenu, réconforté. Et voici

que l'heure fatale allait bientôt sonner, l'heure du « gorille » assoiffé de sang. C'était lui le vrai juge de ce tribunal de soldats, c'est lui qui bientôt fixerait le sort de chacun des accusés. Que pourrait-il, lui, contre cet adversaire tout-puissant ? Rien, sinon se résigner à mourir.

Le consul de Hollande avait-il été réellement prévenu ? Avait-il tenté une démarche auprès des Allemands ? Peut-être ceux-ci l'avaient-ils simplement éconduit ? « On s'occupe de vous », disait le premier message reçu. Promesse fallacieuse. A présent, c'était Aschaffenburg qui s'occupait de lui...

Pendant que l'auditeur parlait, Creusen pensait aux maigres chances qui lui restaient de sauver sa vie. Pouvait-il encore espérer ?

Aschaffenburg s'était rassis et une voix claironna son nom dans la salle :

— Creusen Franz.

Il se leva et ses gardiens le conduisirent sur l'estrade devant ses juges. Les interrogatoires commencèrent. L'occasion était belle pour se disculper des charges que l'auditeur avait complaisamment mises à son compte, mais qui ne correspondaient pas du tout avec la réalité. Il voulut commencer par protester, mal lui en prit, il indisposa le conseil de guerre contre lui. D'ailleurs Aschaffenburg était là, ne le lâchait pas des yeux ; comme un fauve, il guettait sa proie.

L'accusé s'assurait-il un avantage par une réponse habile ? L'Allemand intervenait aussitôt et très adroitement, sans animosité apparente, le lui enlevait en l'attirant dans le traquenard de questions insidieuses. Creusen haussait-il le ton ? Aschaffenburg alors se déchaînait et ouvrait contre lui un feu roulant d'accusations précises qui le décontenançaient.

Lorsqu'il regagna sa place, il se sentit encore plus accablé qu'avant. Un rude adversaire en vérité, cet auditeur militaire. Était-il de bonne foi ? Pourquoi s'acharnait-il à faire du jeune Belge un « chef de

bande » ? La suite des débats allait montrer à nu le fond de cette âme de Prussien haineux.

On devine ce que fut cette première journée de débats : un pénible défilé de prisonniers hâves qui, devant la morgue insolente d'Aschaffenburg, baisaient le ton, bafouillaient, impuissants, déprimés, abattus. Ils faisaient ainsi la partie belle à leur redoutable accusateur qui, lui, triomphait sur toute la ligne. Sa voix grave résonnait dans la salle comme un grondement de tonnerre. En l'entendant, les Belges assis au banc des accusés pressentaient que cette sinistre comédie allait se terminer tragiquement. Et ils courbaient la tête comme des vaincus. Vint cependant un moment où tous d'un même mouvement la relevèrent. C'est lorsque commença l'interrogatoire du témoin Emile Fauquenot.

A l'appel de son nom, le jeune Français s'était immédiatement dressé et s'était tourné vers le tribunal dans une attitude de défi. Le juge qui occupait le centre du groupe des officiers allemands lui demanda :

— Que savez-vous de l'activité de Creusen ?

A peine l'interprète avait-il traduit la question que Fauquenot ouvrait le feu. D'une voix claironnante, plus nette, plus perçante que celle d'Aschaffenburg, il clama son indignation devant les procédés déloyaux de la police allemande.

— Si nous sommes ici, dit-il, c'est uniquement parce que la police allemande, votre police, a scandaleusement violé la neutralité du territoire hollandais.

— Taisez-vous, hurla l'interprète. Vous êtes ici pour répondre aux questions qui vous sont posées, ne cherchez pas à faire dévier le débat.

— Me taire, répliqua l'accusé, goguenard ? Me taire ? Non, pas avant de vous avoir dit ce que je pense de votre félonie. Vous nous avez attirés dans un guet-apens en territoire neutre. A cette fin, vous vous êtes servis de ce méprisable individu...

D'un geste vengeur, il montra Becker qui, installé au banc des témoins, suivait les débats.

— Taisez-vous, répéta l'interprète, vous manquez de respect au tribunal.

Mais Fauquenot était déchaîné, rien ne pouvait l'arrêter. En paroles dures, véhémentes, qui frappaient comme des soufflets, il exhalait l'indignation trop longtemps contenue. Tous les prisonniers avaient relevé la tête et le regardaient, l'écoutaient avec stupeur. Dans leur fauteuil, les juges s'agitaient. Malgré les cris de l'interprète, l'accusé, devenu accusateur, continuait de plus belle, tour à tour furibond, ricanant, il jetait à la face de ses ennemis tout ce qui lui pesait sur le cœur.

Comme il restait sourd à tous les rappels à l'ordre, force fut de l'emmener. Le juge principal fit un signe et les deux soldats qui l'avaient déjà saisi par les épaules, le conduisirent hors de la salle. Tandis qu'il sortait, il lança encore de sa voix tonitruante :

— Vous pouvez abuser de votre force, mais sachez que jamais je ne vous reconnaitrai comme juges et que jamais je ne baisserai la tête devant vous.

Après cet incident qui changea un moment la déprimante atmosphère des débats, l'interrogatoire des accusés continua. Rendu plus hargneux encore par l'impertinence du jeune Français qui avait osé le braver, Aschaffenburg donnait maintenant libre cours à sa mauvaise humeur. Il ne parlait plus : il aboyait. Et c'est contre Creusen qu'il s'acharnait. Creusen, le « Spionorganisor », le chef, l'inspirateur, l'âme damnée de tout ce vaste complot contre l'armée allemande. Il excellait à transformer les déclarations des témoins en dépositions à charge de celui qu'il s'obstinait à appeler le « chef de bande ». Celui-ci se levait-il pour protester ? On lui imposait brutalement silence et les soldats placés à ses côtés le forçaient à se rasseoir.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la journée. A ce moment, autre incident. Un sous-officier pénètre dans la salle, s'arrête au pied de l'estrade, se fige en posi-

tion devant le conseil de guerre, puis s'avance et tend une enveloppe au juge principal. A peine celui-ci a-t-il pris connaissance du contenu qu'il se penche vers son voisin et lui passe un papier bleu : un télégramme. On se le glisse de la main à la main et bientôt tous les juges se lèvent en même temps : l'audience est suspendue.

Le télégramme émane du gouverneur de Bruxelles. Il est ainsi conçu : « Ordre de surseoir à la condamnation des nommés Creusen et Fauquenot. »

Le conseil de guerre ne délibère pas longtemps. Puisque le procès est en cours, les juges estiment qu'il n'y a pas lieu de remettre les débats à plus tard. L'audience continuera donc, mais la condamnation des deux hommes ne sera prononcée qu'après réception d'ordres supérieurs.

Et la séance se prolongea jusqu'au soir. Creusen apprit alors la cause de l'interruption de l'audience. Il ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'il ne fallait pas augurer le pire de la décision du conseil de guerre qui semblait ne pas se préoccuper de l'ordre télégraphique du gouverneur général.

Le procès dura quatre jours... Aucune épreuve ne pouvait être plus pénible pour Creusen que de rester pendant des journées entières sous le regard méprisant et haineux de l'homme qui voulait sa mort. Depuis qu'il savait que sa victime avait réussi à tromper la surveillance de ses gardiens et avait alerté les autorités hollandaises, Aschaffenburg ne se possédait plus. Il s'était aussitôt retourné contre Weissbarth, le directeur de la prison de St-Léonard, lui reprochant de ne pas avoir empêché les communications de l'accusé avec l'extérieur. Puis, au cours des audiences qui suivirent, il se vengea en s'acharnant sur ce dernier avec plus de violence que jamais.

S'il restait à ce moment dans l'âme du Belge quelque secrète espérance d'échapper à la peine capitale,

l'irascible auditeur militaire se chargea de la lui enlever. Avec plus d'insistance encore que le premier jour, il s'ingénia à lui faire endosser toutes les responsabilités de l'affaire, le rabrouant et le tournant en ridicule chaque fois qu'il protestait contre ce qu'il considérait avec raison comme un déni de justice.

Quant au réquisitoire, on devine ce qu'il fut : d'abord une charge à fond contre l'homme qui était responsable de tout le mal fait à l'armée allemande par cette organisation secrète créée aux portes mêmes de l'Allemagne.

— Cet homme qui n'a reculé devant aucun risque pour travailler contre nous et qui a entraîné tant de complices à sa suite, mérite la mort, dit-il.

Tous ceux qui avaient assisté aux débats ne furent nullement étonnés de la sévérité du « gorille » envers Creusen ; depuis le premier jour, tous étaient convaincus que le jeune Belge y laisserait sa tête. Mais quelle ne fut pas leur stupeur d'entendre l'impitoyable auditeur militaire requérir également la peine de mort contre six autres accusés : Xhonneux, Kerf, Hick, Duchaine, Lousberg et Söderberg.

— Aucune pitié pour ces gens-là, hurlait-il, ils savaient qu'en commettant contre notre armée l'abominable crime de haute trahison, ils s'exposaient à expier un jour ce crime de leur vie, ils auront donc le châtiement qu'ils ont mérité.

Ces paroles jetèrent la consternation parmi les accusés. Si tous s'attendaient à la condamnation à mort de Creusen, chacun s'était laissé aller à l'espoir que la sévérité d'Aschaffenburg se nuancerait de compassion pour ceux qu'il présentait lui-même comme des sous-ordres.

Les avocats prirent alors tour à tour la parole. Suivant l'exemple d'Aschaffenburg, ils défendirent leurs clients aux dépens de celui qu'ils considéraient, eux aussi, comme l'instigateur de l'affaire, le « chef de bande ». Mieux encore, l'avocat chargé de la défense



de ce dernier s'acquitta de sa tâche avec une si évidente mauvaise volonté que sa plaidoirie produisit sur le conseil de guerre la même impression que le réquisitoire d'Aschaffenburg. Ainsi tout le monde s'acharnait sur Creusen, même son défenseur !

L'accusé cependant ne bronchait pas. Assis entre deux sentinelles, menottes aux poings, il semblait indifférent à la sinistre comédie qui se jouait sous ses yeux. Pas la moindre trace sur sa figure de l'amertume dont son cœur débordait. Trahi par Pierre Gielen, trahi par Bertram, trahi par certains de ses compatriotes, harcelé par Aschaffenburg, il se voyait maintenant lâché par le seul homme qui pût lui sauver la vie ! C'en était trop. Il ne se sentait même plus le courage de s'indigner, de protester.

Mais voici qu'un avocat se lève encore et prend la parole. C'est un simple soldat. Sa plaidoirie contraste avec celle de ses confrères par son ton franc, libre, décidé.

— Vous n'avez pas le droit de condamner ces gens à la mort, dit-il. Vous êtes ici en pays étranger et les lois allemandes n'y sont pas applicables.

A mesure qu'il poursuit son audacieuse argumentation, toutes les nuances de la surprise et de l'impatience se marquent sur la figure des membres du conseil de guerre. Une fois, deux fois, Aschaffenburg l'interrompt. L'homme n'en continue pas moins à défendre sa thèse. Lorsqu'il se rassied, on a l'impression qu'il a indisposé le tribunal contre lui-même et contre les accusés.

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ? demande le juge principal.

Creusen se lève :

— Je demande grâce pour Kerf, Xhonneux et Hick, dit-il.

Les juges vont se retirer pour délibérer, mais qu'est-ce ? La porte s'ouvre et le sous-officier qui, le premier jour, a apporté le télégramme du gouverneur

général réparait et tend une enveloppe au président du conseil de guerre. Creusen a aussitôt relevé la tête. Serait-ce un nouveau message du gouverneur ? Il n'ose l'espérer et cependant qui sait ? Il y a deux jours, il a fait transmettre par son mystérieux courrier un dernier S. O. S. aux autorités holiandaises, peut-être cette fois a-t-il été entendu ?

Les juges se lèvent et se retirent. Pendant que se prolonge leur délibération, Creusen semble plongé dans une profonde méditation. Seules, ses lèvres remuent. Il prie. Il prie non pour lui-même, mais pour ses pauvres vieux sur qui va retomber tout le poids de cette terrible épreuve.

Tout à coup un cri retentit dans la salle. C'est l'interprète qui annonce la rentrée du conseil de guerre. D'un même mouvement, sentinelles et accusés se lèvent. Les juges s'avancent lentement l'un derrière l'autre. Lecture est aussitôt donnée des condamnations proposées :

— Xhonneux, Kerf, Hick, Duchaine, Söderberg, Lousberg, peine de mort pour haute trahison...

Suit une longue énumération de noms accompagnés du nombre d'années de travaux forcés attribué à chacun d'eux. Quelques accusés sont acquittés. Etonnement général : le nom de Creusen qu'on attendait en tête de la liste n'a pas été prononcé. L'intéressé lui-même est tout ébahi. Il se tourne vers Aschaffenburg qui, d'un ton rogue, lui dit :

— Votre condamnation vous sera notifiée plus tard.

Dans la voiture cellulaire qui le ramène à la prison St-Léonard, Creusen, la tête fatiguée par les longues séances auxquelles il a assisté, tente en vain de déchiffrer l'énigme de son destin. Pourquoi sa condamnation est-elle remise à plus tard ? Les autorités hollandaises auraient-elles enfin réussi à dissiper la menace de mort suspendue sur sa tête depuis son arrestation ?

A travers la cloison de la voiture, il entendait le

brouhaha de la grande ville. Une simple planche le séparait des autres hommes, de ceux qui allaient, venaient en toute quiétude sans avoir à se poser cette terrible question : vivrai-je encore demain ? L'appel de la vie lui parvenait dans son obscur réduit comme une toute-puissante raison d'espérer malgré tout. Malgré Aschaffenburg et ses terribles menaces...

VII

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Le 18 août, dans la matinée, Xhonneux, Kerf, Hick, Duchaine, Lousberg et Söderberg furent conduits au Palais provincial où ils apprirent que le conseil de guerre avait ratifié la peine de mort proposée contre eux par Aschaffenburg. Un coup dur en vérité... Cependant les six hommes ne bronchent pas. Les souffrances physiques et morales de leur longue incarcération les ont préparés aux suprêmes résignations.

— Vous pouvez adresser un recours en grâce au gouverneur général de Belgique, leur dit l'interprète.

Ce recours est le tout dernier espoir. Un espoir si grand qu'il emplit les esprits et les cœurs comme une lumière qui éclaire brusquement un réduit obscur. Pendant dix jours, dix beaux jours ensoleillés, les condamnés attendirent la réponse du gouverneur allemand. Elle leur parvint le 28 août : Duchaine, Lousberg et Söderberg étaient grâciés, mais Xhonneux, Kerf et Hick devaient être exécutés le 29 à l'aube.

Les trois hommes étaient mariés et pères de famille. Ils s'apprêtèrent à mourir comme il avaient servi : avec calme et en toute simplicité. Xhonneux écrit à sa femme et à ses enfants : « Le recours de grâce ayant été
« rejeté, j'ai le regret de vous annoncer que dès que
« vous recevrez la présente, je ne serai plus. Je meurs
« pour la Patrie, après avoir fait mon devoir.. Je vous
« supplie de ne pas vous chagriner, ni de vous
« lamenter... »

Kerf a demandé de pouvoir faire ses adieux à sa femme et à sa fille qui sont en prison aussi ; cette faveur lui a été refusée. « Ce qui me tourmente le plus, écrit-il, c'est de ne pouvoir dire adieu à ma chère femme et à ma chère fille alors que je suis si près d'elles... Allons, ma bien chère femme, je te prie, pour la dernière fois, d'avoir bon courage pour toi et de beaucoup prier pour moi. Je n'ai besoin de rien d'autre... »

Hick a sept petits enfants. Il leur fait de touchantes recommandations. Fervent chrétien, il se résigne à son sort. « Dieu l'a voulu ainsi... Que son saint Nom soit béni ! Je tiens pour une grande grâce de Dieu de connaître à l'avance l'heure de ma mort.. », communique-t-il aux siens quelques heures avant le moment fatal.

Le 29 août, à l'aube, les trois hommes de Bleyberg furent conduits sous bonne escorte dans l'enclos de la Chartreuse. Lorsque l'auditeur militaire eut donné lecture du jugement qui les condamnait à mourir, ils récitèrent une courte prière avec l'aumônier allemand, puis on leur présenta le bandeau. Xhonneux le refusa. Alors se déroula une scène pénible. Les Allemands le lièrent de force au poteau et lui firent violence pour lui bander les yeux. Le craquement de la salve meurtrière mit fin à cet odieux spectacle.

Dans sa cellule, Creusen apprit tour à tour la condamnation de ses compatriotes, le rejet de leur recours en grâce et toutes les circonstances de leur exécution. Il en fut douloureusement ému. « J'aurais volontiers donné ma vie pour les sauver, dit-il. Hélas ! j'étais impuissant... »

C'est le coiffeur, un soldat souabe de la garnison de la Chartreuse, qui le renseignait sur les exécutions. L'homme assistait à celles-ci en qualité d'aide chargé de lier les condamnés au poteau, de leur bander les yeux, etc. Il fournissait au prisonnier toutes les précisions possibles sur l'attitude de ces braves, leurs der-

niers gestes, leurs ultimes paroles. « Hier, racontait-il, ç'a été terrible là-haut. Le condamné s'est longuement débattu et il a reçu des balles dans toute la poitrine et même à la tête. »

Creusen écoutait sans rien dire. Les histoires de la Chartreuse ne préfiguraient-elles pas la sienne ? L'Allemand ne prononçait jamais le mot « Chartreuse », il disait « là-haut ». Là-haut... cela évoquait l'image d'un calvaire. C'est là qu'on le conduirait bientôt si les autorités hollandaises ne l'arrachaient pas aux griffes du « gorille ».

Au début de septembre, grand branle-bas dans sa cellule. Les Allemands ont acquis la certitude qu'il a réussi à communiquer avec la Hollande. Ils veulent savoir comment. N'obtenant ni aveu ni indication utile du prisonnier, ils se mettent aussitôt à la recherche du crayon dont il se sert. Rarement perquisition fut menée avec plus de soin. Tout y passa : vêtements, matelas, linge. Tout fut minutieusement fouillé ; en vain, pas l'ombre d'une mine de plomb, pas un bout de papier.

Après avoir mis le réduit sens dessus dessous, le directeur dit au Belge :

— Remettez vos effets en ordre, vous allez changer de cellule.

Creusen se rhabilla, prit son quignon de pain et suivit les gardiens qui le conduisirent à l'étage supérieur. Lorsque la porte de son nouveau gîte se referma, un sourire malicieux éclaira la figure de l'homme. Il mordit à pleines dents une bouchée dans son morceau de pain et s'assura que le précieux bout de crayon y était toujours bien dissimulé !

Changer de cellule n'était rien, l'essentiel c'était de garder le contact avec le mystérieux courrier qui, une ou deux fois par semaine, lui apportait des plis de Fauquenot, de M^{lle} Birkel, et reprenait les siens. Heureusement, le lendemain déjà, la main reparaisait dans l'ouverture du guichet et l'échange de messages clandestins continua comme par le passé. Un correspondant

inconnu lui écrivait : « On ne vous oublie pas. Ne perdez pas courage. » ou encore : « La Légation néerlandaise fait des démarches pressantes en votre faveur. « Nous espérons vous sauver la vie. ».

A mesure que les jours passaient le prisonnier sentait que ses chances d'échapper au poteau fatal augmentaient. L'espoir rentrait peu à peu dans sa vie et y ranimait des illusions qu'il croyait mortes pour toujours. Bientôt, il apprit que M^{lle} Birkel et Fauquenot allaient, eux aussi, affronter le conseil de guerre allemand, mais, dans la soirée du 25 septembre, il fut informé que leur jugement était ajourné. C'était bon signe.

Il eut l'impression que maintenant, là-bas, à Bruxelles, son sort se décidait. Ses intercesseurs devaient avoir la partie dure, car Aschaffenburg était homme à recourir à tous les moyens pour garder entre ses griffes la victime qu'il voulait faire périr. Et c'est pourquoi le prisonnier continuait à faire parvenir à son mystérieux correspondant de longs billets qui étaient autant de rapports détaillés sur toutes les circonstances du guet-apens dont il avait été victime. Plusieurs de ces messages ont un ton pathétique. Ils débutent comme suit : « Je soussigné, Creusen Franz, jure devant Dieu et « prenant Dieu comme témoin de dire la vérité... »

Après ce préambule, il s'en prend à Bertram, le traître... « Si je suis fusillé, écrit-il dans le billet du « 23 septembre, il faut que l'on sache que Bertram « de Wylré porte la responsabilité de ma mort. » Il invoque le témoignage d'habitants de Wylré, de Maestricht : Louis Hanotte, Franz Hoeck qui attesteront l'odieuse trahison. L'une après l'autre, il développe ses preuves : rendez-vous de Bertram avec des policiers allemands à Eysden, le 24 juin 1916, déclarations de Landwehrlen, chef de la Polizeistelle Lüttich, rôle du faux Pierre Gielen, etc.

L'accusateur alors formule ses conclusions en termes énergiques : « J'accuse Bertram de toutes mes forces

« et demande qu'une enquête sévère soit menée contre
« cet homme qui s'est rendu coupable d'un crime sans
« nom. Pour un peu d'argent, il a livré son ami au
« bourreau et a brisé la vie de mes pauvres parents.
« Je prête sur cette accusation le plus saint des ser-
« ments et le maintiendrai jusque dans le tombeau.
« J'espère qu'il finira par avouer son crime, car je ne
« comprends pas que sa conscience ait pu soutenir aussi
« longtemps le poids d'une si grande faute. Son aveu
« m'aurait sauvé.. Par le fait que cet homme m'a livré
« aux Allemands, je déclare que ces derniers, qui l'en
« avaient chargé, ont violé la neutralité hollandaise en
« se servant d'un Hollandais, en étendant leur activité
« en terre hollandaise et en me forçant à me rendre
« dans un endroit où ils avaient tendu un piège...

« Vous pouvez dire aux Allemands, continue-t-il,
« que vous savez tout sur moi, que j'ai écrit. Ils savent
« d'ailleurs que j'ai écrit. J'ai déclaré que j'avais chargé
« Kusters (acquitté le 19 août dernier et retourné en
« Hollande avec la fille Wachelder de Vylen) de tout
« révéler. Adressez-vous à eux, prenez-les comme
« témoins. Vous pourrez prouver que Bertram est mon
« meurtrier. Faites-le avouer. Avec ce que vous savez,
« il croira que vous êtes au courant de tout. Dites aux
« Allemands que vous savez tout par moi et par Kus-
« ters-Wachelder. Cela fait trois témoins et en Hol-
« lande vous trouverez d'autres témoins. Que Dieu vous
« guide. Sauvez-moi, et si on me fusille, vengez-moi
« justement. Que Dieu vous assiste. Je prie qu'Il vous
« éclaire tous. Ne m'oubliez pas. J'ai du courage. J'es-
« père toujours, mais, s'il le faut, je saurai mourir
« courageusement. Je ne sais comment vous remercier.
« Je ne vous oublierai jamais. Sauvez-moi. »

Ces billets, Creusen les crayonne sur le bout de table qui lui sert de lavabo, le regard tourné vers le judas où à tout moment peut apparaître l'œil d'un gardien. Lorsqu'il croit avoir confié l'essentiel de sa pensée à la minuscule bande de papier dont il dispose, il

la dissimule prestement dans son matelas, puis il la reprend pour y ajouter, l'une après l'autre, ces petites phrases haletantes qui sonnent comme des cris d'alarme. Il sait que sa vie peut dépendre d'un de ses messages griffonnés à la hâte. Pendant ses nuits d'insomnie, il pense longuement à l'ami inconnu qui a pris en mains sa défense. Qui est-ce ? Un avocat probablement...

Il n'en était rien. L'homme qui, sans le connaître, s'efforçait de l'arracher à la mort était un prêtre : l'abbé Warnotte, aumônier des Filles de la Croix à Liège. L'ami que la Providence avait donné à Creusen devait révéler au cours de ses interventions auprès des autorités hollandaises la ténacité propre aux âmes d'élite. Dès qu'il fut alerté par le premier message du prisonnier qui lui fut communiqué par Sœur Mélanie, gardienne à la prison, il se mit en devoir d'atteindre immédiatement le consul de Hollande. Craignant que l'action de celui-ci ne fût trop lente, il se rendit à Bruxelles et s'en fut exposer le cas de son protégé à l'ambassadeur des Pays-Bas.

Dans toute cette affaire, l'attitude des Hollandais fut admirable. Sans tarder, leur représentant à Bruxelles se mit en rapport avec le gouverneur général de Belgique et attira son attention sur le cas des deux hommes arrêtés sur le territoire de son pays. Aussitôt une enquête commença. Elle fut bientôt suivie d'une autre, menée en Hollande celle-là, contre Bertram. Ses résultats ne se firent pas attendre ; trois semaines après, le sinistre personnage était arrêté. Maintenu en prévention jusqu'à l'armistice, il fut dans la suite condamné à douze ans de travaux forcés.

L'abbé Warnotte ne se contenta pas d'alerter la légation de Hollande, il s'en fut trouver l'ambassadeur d'Espagne qui, comme on le sait, était connu dans toute la Belgique pour sa sollicitude envers les Belges victimes de leur patriotisme. Il accepta immédiatement de s'intéresser au sort des deux hommes. Ayant ainsi

mobilisé au profit de ses protégés inconnus les influences qui lui paraissaient décisives, le digne abbé resta sur le qui-vive, veillant à maintenir la liaison avec les prisonniers et les réconfortant de ses encouragements.

On devine son émoi à la nouvelle que Creusen allait comparaître devant le conseil de guerre. Vite il fallait prévenir la légation hollandaise et obtenir que les accusés ne fussent pas jugés avant la fin de l'enquête. Le premier télégramme du gouverneur général n'ayant pas empêché la continuation des débats, l'abbé revint à la charge et, cette fois, un second télégramme de Bruxelles eut raison de l'obstination d'Aschaffenburg.

Restait l'enquête demandée par les autorités hollandaises. Aurait-elle lieu ? Quand ? Les jours passaient... Cependant, de part et d'autre, dans les bureaux de la Polizeistelle Lüttich et à la légation des Pays-Bas, on établissait de longs rapports avec documents et plans à l'appui.

Les déclarations des prisonniers étant en contradiction formelle avec celles des policiers, la légation hollandaise demanda une reconstitution des faits sur les lieux-mêmes de la capture en présence de tous les intéressés. Après un long échange de notes, le gouverneur général céda aux instances du représentant des Pays-Bas et il fut décidé que Creusen et Fauquenot seraient transportés en auto à la frontière hollandaise. D'extraordinaires mesures de précaution devaient être prises non seulement pour prévenir toute tentative de fuite, mais surtout pour empêcher toute communication entre les deux prisonniers.

Peine perdue, car, avertis par leur mystérieux correspondant, les deux hommes étaient au courant de tout. Ils savaient que, dans leurs rapports, les policiers désignaient comme « Ort der Festnahme » (lieu de la capture) l'endroit où ils avaient été ligotés. De même, les Allemands niaient que des soldats eussent pris part à l'expédition. Le Belge et le Français n'ignoraient pas non plus que le consul de Hollande à Liège, mi-

nutieusement informé de l'affaire, était convaincu que l'arrestation avait eu lieu sur le territoire de son pays.

De cette reconstitution des faits à la frontière, allait dépendre le résultat définitif de l'intervention des autorités hollandaises, c'est-à-dire la vie ou la mort des deux agents secrets alliés. Il importait donc pour ceux-ci d'introduire tous les atouts possibles dans leur jeu. Par billets clandestins, ils s'étaient mis d'accord sur les termes de la déclaration qu'ils feraient en présence des personnalités assistant à la reconstitution. Ensuite ils avaient adopté des signes conventionnels pour le cas où l'un d'eux serait embarrassé par une question : l'autre mettrait la main gauche en poche pour lui suggérer une réponse affirmative. Le « non » serait signifié par la même main hors de la poche.

Ils avaient cru l'un et l'autre qu'il leur serait possible de faire eux-mêmes devant les représentants de la Hollande un exposé des événements tels qu'ils s'étaient déroulés le 1^{er} juillet ; ils avaient compté sans l'acharnement haineux d'Aschaffenburg qui, lui, entendait démontrer aux Hollandais qu'ils s'étaient lourdement trompés en s'occupant de cette affaire.

La veille, le directeur de la prison St-Léonard était venu intimider Creusen dans sa cellule. Il lui avait dit :

— Vous avez écrit en Hollande, paraît-il...

— Oui, les Hollandais savent tout.

— Ha ! ha ! voilà qui va singulièrement aggraver votre cas... Vous payerez cher cette « divulgation ! »

—

Devant l'impassibilité du Belge, l'homme ne se contient plus, il tire son revolver.

— Si cela se reproduit encore, c'est à moi que vous aurez affaire, dit-il, et croyez bien que ceci n'est pas une vaine menace.

Il était parti après avoir étourdi son interlocuteur de ses vociférations.

C'est le samedi 7 octobre que les deux victimes du

guet-apens du 1^{er} juillet refirent en sens inverse le voyage qu'ils avaient effectué trois mois plus tôt en compagnie de leurs assaillants. Au moment où encadrés de policiers, ils prirent place dans une automobile, leurs gardiens les prévinrent que si, là-bas à la frontière, ils parlaient sans avoir été interrogés, il s'exposeraient à de terribles représailles. Pour mieux se faire comprendre sans doute, l'un d'eux tira son revolver de sa poche. Les deux hommes comprirent que cette reconstitution ne serait qu'une mise en scène habilement montée et dans laquelle seuls leurs adversaires pourraient jouer un rôle.

Cette impression se confirma dès qu'ils arrivèrent sur les lieux. Il y avait là un groupe imposant d'officiers et de civils. Creusen reconnut immédiatement les juges du conseil de guerre et surtout le sinistre Aschafenburg. C'est lui sans doute qui allait diriger les opérations. Parmi les civils, on remarquait le chef de la Polizeistelle Lüttich et ses principaux collaborateurs : Becker, Müller, Schulte. A côté d'eux, quelques figures inconnues : le consul et trois fonctionnaires hollandais.

Les prisonniers ne furent pas longs à se repérer : ils étaient bien sur la route où le drame du 1^{er} juillet s'était déroulé. Immédiatement, Landwehrlen et ses acolytes sortirent leurs plans et exposèrent longuement aux Hollandais que cette route dénommée « Neutralweg » était bel et bien en territoire belge. Elle s'étirait à une vingtaine de mètres au-delà de la haie électrisée, c'est ce qui avait fait croire à Creusen et à Fauquenot qu'ils avaient été pris en Hollande.

Pendant que les Allemands parlent, le Français et le Belge tentent vainement de prendre la parole pour présenter leur propre version du guet-apens. On leur impose silence et les policiers qui les surveillent les conduisent à l'écart. Mais Fauquenot ne l'entend pas ainsi. Sans demander la permission aux sbires qui l'entourent, il crie aux Hollandais :

— Ne les écoutez pas, ces gens-là mentent. Voici l'endroit exact où ils nous ont assaillis. D'ailleurs même si cet endroit est belge, il est certain que les soldats allemands qui nous ont coupé la retraite ont dû pénétrer en territoire hollandais pour nous encercler.

— Aucun soldat allemand n'a participé aux arrestations, réplique un des juges.

Ces paroles mettent le comble à l'indignation de Fauquenot :

— menteur, clama-t-il d'une voix stridente. Vous parlez ici comme si vous aviez été présent à ce qui s'est passé... C'est indigne de mentir ainsi.

Coup droit qui porte. On discute et le juge finit par admettre qu'un soldat allemand a pris part au guet-apens.

Mais le chemin, le fameux « Neutralweg » où les arrestations du 1^{er} juillet ont eu lieu, est-il réellement belge ? Sur les cartes, il apparaît exactement sur la frontière. Cependant d'après l'emplacement des bornes 41 et 42 qui démarquent la séparation des deux pays, le côté droit de la route serait belge et le côté gauche, hollandais. Fauquenot prétend qu'en se débattant il a entraîné les Allemands dans un champ situé en plein territoire neutre.

Pendant que le Français se démène avec une farouche énergie, le Belge, lui, ne dit rien. Il regarde son compagnon dont l'attitude l'émerveille. Ce qu'il avait prévu se réalise : les Allemands font preuve d'une mauvaise foi insigne et, malgré le vigoureux et magistral plaidoyer du Français, il appréhende que le redoutable Aschaffenburg ne réussisse à convaincre les Hollandais de l'inutilité de leur intervention. A mesure d'ailleurs que la discussion se prolonge, l'affaire s'embrouille. Les policiers assurent aux Hollandais qu'ils étaient cachés dans une prairie belge : ils en sont sortis par un trou pratiqué dans la haie et qu'ils montent.

— Ce n'est pas vrai, réplique Fauquenot, ce trou

n'existait pas. C'est de ce côté que vous êtes sortis, dit-il en montrant une prairie hollandaise.

Les interventions énergiques du Français exaspèrent visiblement les policiers et les juges. Quant aux Hollandais, ils ne cachent pas leur admiration pour ce prisonnier qui tient si superbement tête à ses adversaires. Les Allemands en sont excédés et sur un signe de Landwehrlen, le Français et le Belge sont définitivement éloignés du groupe et conduits à l'écart.

Pendant ce temps, juges et policiers continuent à discuter avec animation. De loin, les deux prisonniers les voient gesticuler devant leurs interlocuteurs hollandais. Réduits à l'impuissance, l'un et l'autre devine sans peine la tournure que prend la discussion. Visiblement, les Allemands ont ébranlé les représentants de la Hollande. Ceux-ci en effet en disent plus rien. Ils ont d'ailleurs reconnu eux-mêmes que le « Neutralweg » était belge. En réalité cependant, ils persistaient à ne pas admettre le point de vue allemand. Si les deux victimes du guet-apens avaient été surprises par derrière et encerclées, il était hors de doute que les Allemands avaient pénétré en territoire neutre.

— Il nous est impossible de considérer comme légale et admissible cette façon de vous emparer de vos adversaires, fit remarquer le consul de Liège, et je doute que mon gouvernement partage votre manière d'interpréter les faits. Vous n'aviez pas le droit de vous embusquer sur notre territoire.

Les pourparlers durèrent encore environ une heure pendant laquelle Aschaffenburg et Landwehrlen s'efforcèrent de démontrer qu'aucun policier ni qu'aucun soldat allemand n'avaient mis le pied sur le sol hollandais.

Lorsque les entretiens touchèrent à leur fin, Aschaffenburg s'approcha des prisonniers et leur demanda :

— Vous n'avez plus rien à déclarer ?

— Si, répond aussitôt Fauquenot.

— Cela suffit, dit l'Allemand en tournant les talons.

Il retourne auprès des Hollandais à qui il annonce sans doute que les deux prisonniers n'ont rien à ajouter à leur précédentes déclarations.

Peu de temps après, ces derniers reprenaient place dans les autos qui, sous bonne escorte, les ramenèrent à la prison St-Léonard.

Quel allait être le résultat de cette descente sur les lieux qui avait fait naître un si vif espoir dans le cœur des deux hommes ? Aschaffenburg l'avait-il emporté sur toute la ligne ou pouvait-on, au contraire, attendre des autorités hollandaises une plus énergique intervention auprès du gouverneur général de Belgique ? Qui aurait le dernier mot dans cette affaire ?

C'est la question que Fauquenot et Creusen se posaient au moment où, à vive allure, les autos les reconduisaient à Liège.

VIII

« VOUS SEREZ FUSILLE DEMAIN A L'AUBE »

Rentrés dans leur cellule, les deux prisonniers furent pendant plusieurs jours en proie à une vive perplexité. Ils avaient l'impression que la reconstitution sollicitée par les représentants du gouvernement hollandais avait tourné à l'avantage des Allemands. Chacun se demanda s'il avait bien profité de cette occasion unique de réfuter la version allemande des faits. Creusen, lui, n'avait pas dit grand'chose ; la présence d'Aschaffenburg ne l'avait pas seulement intimidé, elle l'avait convaincu de l'inutilité de toute défense. Le « gorille », pensait-il, ne consentirait jamais à lâcher ses victimes.

Il fallait au plus tôt s'efforcer d'annihiler par de nouveaux rapports l'avantage que les Allemands semblaient avoir retiré de la journée du 7 octobre. Aussi, dès le 9, Fauquenot adresse un message au consul pour compléter ses déclarations et les mettre au point. Rien n'échappe à sa sagacité : tous les arguments susceptibles d'infirmer la thèse allemande y sont développés en termes brefs et incisifs. « J'ai oublié de faire remarquer « un point aux représentants du gouvernement hollandais, note-t-il. Le chef de la police allemande Landwehren, qui porte barbiche et moustache, s'était complètement rasé pour l'occasion et s'était ainsi rendu méconnaissable, certainement pour ne pas être reconnu « des témoins et des autorités hollandaises, car il se rend

« souvent dans le Limbourg pour se livrer à ses exploits. »

De son côté, Creusen transmet le 11 octobre un message aux autorités hollandaises pour les informer des menaces dont il a été l'objet avant son transport à la frontière. Il y signale également l'identité des policiers et donne les noms de certains témoins qui montreront comment les Allemands ont travesti les faits.

L'abbé Warnotte s'empresse de condenser toute cette précieuse documentation dans un rapport dont voici la conclusion : « Les Allemands ont pénétré d'au moins vingt-cinq mètres en territoire hollandais pour prendre à revers Fauquenot et Creusen. »

Grâce à la vigilance de ce noble prêtre et à la sollicitude que les représentants du gouvernement hollandais témoignent aux deux prisonniers, l'affaire semble s'acheminer vers un dénouement heureux lorsque, le 12 octobre, un coup de théâtre remet tout en question.

Dans le courant de l'après-midi, la porte de la cellule de Creusen s'ouvre brusquement et un gardien apparaît. D'un ton bref, il lui dit :

— Kommen Sie mit. (Venez avec moi.)

On est déjà venu si souvent extraire le prisonnier de sa cellule qu'il ne demande même pas où on va le conduire. Plus rien ne l'étonne. Cependant une grosse surprise l'attend... L'Allemand qui le précède le mène au rez-de-chaussée, frappe à la porte du bureau du directeur de la prison ; une voix crie de l'intérieur : « Herein » et Creusen est aussitôt introduit. Stupeur ! Qui voit-il là accoudé nonchalamment à une table et se curant les ongles : Aschaffenburg ! Le sang de Creusen ne fait qu'un tour : depuis l'entrevue du 7, il espérait ne plus revoir le sinistre personnage avant longtemps.

L'homme n'avait même pas tourné la tête lorsque le prisonnier était entré. Il prit un papier et, toujours sans regarder le Belge, il le transmet à l'interprète :

— Lesen Sie ihm das vor. (Lisez-lui cela.)

L'interprète commença aussitôt : « Le conseil de guerre de Liège ayant reconnu le nommé Creusen coupable de haute trahison, le condamne à la peine de mort. »

Creusen reçoit le coup en pleine poitrine. Il ne bronche pas cependant et dissimulant son émoi sous une apparente impassibilité, il reste debout au milieu de la pièce. Pourquoi ne s'en va-t-il pas ? Aschaffenburg qui a fini de se nettoyer les ongles, remet son canif en poche et daigne enfin tourner la tête vers le condamné à mort :

— Was wollen Sie noch ? (Que voulez-vous encore ?) demande-t-il d'une voix bourrue.

— J'ai le droit de signer un recours en grâce, répond celui-ci, et je tiens à faire usage de ce droit.

Creusen ne songe qu'à une chose : gagner du temps ; Aschaffenburg, lui, désire au contraire envoyer le plus tôt possible dans l'autre monde cet indésirable qui, en alertant les autorités hollandaises, lui a suscité tant de désagréments. Il hausse les épaules avec l'air de lui dire : « A quoi bon signer un recours en grâce ? »

— Vous n'ignorez pas, fait-il remarquer au condamné, que vos subordonnés ont été fusillés.

Mais comme Creusen insiste sur son droit de risquer sa dernière chance, le « gorille » tire un papier de sa serviette et le lui jette en nuançant son geste d'une moue qui exprime un indicible mépris.

Creusen signe le document et le gardien l'emmène immédiatement. Au moment où il quitte la pièce, Aschaffenburg lui tourne le dos.

Rentré dans sa cellule, le condamné se sent pris d'un affreux désespoir. C'est donc bien vrai cette fois : il va mourir. Mourir à vingt-trois ans, terrible destin ! Il voudrait crier, pleurer pour se libérer de la peine qui lui serre le cœur. Instinctivement il regarde par la lucarne : le ciel est gris. Tout est terne, incolore ; cette

maussade journée d'octobre engrisaille les choses et leur donne un aspect sinistre.

Creusen réalise peu à peu toute l'horreur du sort qui l'attend. On va le fusiller, c'est-à-dire l'abattre comme une bête malfaisante. Dans un jour ou deux, on viendra le chercher comme on en est venu chercher tant d'autres et on le conduira là-haut à la Chartreuse. La vision de la scène qui se déroulera alors, fait passer dans sa chair un frisson qu'il ne peut maîtriser. Il tremble...

Dramatique agonie : le condamné assiste, atterré, à l'écroulement de toutes ses espérances. De quelque côté que sa pensée se tourne, elle n'entrevoit que ténèbres et désolation. Voici que surgit l'image aimée des parents que sa mort va faire souffrir atrocement. Quel coup pour eux lorsqu'un messenger de malheur viendra leur dire : « Votre fils a été fusillé ! » A cette évocation, Creusen se sent mal. Il se prend la tête entre les mains et tente un effort surhumain pour surmonter sa peine. Mais le poids de celle-ci l'étouffe, l'écrase... Non, c'en est trop, jamais il ne pourra supporter cela. Il se lève, marche de long en large, le regard fou... Le sentiment de son impuissance le torture. Personne à ses côtés pour soulager sa peine, personne pour le reconforter en cette heure suprême, personne... Ah ! le tragique isolement !

Seul devant la souffrance et la mort... Seul ? Non, là sur le mur blanc souillé par les mains sales des prisonniers de droit commun qui ont occupé la cellule avant lui, se détache l'image du Consolateur Suprême, de Celui qui a dit : « Venez à moi vous qui souffrez et je vous consolerais. » Désorienté, bouleversé, affolé par la vision du poteau fatal, le condamné tourne instinctivement vers la Croix le regard éperdu d'une bête traquée.

Il se jette à genoux. « Mon Dieu, dit-il, voyez mon désarroi et ma faiblesse. Ayez pitié de moi. Je me sou mets à votre Sainte Volonté. Si vous voulez que je meure maintenant, donnez-moi la grâce de mourir

courageusement et sans défaillance. Je vous supplie de consoler et de réconforter mes pauvres parents, afin qu'ils aient la force de supporter cette redoutable épreuve. »

Creusen resta ainsi longtemps prosterné confiant à son Père du ciel toute son angoisse et sa détresse. Chose étrange, merveilleuse, inexplicable : lorsqu'il se releva, ce n'était plus le même homme. Le « Fiat » qu'il venait de prononcer l'avait transformé. Les ténèbres à présent se dissipaient, tout redevenait lumineux dans sa vie. Plus d'amertume, plus d'anxiété, plus de crainte, mais un calme extraordinaire qui l'étonnait lui-même. Une exaltante impression de force envahissait tout son être. Jamais, depuis son arrestation, il n'avait goûté cette paix de l'âme qui le rendait si maître de lui devant la mort.

A partir de ce moment, l'homme que la trahison de son ami Bertram avait si fortement déprimé, redevient le gaillard intrépide qui, depuis le début, avait si généreusement payé de sa personne sur les fronts sans gloire de la guerre secrète. Les gardiens remarquèrent cette métamorphose du Belge, ils en furent étonnés. Les condamnés qui attendaient la réponse du gouverneur général à leur recours en grâce étaient d'ordinaire nerveux, agités. Ils ne dormaient plus et, pendant des journées entières, on les entendait aller et venir dans leur cellule, hâves, pâles, défaits. Rien de tel chez Creusen qui gardait en ces heures suppliciantes une incroyable sérénité.

Le billet clandestin qu'il adresse, le 14 octobre, à son ami Emile Fauquenot porte témoignage de cet impressionnant état d'âme qui émerveilla les Allemands eux-mêmes :

« 14 octobre 1916.

« J'ai bien reçu ton mot. Mon billet pour le consul est parti le 11. Il était dans le sens que tu me dis.

« Cher Emile, jeudi 12, j'ai été condamné à mort.
« Donc, Dieu veut peut-être autre chose. Je suis très
« bien disposé, calme et résigné. J'ai envoyé — invo-
« lontairement — un recours en grâce à von Bissing.
« Que la sainte volonté de Dieu soit faite. Je mourrai
« tranquillement.

« Mon cher ami, la religion est une grande conso-
« lation et j'ose dire que je suis heureux. Je me deta-
« che un peu de la terre dès maintenant.

« Je ne sais pas si M^{lle} Birkel est au courant, je
« lui écris à l'instant. Je ne souffre pas, donc il n'y
« a pas grand sacrifice, tandis qu'il y a des malheu-
« reux qui sont torturés dans les combats.

« Mon cher Emile, aie bon courage et ne te décou-
« rage pas parce que j'y vais ! Je suis sûr que tu
« seras courageux comme avant, car j'ai beaucoup ad-
« miré ta franchise et ta vaillance dans les épreuves que
« nous avons passées ensemble. Vois-tu, cher Emile,
« c'est Dieu qui règle tout et, quand nous le servons
« fidèlement, tout ce qu'il fait est certainement pour
« notre plus grand bien. L'éternité est notre but.

« Je suis prêt, que faut-il de plus ? Je mourrai sans
« douleur, assisté d'un ministre de Dieu vers lequel je
« vais.

« Il est vrai que je puis encore être grâcié, mais
« je ne crois pas qu'on soit au courant de ma condam-
« nation. Il ne peut donc y avoir eu de démarches.
« C'est la volonté de Dieu, je me résigne avec joie.
« J'espère avoir bien fait mon devoir envers ma patrie.
« D'ailleurs je n'ai fait que comme tout le monde.

« Mon cher Emile, c'est peut-être la dernière fois
« que je t'écris. Je penserai à toi et prierai pour toi
« beaucoup ! Ne te fais pas de bile pour moi, tu sais !
« Je reverrai mes pauvres chers parents au ciel ! Et
« vivent la Belgique et la France ! J'espère recevoir
« une petite réponse si possible. Je t'embrasse fraternel-
« lement et resterai, jusque dans la mort, ton dévoué
« ami,

« Franz Creusen. »

Pendant les journées du 14 et du 15, le condamné mit ses affaires en ordre et prit des dispositions pour être prêt à tout. A présent, les gardiens lui témoignaient une certaine bienveillance. Son attitude calme et décidée leur imposait. Il avait une façon de leur dire : « Maintenant tout est fini pour moi » qui les impressionnait.

La prière maintenait son âme dans le climat d'un imperturbable optimisme. Rien désormais ne pourrait plus le troubler. Bertram, Pierre Gielen, Aschaffenburg, tous les mauvais souvenirs qui avaient fait le cauchemar de sa captivité, s'étaient évanouis pour toujours. Les certitudes éternelles avaient dissipé les soucis et les tourments qui jusqu'alors avaient tenu une si large place dans sa vie.

Le 16 octobre, vers 2 heures, tandis que le prisonnier tourne en rond dans son réduit, la porte s'ouvre brusquement et un gardien qui lui a toujours témoigné une certaine sympathie, s'avance vers lui et lui dit :

— Donne-moi ta montre.

— Qu'y a-t-il ? demande Creusen.

— Rien, on m'a chargé de venir chercher ta montre, répond l'Allemand gêné, qui s'empresse de disparaître.

Ça, c'est mauvais signe, pense le condamné. La réponse du gouverneur von Bissing serait-elle déjà arrivée ? Ordinairement l'affaire du recours en grâce dure une quinzaine de jours. Alors ? Aschaffenburg aurait-il brusqué les choses pour que sa victime ne lui échappe pas ? Il serait sans doute bientôt fixé... Il en était là de ces réflexions, lorsque la porte s'ouvrit une seconde fois et un officier accompagné de l'interprète du conseil de guerre apparut.

En voyant l'interprète, le Belge sut immédiatement à quoi s'en tenir. Depuis longtemps, en effet, il s'était informé de la procédure des condamnations et du cérémonial des exécutions. Cet officier remplaçait Aschaffenburg, Il venait lui annoncer le rejet de son recours

en grâce. Le prisonnier remarqua d'emblée son air distingué et affable qui contrastait singulièrement avec la figure vulgaire et haineuse du « gorille ».

Après avoir salué le condamné, l'homme lui dit en allemand :

— Ihr Begnadigungsgesuch ist abgelehnt. Die Vollstreckung des Todesurteils durch das Kriegsgericht gefällt geschickt morgen bei Tagesanbruch. (Votre recours en grâce est rejeté. L'exécution de la sentence prononcée par le conseil de guerre aura lieu demain à l'aube.)

Creusen accueillit la nouvelle avec une telle indifférence que l'officier crut qu'il n'avait pas compris. Pas un muscle de son visage n'avait bougé, il continuait à regarder les deux visiteurs comme si leur message ne l'intéressait pas. Le remplaçant d'Aschaffenburg se tourna vers l'interprète :

— Übersetzen Sie ihm das ins Deutsche. (Traduisez-lui cela en allemand.)

— Es ist überflüssig, er versteht das Deutsche so gut wie das Französische. (C'est inutile, il comprend aussi bien l'allemand que le français.)

Alors l'Allemand demanda encore au condamné :

— Haben Sie noch einen letzten Wunsch ? (Avez-vous un dernier désir à exprimer ?)

— Ich möchte meinen Unkel wiedersehen, bevor ich sterbe. (J'aimerais de revoir mon oncle avant de mourir.)

— Ausgeschlossen. (Impossible.)

— Darf ich in die Kapelle gehen den Kreuzweg beten ? (Puis-je aller faire le chemin de croix à la chapelle ?)

— Nein, es ist unmöglich. (Non, c'est impossible.)

— Wird es mir erlaubt sein einige Abschiedswörter an meine Eltern zu schreiben ? (Me sera-t-il permis d'écrire un mot d'adieu à mes parents ?)

— Ja. (Oui.)

— Ich möchte auch die Erlaubnis erhalten zu rauchen. (J'aimerais aussi d'être autorisé à fumer.)

— Gut. Man wird Ihnen eine Schachtel Zigaretten besorgen. (C'est entendu. On vous procurera un paquet de cigarettes.)

L'officier et l'interprète se mettent en position et saluent le condamné dont l'attitude calme et le ton décidé les a édifiés.

Après leur départ, Creusen rangea sur la table ses menus objets de poche et en fit un petit paquet qu'un soldat vint enlever. Il ne resta pas longtemps seul. Bientôt la porte s'ouvrit encore et l'aumônier militaire allemand entra. C'était un homme de cœur. Il avait pris le Belge en affection et s'intéressait vivement à son sort.

Il alla droit vers lui et lui serra longuement la main. Comme il s'attendait à le trouver abattu, il fut agréablement surpris de le voir si calme.

— Mais vous avez l'air remis ? lui dit-il en lui tapant amicalement sur l'épaule.

— Oui, maintenant que je sais à quoi m'en tenir, je me sens tout à fait à l'aise.

— Eh bien, puisque vous êtes si bien disposé, je vais vous donner quelques conseils. Il faudra vous laisser bander les yeux et ne pas résister lorsqu'on vous attachera au poteau. Xhonneux, lui, a refusé le bandeau et les soldats ont dû le lui mettre de force. Ce fut une scène très pénible. De même, tâchez de rester immobile afin de ne pas recevoir des balles dans tout le corps. Pour être bien fort à ce moment-là, mangez bien ce soir.

— C'est entendu. Est-ce que j'aurai un cercueil ?

— Certainement. Après l'exécution, le médecin constate le décès et le corps est placé sur une table pendant trois heures. Les soldats chrétiens du peloton d'exécution viennent prier autour. Ensuite le cadavre est mis dans un cercueil et on l'enterre.

Longtemps encore, le prêtre parla et telle était la

suavité de ses paroles que le condamné les écoutait avec ravissement. Il disait :

— C'est une très grande faveur de Dieu de connaître exactement l'heure de la mort et de pouvoir s'y préparer en toute lucidité d'esprit. La mort n'est pas une fin, c'est un changement et quel changement !

Il évoqua alors les splendeurs et les félicités de l'autre vie. Lorsqu'il se tut, la figure du Belge était toute rayonnante.

A 6 heures, distribution de la soupe. Sans mot dire, le gardien lui passa sa dernière gamelle à travers le guichet de la porte. Dans les couloirs, rien d'anormal. On n'entendait que le pas sonore de la sentinelle qui montait la garde à proximité de sa cellule.

Entre les quatre murs de son réduit, l'homme ne se sentait plus seul. Une voix intérieure lui parlait. Une voix très douce. A genoux devant le crucifix, abîmé dans la ferveur d'une prière qui le détachait complètement des contingences du monde, il savourait comme un avant-goût du bonheur supra-terrestre, la paix du cœur.

De sept heures à sept heures et demie, il écrivit des billets d'adieu à Emile Fauquenot et à M^{lle} Birkel. En termes très simples, il leur dit sa joie et sa fierté de mourir pour une sainte cause.

Mais voici qu'approche l'heure du départ pour la Chartreuse. La sentinelle est devant sa porte et lève fréquemment le couvercle du judas. Soudain, apparaît un policier qui a pris part au guet-apens du 1^{er} juillet. Il demande pardon au condamné qui est très touché de sa démarche et le lui dit.

Huit heures. On vient. Une clé grince dans la serrure. Le directeur Weissbarth entre.

— Il est temps de partir, dit-il.

— Je suis prêt.

Les longs couloirs de la prison mal éclairés par les lampes-veilleuses sont déserts. Personne au rez-de-chaussée non plus. Creusen s'attendait à voir les gardiens

assister à son départ ; aucun n'est là. Pourquoi ? Tout à coup une porte s'ouvre à droite et, dans l'entrebâillement, la figure effarée de l'un d'eux se montre. La voiture est dans la cour ; Weissbarth y fait monter le condamné, l'enferme dans un box, puis s'assied lui-même à côté du cocher.

Et comme tant d'autres patriotes victimes de la Polizeistelle Lüttich, Creusen prit le chemin de la Chartreuse. Le chemin de la mort. Il entendait à peine les rumeurs de la cité, toute sa pensée se concentrait dans la prière.

On monte, on monte... Le pas du cheval résonne bruyamment sur le pavé. Une halte. Serait-on déjà arrivé ? Non le véhicule repart. Plus allègrement cette fois ; la côte est sans doute déjà gravie. Dix minutes après, arrêt dans la cour de l'immense caserne de la Chartreuse. La sentinelle qui pendant tout le trajet est restée devant le box du condamné, ne le lâche pas d'une semelle.

Introduit dans le bureau du sous-officier Bloemer, commandant de la Chartreuse, Creusen doit une fois encore écouter la lecture du jugement qui le condamne à mourir. Aucun signe d'émotion sur sa figure.

— On vous servira un repas vers onze heures, dit le commandant Bloemer. Que désirez-vous qu'on vous apporte ?

— Un morceau de pain et un morceau de viande. Est-ce que je pourrais avoir des cigarettes aussi ?

— Les voici vos cigarettes, répond Weissbarth en lui tendant un paquet rempli. Maintenant on va vous conduire dans votre cellule. Vous n'avez plus de désirs à exprimer ?

— Non, je vous remercie.

Creusen qui n'a plus fumé depuis plus de trois mois a hâte de griller une « sèche ». Au moment de tirer la première hors du paquet, il présente celui-ci à Weissbarth :

— Puis-je vous en offrir une ? demande-t-il.

— Nein.

— Je sais que vous avez eu beaucoup de difficultés à cause de moi, continue-t-il, je vous prie de m'en excuser.

Avant de se séparer pour toujours de ce petit Allemand perpétuellement raidi dans une attitude de hargne et de mépris. Creusen voudrait voir se détendre sa figure haineuse, mais rien à faire., Weissbarth est le type même du boche inhumain. Il va d'ailleurs le prouver une fois de plus. Au moment où la sentinelle se dispose à emmener le Belge dans sa dernière cellule, celui-ci tend la main à l'Allemand :

— Adieu, dit-il.

En guise de réponse, Weissbarth lui tourne le dos...

Guidé par le commandant de la Chartreuse et suivi de la sentinelle, le condamné s'engagea dans un couloir mal éclairé et d'aspect sinistre. On n'entendait que le bruit des pas et le cliquetis de la baïonnette du soldat. On se serait cru dans un caveau.

Tout à coup le sous-officier Bloemer s'arrêta, ouvrit une porte. Il fit passer Creusen devant lui. Tout était prêt pour le recevoir dans la cellule des condamnés à mort : un bec de gaz couvert d'un énorme abat-jour projetait sa lumière sur la table où on avait disposé un encrier, des feuilles de papier et un porte-plume.

— Voici de quoi écrire, dit Bloemer, qui se retira non sans avoir donné ses consignes à la sentinelle.

Celle-ci devait rester devant la porte ouverte de la cellule et ne pas quitter le condamné des yeux.

Le Belge s'empessa d'allumer une cigarette et regarda l'Allemand chargé de le surveiller. C'était un Prussien à la figure rébarbative. Tout en roulant des yeux féroces, il marmonnait d'incompréhensibles menaces à l'adresse du prisonnier. A un moment même, il prit son fusil à deux mains et s'avança vers lui comme pour le transpercer de sa baïonnette.

Creusen se mit à table et, tout en grillant force cigarettes, écrivit des lettres d'adieu à ses parents, à

ses frères, à ses amis. Pendant près de deux heures, sa plume courut sur les grandes feuilles de papier qu'il avait devant lui. De temps en temps, il levait la tête et son regard portait toutes ses pensées vers le crucifix appendu au-dessus de la lampe.

Absorbé par tous les souvenirs qui l'assaillaient au moment où, l'une après l'autre, il évoquait les figures aimées, il ne remarqua pas le bruit de bottes qui, à 10 heures, anima un instant le couloir. Tout à coup il sursauta. Quelqu'un venait de l'interpeller en français. Il se tourna vers la porte ouverte et constata que la sentinelle qui le surveillait, avait été remplacée par une autre.

— Bonjour, Monsieur, lui dit le nouveau venu.

C'était un grand gaillard d'allure sympathique. Son air avenant et amical surprit agréablement Creusen qui avait eu affaire jusqu'alors à un vrai cerbère.

— Du kannst Deutsch sprechen. (Tu peux parler allemand), s'empressa-t-il de répondre.

Très surpris à son tour, l'homme entra dans la cellule et, sans se soucier des consignes, s'assit à table en face du prisonnier. La conversation s'engagea alors sur un ton de confidences. L'Allemand eut la délicatesse de ne pas questionner le condamné sur les causes du terrible jugement porté contre lui. Il maudit cette « chiennerie » de guerre qui faisait souffrir tant de braves gens.

— Misère de misère, continua-t-il, quand je songe que demain matin je devrai t'abattre comme on abat un chien, alors que, au fond, il n'existe aucune inimitié entre nous...

— Ah ! tu feras partie du peloton d'exécution ?

— Oui, je suis désigné... Comment t'appelles-tu ?

— Franz Creusen.

— Et tu as encore tes parents ?

— Oui et deux frères au front.

— Ach ! mein Gott ! Quelle misère...

— C'est surtout à cause des vieux qu'il m'est péni-

ble de partir, car moi je suis résigné à mon sort. Une cigarette ?

— Bien volontiers.

Enfreignant une fois de plus les consignes, l'Allemand allume une cigarette et la conversation continue. A mesure qu'ils échangent des impressions et des souvenirs, la sympathie qu'ils éprouvent l'un pour l'autre grandit.

— Moi aussi, j'ai beaucoup souffert, dit le feldgrau. L'an dernier, j'ai été grièvement blessé au ventre et j'ai enduré des douleurs atroces. A présent, me voilà à peu près remis et je repartirai sans doute bientôt pour le front. Qu'est-ce qui m'attend là-bas ? Dans peu de temps, j'irai peut-être te rejoindre dans l'autre monde, car c'est par milliers que tombent tous les jours des jeunes gens de notre âge.

— Tu as encore des chances d'échapper, tandis que moi je suis certain que demain, à cette heure-ci, je ne vivrai plus.

— C'est vrai, mais tu ne souffriras pas. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Tu ne sentiras absolument rien. Nous avons ordre de viser le cœur, toutefois moi je te tirerai une balle dans la tête, de sorte que tu seras certainement foudroyé sur le coup et tu passeras dans l'autre monde sans douleur.

— Je te remercie. Puisque tu es si bien disposé à mon égard, puis-je te demander un service ?

— Mais naturellement, je ferai tout pour toi.

— Dès que tu en auras l'occasion, tu devrais aller rendre visite à mes pauvres vieux et les reconforter en leur disant que je suis mort sans crainte.

— Tu peux compter sur moi. Donne-moi leur adresse... Je te promets que non seulement j'irai les voir, mais je saurai trouver des paroles qui adouciront leur peine.

A ce moment, on entendit du bruit dans le couloir ; la sentinelle se leva et se plaça près de la porte ouverte. On apportait le dernier repas du condamné : des tar-

tines beurrées, de la saucisse et une cafetière bien remplie.

— Tu vas partager mon souper, dit Creusen à l'Allemand, lorsque les soldats qui avaient apporté le repas eurent tourné les talons.

— Si cela peut te faire plaisir, bien volontiers.

— Allons-y, sers-toi.

Creusen suit à la lettre le conseil de l'aumônier qui lui a recommandé de bien manger pour être en état de supporter les rudes émotions des quelques heures qui lui restent à vivre. Tout en mangeant, les deux hommes bavardent.

— Faudra que tu me laisses un souvenir, dit l'Allemand.

— Volontiers. Que veux-tu ?

— Ecris-moi quelques mots sur une carte. Je la garderai précieusement ; elle me fera penser à toi.

Dès qu'il eut fini de manger, Creusen écrivit sur la carte que lui passa le soldat : « A Johan Geus avec
« qui j'ai passé ma dernière nuit sur cette terre et qui
« s'est conduit à mon égard comme le meilleur des
« amis. Creusen, fusillé à la Chartreuse, le 17 octo-
« bre 1916. »

L'Allemand la mit soigneusement dans son portefeuille, puis continua :

— C'est étrange, dit-il, mais j'éprouve envers toi la confiance totale que j'éprouverais pour un prêtre, aussi puisque tu comparâtras demain devant Dieu, je vais te faire la confession de ma vie.

Longtemps, il parla à mi-voix, les yeux baissés, racontant au Belge toute son existence, comme s'il s'adressait à un prêtre. A la fin, il s'attendrit en évoquant le souvenir de sa mère et brusquement une lourde tristesse gagna les deux hommes. Creusen aussi pensait à sa pauvre mère. Quel coup pour elle !

Ils étaient maintenant silencieux et pensifs.

— Encore une cigarette ? demanda Creusen.

— Danke schön, il est presque minuit et on ne tardera pas de me relever.

Soudain on entendit du bruit dans le couloir. Quelqu'un venait. La sentinelle remit l'arme à l'épaule et se tint près de la porte ouverte. Elle s'effaça aussitôt devant le sous-officier Bloemer qui entra directement dans la cellule.

— Couchez-vous, dit-il d'un ton rogue au condamné.

— Me coucher ? Pourquoi me coucher ? Je n'ai plus que quelques heures à vivre et je ne tiens nullement à les passer au lit.

— Je vous donne l'ordre de vous coucher.

— Je n'en ferai rien. Tout condamné a le droit de se préparer à la mort ; j'attends d'ailleurs la visite de l'aumônier catholique qui doit venir me confesser.

— Je vous répète que vous devez vous coucher, votre exécution est ajournée. (Aufgeschoben.)

— Ah !

— Attention, entendez-moi bien, j'ai dit « ajournée », vous n'êtes donc pas grâcié. Allons, mettez-vous au lit.

Sur ce, l'Allemand tourne les talons, ferme la porte et disparaît, laissant Creusen perplexe. L'exécution était ajournée... Pourquoi ? A la suite d'une nouvelle intervention des autorités hollandaises ? Non, puisqu'il n'était pas grâcié, Bloemer avait eu bien soin de le spécifier. Alors ? Il n'y comprenait plus rien. Si son exécution n'était qu'ajournée, quand aurait-elle lieu ? Le lendemain ? le surlendemain ? Tout ceci n'est qu'une feinte, pensa-t-il, et mieux vaut se tenir prêt à toute éventualité.

L'esprit torturé par une foule de pensées contradictoires, il s'étendit sur le matelas de la cellule des condamnés à mort. Il perçut mieux alors le calme étrange qui enveloppait la vieille forteresse et il en fut impressionné. De quoi demain serait-il fait ? Ah ! cette angoisse du doute plus redoutable que les plus terribles

certitudes... Enfin le sommeil mit fin à son tourment.

A son réveil, il réalisa immédiatement l'horreur de sa situation. Il était condamné à mourir : sa tombe était déjà creusée à côté de celles des hommes de Bleyberg : Xhonneux, Kerf et Hick. Quant à son cercueil, on l'avait amené la veille, c'est la sentinelle qui le lui avait dit. Sans doute l'aumônier allait-il venir d'un moment à l'autre pour le confesser. Comme on lui avait enlevé sa montre, il en était réduit à deviner l'heure d'après l'intensité du jour qui éclairait sa cellule.

Il attendit longtemps, très longtemps... Tout à coup la porte s'ouvrit et un gardien lui apporta un morceau de pain. Était-ce l'effet de ses angoisses ou des nombreuses cigarettes grillées la veille en compagnie du soldat Geus ? il se sentait la tête lourde. Néanmoins il mangea de fort bon appétit, et, après avoir dans une fervente prière renouvelé le sacrifice de sa vie, il attendit...

Quoiqu'il arrivât, on ne le conduirait sans doute pas devant le peloton d'exécution sans lui avoir laissé le temps de se confesser. C'est donc l'aumônier qu'il attendait. Une heure, deux heures passèrent... L'oreille collée contre la grosse porte de sa cellule, le condamné épiait les bruits du couloir. Seul, le pas sonore de la sentinelle troublait la quiétude des lieux.

Vers 11 heures, alerte. Quelqu'un venait. C'était le sous-officier Bloemer.

— Vous n'êtes pas malade ? demanda-t-il.

— Non.

— Vous avez bien mangé ?

— Certainement.

— Je me demande pourquoi on ne vous a pas fusillé ce matin. C'est la première fois qu'on ajourne ainsi une exécution. Je ne sais pas ce que cela veut dire... C'est vous faire souffrir inutilement. Il eût mieux

valu de vous exécuter à l'aube, tout serait fini maintenant.

—

— Enfin j'espère que cela ne traînera pas longtemps et que vous serez bientôt fixé.

Sur ces mots, l'homme s'en va.

Dans le courant de l'après-midi, le soldat Geus qui, depuis la veille, était devenu l'ami du condamné, vint le revoir.

— Les douze hommes du peloton d'exécution sont toujours consignés, dit-il, ta tombe est toujours ouverte et ton cercueil est encore là. Nous ne savons que penser, il paraît que c'est la première fois que cela arrive.

— Si cette incertitude se prolonge encore longtemps, cela va être gai... J'aimerais mieux qu'on en finisse tout de suite.

— Dans tous les cas, si je peux t'être utile en quoi que ce soit, tu sais que je suis à ta disposition, je ferai l'impossible pour te rendre service.

— Ne pourrais-tu me procurer un crayon et du papier ? J'aimerais d'écrire un mot à ma famille. Un de mes oncles habite Liège, si tu consentais à aller chez lui, tu me ferais grand plaisir.

— Bien volontiers. Je vais t'apporter tout ce qu'il te faut pour écrire et, dès que ta lettre sera terminée, je viendrai la chercher.

Mercredi 18 octobre. Depuis deux heures du matin, le condamné est éveillé et marche le long en large dans sa cellule. Est-ce pour aujourd'hui ? se demande-t-il. Il s'est lavé, peigné et se tient prêt. Dans le couloir, la sentinelle placée devant sa porte va et vient faisant sonner le pavé sous le martèlement de ses bottes cloutées.

Voici l'heure angoissante entre toutes, l'heure où les soldats du peloton d'exécution chargent leurs armes, l'heure où se consomme le sacrifice des patriotes belges condamnés à mourir. Résigné à tout, l'âme fortifiée par la prière, Creusen attend le moment où la

porte s'ouvrira pour livrer passage à l'aumônier. Quatre heures, cinq heures, six heures, personne ne vient... A sept heures, une clé grince dans la serrure. Un gardien lui apporte un morceau de pain, puis s'en va sans mot dire.

Pendant toute la matinée, attente... Pendant tout l'après-midi, attente...

— Ton cercueil est toujours là, lui a dit le soldat Geus en venant chercher le billet clandestin destiné à son oncle.

— Et la tombe ?

— Elle est toujours ouverte. Les soldats du peloton d'exécution commencent à s'impatienter. C'est inhumain de te laisser dans cette incertitude.

Jeudi 19 octobre. Creusen a mieux dormi que la veille. Il est presque six heures et le jour va poindre. Vite il s'habille. Est-ce un faux pressentiment ? Il lui semble que c'est aujourd'hui qu'on viendra le chercher pour le conduire dans l'enclos de la mort.

— Nichts neues ? (Rien de nouveau ?) demande-t-il au soldat qui lui apporte un morceau de pain.

— Nein, répond l'homme.

Dans le courant de l'avant-midi, le commandant de la Chartreuse vint voir le condamné. Il craignait qu'il ne devînt malade d'énervement et d'angoisse. Quelle ne fut sa surprise de le trouver aussi calme que le premier jour !

— Je croyais recevoir des ordres ce matin, dit-il, mais je n'ai rien reçu. Je ne comprends pas qu'on vous laisse ainsi dans l'incertitude.

— Puisqu'il faut attendre, j'attendrai, répond Creusen. Pourvu toutefois qu'on ne prolonge pas ce supplice trop longtemps.

Après-midi, vers trois heures, une diversion : la porte s'ouvre et l'aumônier militaire apparaît. « Cette fois ça y est, pense le condamné. L'aumônier vient me confesser. » Le prêtre a d'ailleurs un air consterné qui ne présage rien de bon.

— Comment cela va-t-il ? demanda-t-il d'une voix très douce.

— Cela va bien, Monsieur l'Aumônier, je suis prêt.

— J'avais peur de venir vous voir, continue le prêtre, je craignais de vous trouver au lit, énervé et malade. Je constate avec plaisir que vous êtes resté bien résigné.

— C'est vrai, je sens que Dieu m'aide et me soutient. Je vous avouerai même que je n'ai jamais eu si bon appétit ; on meurt de faim ici. De même, je n'ai plus une seule cigarette.

— On vous procurera ce qui vous manque. Mais il n'est pas possible qu'on vous laisse encore longtemps dans cette pénible situation. Je vais adresser moi-même un recours en grâce au gouverneur général de Belgique et je demanderai au gouverneur de la province de bien vouloir le signer avec moi.

— Je vous remercie de ce que vous voulez bien faire pour moi, Monsieur l'Aumônier.

Vendredi 20 octobre. A l'aube grosse émotion : des bruits insolites troublent le silence de l'heure. On marche et on parle à mi-voix dans le couloir. Le condamné se tient debout derrière la porte et écoute... Vient-on le chercher ? Non, pas encore, les pas s'éloignent et bientôt on n'entend plus rien.

Pendant toute la journée, l'homme est sur le qui-vive. Il lui semble que le dénouement de sa tragique aventure approche. Il va et vient dans sa cellule, s'arrêtant de temps à autre pour écouter. L'oreille collée à la porte, il épie bruits et rumeurs du dehors, comme pour y découvrir l'énigme de son destin. Vers deux heures, le soldat Geus vint le revoir. Il était allé rendre visite à son oncle qui l'avait bien reçu et lui avait remis des friandises et des cigarettes.

— Quel brave type ! dit-il. Il m'a chargé de te rassurer. On s'occupe toujours de toi et on espère te sauver.

Il raconte alors par le menu sa réception. Le con-

damné l'écoutait d'une oreille distraite. Il brûlait de lui poser la question qui le préoccupait. A la fin, il se décida :

— Est-ce que mon cercueil est toujours là ? demanda-t-il.

— Oui et la fosse aussi. Quant aux soldats du peloton, ils sont encore consignés.

Voilà qui prouve que je ne suis pas grâcié, pensa le condamné. Il valait mieux ne pas se faire d'illusion. Il continua à bavarder avec l'Allemand et, après le départ de celui-ci, reprit ses allées et venues dans son étroit réduit. La sentinelle qui montait la garde devant sa cellule regardait fréquemment par le judas de la porte. Le sort de cet homme condamné à mourir et qui, depuis plusieurs jours, attendait qu'on vînt le chercher pour le conduire dans l'enclos de la mort, intéressait les soldats du peloton d'exécution. Ils en parlaient fréquemment entre eux. Tous convenaient qu'il ne pouvait y avoir supplice plus affreux que celui-là. Comment tient-il le coup ? se demandaient-ils. Car il y avait de quoi perdre la raison.

Des officiers de la garnison de Liège vinrent le voir. Ils le regardèrent, le dévisagèrent comme une bête curieuse. Le sous-officier Bloemer ne les ayant pas prévenus que le Belge comprenait l'allemand, ils ne se gênèrent pour échanger leurs réflexions devant lui.

— Ah ! le voilà ce gaillard !

— Comment ne devient-il pas fou ?

— On ne devrait pas barguigner avec cette racaille d'espion.

— Moi, je les supprimerais tous sans pitié.

— Oh, celui-ci y passera comme les autres. Il ne perd rien à attendre.

Debout, dressé contre le mur, impassible, Creusen les écoutait sans rien dire. Il continuait à puiser dans la prière l'énergie nécessaire pour ne pas succomber à la

tentation d'un fallacieux espoir. Sa résignation lui cuirassait l'âme et c'est pourquoi il tenait bon.

Samedi 21 octobre. Sera-ce pour aujourd'hui ? Comme les jours précédents, le condamné est sur pied avant l'aube et prête l'oreille aux bruits du dehors. L'immense caserne dort ; le silence qui l'enveloppe a quelque chose de sinistre.

Peu à peu, les premières lueurs de l'aurore filtrèrent à travers les carreaux de la lucarne. Voici l'heure redoutée. Les minutes passent avec une exaspérante lenteur. Creusen se raidit dans un effort surhumain pour garder son calme. Il sait que cette attente suppliciente ne se prolongera plus longtemps ; nul doute qu'il ne soit bientôt statué sur son sort. L'aumônier ne va-t-il pas apparaître d'un moment à l'autre ? N'est-ce pas le bruit de son pas qu'on entend dans le couloir ? Non, c'est la sentinelle qui martèle le pavé de ses lourdes bottes. S'il vient, que dira-t-il ? Comment annoncera-t-il la fatale nouvelle ? Le condamné se représente déjà son air attristé ; il entend sa voix :

— Mon brave ami, c'est pour aujourd'hui...

Mais non tout cela n'est qu'un mauvais rêve, puisque voici qu'on lui apporte son quignon de pain. Il est d'ailleurs plus de sept heures ; c'est bon signe. Cependant tout espoir lui reste interdit aussi longtemps que le peloton d'exécution ne sera pas décommandé et que sur le glacis sa fosse restera béante.

Dans le courant de la journée, il apprend que rien n'a été changé dans les dispositions prises par les Allemands pour son exécution. Comme le premier jour, tout est prêt pour le rayer du nombre des vivants en quelques minutes et faire disparaître la trace même de son passage sur cette terre. Les Allemands répètent qu'ils n'y comprennent rien, que cela ne s'est jamais produit et qu'il eût beaucoup mieux valu pour le condamné d'être fusillé que d'endurer le supplice de cette attente. Creusen, lui, les écoute en pensant qu'ici-bas tout est

réglé par la volonté souveraine de Dieu ; aussi est-ce d'un ton très calme qu'il dit à ses interlocuteurs :

— Si je dois mourir, j'aime autant qu'on me fusille tout de suite.

Le lendemain, c'était dimanche. Le condamné entendit la chanson des cloches d'une église toute proche. Il en fut ému. Leur voix aérienne le rappelait à l'étrange réalité de son destin : il y avait six jours qu'il aurait dû être couché dans la tombe à côté de Kerf, Xhonneux et Hick. Qui avait pu changer à la dernière minute le cours inflexible des choses ? Cet ami inconnu qui avait obtenu l'ajournement de l'exécution, serait-il assez puissant pour triompher du « gorille » et l'arracher définitivement à la mort ?

La journée fut calme.. Seul, le soldat Geus vint lui rendre visite. Hélas ! les nouvelles qu'il apporta étaient toujours les mêmes : le sous-officier Bloemer attendait des ordres d'un moment à l'autre, mais rien ne permettait d'espérer que la sentence prononcée par le conseil de guerre ne serait pas exécutée.

— J'ai l'impression que ce sera pour demain, dit-il à l'Allemand.

— Pourquoi demain ? Moi, je crois au contraire que si on ne t'a pas fusillé lundi, c'est parce qu'il a été décidé en haut lieu de te grâcier.

— Si j'étais grâcié, on ne me laisserait pas ici dans la cellule des condamnés à mort et on aurait décommandé le peloton d'exécution.

— Un oubli peut-être ?

Lundi 23 octobre. A mesure que son agonie se prolonge, le condamné émerveille les Allemands par son calme. Il n'est question dans toute la Chartreuse que du Belge qui, depuis une semaine, attend d'être fusillé. Tour à tour, les soldats sont venus voir l'homme à travers le judas de sa cellule. Tous sont étonnés de son air de jeunesse et de son flegme.

Dans le courant de l'après-midi, la voiture de la

prison St-Léonard arrive à la Chartreuse. Le directeur Weissbarth en descend et, après avoir dit quelques mots au sous-officier Bloemer, se rend dans la cellule de Creusen. Celui-ci est très surpris de revoir l'homme qui a refusé de lui serrer la main au moment où il partait pour la mort.

— Venez avec moi, lui dit l'Allemand d'un ton sec.

— Où ?

— Je vais vous reconduire à la prison St-Léonard.

— Ah ! Suis-je grâcié ?

— Non. Votre exécution n'est qu'ajournée.

— Ajournée jusqu'à quand ?

— Je n'en sais rien, tout ce que je sais c'est que vous n'êtes pas grâcié.

IX

LA DAME BLANCHE PREND LE « FUSILLE VIVANT » SOUS SA PROTECTION ET L'ARRACHE DES MAINS DE LA POLIZEISTELLE LUTTICH.

Creusen refit en sens inverse le voyage qui devait le conduire dans l'autre monde... Pour la première fois, depuis le début des hostilités, un condamné à mort descendit sain et sauf de la sinistre butte de la Charreuse. L'homme avait peine à se rendre compte des réalités. Puisqu'il n'était pas grâcié, pourquoi le ramenait-on à St-Léonard ? Que fallait-il augurer de son retour à la prison ?

Dans la grande gêle, tout le monde le croyait mort. Le 17 octobre, le directeur Weissbarth avait écrit dans le registre d'écrou à côté de son nom : « Erschossen » (Fusillé). Le jour suivant, Fauquenot transmettait à M^{re} Birkel un billet clandestin commençant comme suit : « Creusen a été fusillé le 17 au matin. Il est « heureux. Dieu en a ainsi décidé. Inclignons-nous. »

Tous les gardiens étaient convaincus que le n° 137 était dans l'autre monde. Sœur Mélanie avait eu la pieuse pensée de faire célébrer une messe pour le repos de son âme. Quant à sa cellule, elle hébergeait maintenant un autre prisonnier. Il n'était donc plus du tout question de lui à St-Léonard et son nom s'était déjà

perdu dans le souvenir anonyme des patriotes belges qui avaient subi le même sort, lorsque tout à coup l'incroyable nouvelle circula dans les couloirs : le fusillé du 17 octobre était encore vivant !

Les Allemands qui savaient à quoi s'en tenir sur l'inflexible rigueur de leurs conseils de guerre ont peine à en croire leurs oreilles ; jamais un condamné à mort n'est revenu de la Chartreuse. Mais force est de se rendre à l'évidence : voici le revenant, le « fusillé vivant ». Le voici tel qu'il est parti il y a huit jours. Rien de changé dans sa tenue : seule la barbe non rasée l'a quelque peu vieilli. Il sourit, l'air gêné, et hausse les épaules avec l'air de dire : « Je ne sais pas ce que cela signifie. »

Et de le voir ainsi égal à lui-même, après la longue agonie qu'il vient d'endurer, cela émeut les Allemands eux-mêmes. Tour à tour, les gardiens se rendent dans sa cellule et le félicitent. Il n'est plus le prisonnier insignifiant compromis dans une banale affaire d'espionnage : à leurs yeux c'est un revenant. Le « fusillé vivant », l'homme qui a connu jusqu'à la suprême minute toutes les angoisses, toutes les affres du condamné à mort, est à présent la vedette de la grande geôle. Les Allemands attribuent son salut à l'intervention d'une haute personnalité, ce qui rehausse encore son prestige.

Creusen est étonné de l'accueil qu'on lui réserve. C'est la première fois qu'à St-Léonard des mains allemandes se tendent vers lui dans un geste d'amitié. Il ne sait que dire.

— Vous avez dû passer de bien terribles moments, lui demande un geôlier.

— Ce n'était évidemment pas très gai, répond-il.

De tous les gardiens c'était le Polonais Maryan Szeszycki qui, maintenant, semblait lui témoigner le plus de sympathie. L'homme qui, avant son départ pour la Chartreuse, le toisait toujours d'un regard de mépris et même le rudoyait, lui parlait à présent d'un ton

très affable. En quittant la cellule, il glissa à l'oreille du prisonnier :

— Si je puis faire quelque chose pour toi, tu peux compter sur moi.

Le premier jour, malgré la cordialité inattendue de la réception, Creusen ne manifesta aucune joie. Les paroles de Weissbarth : « Vous n'êtes pas grâcié », laissaient subsister la redoutable menace d'être reconduit un jour là-haut à la Chartreuse.

Jours et semaines passèrent dans l'attente d'une nouvelle rassurante qui mettrait fin à la supplicante incertitude. Attente vaine. Sans doute le condamné apprit que sa tombe avait été comblée et que son cercueil avait disparu, mais il n'était toujours pas question de sa grâce. Et c'est pourquoi sa vie si miraculeusement sauvée se prolongeait dans le doute et l'anxiété.

Le souvenir du lundi 16 octobre, jour de son départ pour la Chartreuse, était resté si vif dans sa mémoire que, chaque semaine, il en revivait, à la même heure, les dramatiques émotions. Chose étrange, maintenant il ressentait avec plus d'acuité, l'angoisse de la mort. Tous les lundis après-midi, elle le saisissait, l'étreignait pendant des heures entières. Le condamné alors entraînait en agonie et, blême, suant à grosses gouttes, passait par d'indicibles transes.

Pendant les longues journées vides qu'il passait dans sa cellule, il priait, demandant à Dieu de bénir l'ami inconnu qui lui avait sauvé la vie. Il souffrait de ne pouvoir exprimer toute sa reconnaissance à son bienfaiteur. Comment ce dernier avait-il pu, à la dernière minute, l'arracher à son tragique destin ? Qui l'avait prévenu ? Quel moyen de persuasion avait-il mis en œuvre pour arrêter ainsi le cours de la justice allemande ?

Plus tard, Creusen apprit qu'il devait son salut à l'abbé Warnotte. Tandis que, le 16 octobre, l'auditeur militaire pénétrait dans la cellule du condamné, le prisonnier Joseph Hertog prévenait Sœur Mélanie de la

fatale nouvelle. Sans perdre une minute, Sœur Mélanie avait vite envoyé M. Delhaise, employé à la prison, auprès de l'abbé et ce dernier s'était immédiatement mis en route pour Bruxelles. Dans la soirée, il se présentait au consul général de Hollande dont il sollicita une prompte intervention auprès du gouverneur von Bissing. Le consul fit aussitôt la démarche et plaida la cause du Belge avec une telle chaleur qu'il obtint l'ajournement de l'exécution. A minuit, le télégramme du gouverneur général ordonnant cet ajournement parvenait au commandant de la Chartreuse.

Le délai se prolongerait-il jusqu'à la fin des hostilités ?

— Il est vraisemblable que votre exécution sera ajournée aussi longtemps que la Hollande restera neutre, lui dit un jour Weissbarth.

Cette déclaration, bien que rassurante, ne mit pas fin à l'inquiétude du condamné qui, lui, aurait voulu la certitude de ne plus jamais être reconduit à la Chartreuse.

Jusqu'au début de 1917, les prisonniers de droit commun des Belges et les prisonniers politiques des Allemands se trouvaient dans le même cellulaire, ce qui facilitait les communications clandestines entre les détenus. Les gardiens belges en effet profitaient de toutes les occasions qui se présentaient pour venir en aide à leurs compatriotes incarcérés par l'ennemi.

Il n'en fut plus de même à partir de janvier 1917. Sœur Mélanie qui jusqu'alors s'était toujours si généreusement dévouée pour les patriotes tombés entre les mains des Allemands, fut compromise et dut se sauver précipitamment. Le directeur Weissbarth décida alors de prendre des mesures draconiennes pour empêcher les communications clandestines des détenus entre eux ou avec l'extérieur. Les prisonniers politiques furent définitivement séparés des prisonniers de droit commun et placés sous la surveillance exclusive d'un personnel allemand. Un mur coupa le hall central en deux, de

sorte qu'à partir de ce moment il y eut deux cellulaires. Un régime de surveillance très sévère fut établi dans celui réservé aux détenus politiques.

Creusen allait-il perdre le contact avec Fauquenot et l'ami inconnu qui l'avait sauvé ? A plusieurs reprises, sa cellule fut fouillée, mais sans succès. Weissbarth savait que le « fusillé vivant » correspondait avec l'extérieur, il chargea donc les gardiens de le surveiller tout particulièrement et de perquisitionner souvent dans son réduit.

Pendant ce temps, le prisonnier continuait à bénéficier de la sympathie du gardien Maryan Szeszycki. Le Polonais venait souvent le voir dans sa cellule, lui apportait des vivres et s'intéressait d'une façon touchante à son sort.

Creusen avait peine à s'expliquer le revirement de son attitude à son égard. Un jour, il se décida à lui en demander la raison.

— C'est bien simple, dit le gardien, lorsque tu es arrivé ici, je t'ai pris pour un « mouton ». Je croyais que tu travaillais pour « eux » et que ton arrestation n'était qu'une comédie. Maintenant je sais que mes soupçons n'étaient pas fondés. Moi, vois-tu, je « les » hais tellement que je n'ai qu'un désir : leur faire le plus de tort possible.

— Ah !

— Je ne les ai jamais aimés, mais depuis que je suis ici j'ai été témoin de tant de misères, j'ai vu maltraiter tant de pauvres types que j'en suis écœuré.

— Il y a longtemps que tu es ici ?

— Depuis novembre 1914.

Alors Maryan mit le Belge au courant de toute la vie intime de la prison. Il lui apprit que Weissbarth était un individu peu recommandable. Il volait une part des rations destinées aux prisonniers et envoyait de volumineux paquets de vivres à sa famille en Allemagne. Tous les soldats le détestaient. Quant aux policiers, on

les considérait comme des embusqués et le personnel allemand de la prison ne les estimait guère.

Maryan connaissait particulièrement bien Weissbarth, car il était son homme de confiance. Habitant Duisburg comme lui, il avait, depuis le début de son séjour à Liège, su gagner sa sympathie. Il entretenait celle-ci en affectant une haine corse à l'égard des prisonniers. Aussi, dès que le chef se montrait le Polonais n'était plus à reconnaître ; instantanément il se transformait en cerbère rageur et tonitruant.

Lorsque Creusen eut mis à l'épreuve la loyauté de cet ardent germanophobe, il se décida à lui demander le grand service qu'il en attendait depuis longtemps :

— Ne pourrais-tu porter un billet à mon oncle ?

— Bien volontiers. Remets-le-moi ce soir, je le porterai aujourd'hui même.

Ruse de guerre : pour prévenir toute trahison, le prisonnier a écrit en tête de son message : « Le gardien allemand Maryan Szeszycki qui te remettra ceci m'a déjà rendu de nombreux et précieux services. » S'il prenait la fantaisie au geôlier de remettre le billet à Weissbarth, il se compromettrait lui-même irrémédiablement.

Le Polonais s'acquitta de sa mission comme il l'avait promis et, à partir de ce jour, accepta de remplir le rôle dangereux de courrier clandestin.

Ainsi que je l'ai raconté dans « Face au Peloton », c'est en juin 1917 que j'ai fait la connaissance de Maryan. L'homme était de service à l'étage où je me trouvais et surveillait la sortie des prisonniers se rendant au préau. Comme je ne marchais pas assez vite à son gré, il me rappela et brutalement me fit rentrer dans ma cellule. Quant au « fusillé vivant », je le vis le lendemain dans la file des détenus. L'homme portait un costume brun et marchait d'un pas décidé. Petit, tête rasée, courte moustache, rien de particulier ni dans la physionomie ni dans la tenue. Un de ces patriotes ano-

nymes comme on en voyait tant à cette époque dans les géôles de Belgique.

Nous n'étions séparés que par trois cellules ; j'occupais le n° 128, lui, le n° 124 ; je le revis donc les jours suivants. Son air grave me frappa. Grâce aux tuyaux de chauffage qui nous servaient de téléphone, je ne tardai pas d'apprendre sa dramatique histoire. En prison comme à la caserne, les « anciens » jouissaient d'un certain prestige aux yeux des nouveaux venus. Le 124 lui, comptait à son actif un an de « boîte », c'était plus qu'il n'en fallait pour s'attirer le respect de ses voisins.

Quant à Fauquenot, il gîtait au 135 et j'eus souvent l'occasion de l'apercevoir dans la file des prisonniers allant au préau. Il avait grande allure et c'était réconfortant de voir son port de tête et surtout le regard méprisant dont il toisait les Allemands. J'ai raconté ailleurs comment un jour il avait administré une magistrale raclée à l'un d'eux qui s'était permis de le rudoyer.

Au bout de quelque temps, je me rendis compte que le 124 et le 135 entretenaient avec le Polonais des relations autres que celles de détenus à géôlier. Tous les jours, à l'heure du couvre-feu, Maryan ouvrait l'un après l'autre le guichet des cellules, donnait l'ordre d'éteindre le bec de gaz, puis disparaissait. Comme tous les condamnés à mort, Fauquenot et Creusen devaient déposer tous leurs vêtements sur une chaise en dehors de leur réduit qui restait éclairé pendant toute la nuit. Or, chaque soir, le gardien entamait avec le 135 et le 124 de longues conversations à voix basse...

J'écoutais ces chuchotements prolongés et j'en étais d'autant plus intrigué que jamais le Polonais ne m'adressait la parole et se montrait brutal à mon égard. De quoi parlent-ils ? me demandais-je. Leur ton mystérieux indiquait-il la nature de leurs entretiens ? Complotaient-ils ?

Ces chuchotements du couvre-feu, je devais les entendre pendant plus de six mois.

J'en eus l'explication en mars 1918... Mais n'anticipons pas.

Lorsque Weissbarth eut éliminé du cellulaire des prisonniers politiques les geôliers et les surveillantes belges, il crut avoir rendu son établissement imperméable à toutes les communications du dehors. Il se trompait. A ce moment même, la Dame Blanche y pénétrait et se disposait à exploiter à fond les moindres lacunes du régime de surveillance qu'il avait établi.

Depuis longtemps d'ailleurs, la Dame Blanche avait les yeux fixés sur la prison de Liège ; on devine pourquoi : certains de ses agents y étaient incarcérés, or la Dame Blanche n'abandonnait jamais ses hommes, surtout lorsqu'ils étaient aux mains de l'ennemi. Elle fut donc bientôt au courant de la dramatique aventure des deux agents alliés qui avaient été capturés en territoire hollandais et dont un avait échappé de justesse à l'exécution.

Elle mit tout en œuvre pour entrer en communication avec eux. Pour cela, il lui fallait des intelligences dans la place : elle les trouva rapidement. Vint un moment cependant où ces intelligences ne suffirent plus, force fut alors de recourir à la complicité d'un membre du personnel allemand : elle repéra très vite Maryan Szeszycki qui se mit à son service et accepta de remplir les dangereuses fonctions de courrier clandestin.

Après les premiers échanges de messages, la Dame Blanche se rend compte que les deux agents tombés dans le guet-apens de Landwehrlen sont des recrues de choix. Elle veille donc à assurer une liaison régulière avec les deux hommes et se charge de les faire ravitailler. Ceux-ci de leur côté exultent de se trouver ainsi en contact avec un groupement secret dont ils ne tardent pas à apprécier la puissance.

Au bout de quelques semaines, ce contact se change en collaboration suivie et régulière, si bien que la Dame

Blanche est bientôt comme chez elle dans l'établissement de Weissbarth. Elle sait tout ce qui s'y passe : elle suit Weissbarth partout, elle écoute aux portes des locaux où les policiers interrogent et maltraitent leurs victimes, elle connaît les numéros de régiments des déserteurs allemands qui sont incarcérés, les secteurs du front d'où ils ont été amenés, etc., etc. Ce qu'elle rêvait depuis longtemps se réalise : elle a enfin un poste d'observation à l'intérieur même de la prison où tant d'agents secrets subissent le dur joug de la Polizeistelle Lüttich.

Les deux observateurs ont toute sa confiance, mais le courrier, ce Polonais portant l'uniforme exécré, est-il sûr ? Son attitude anti-allemande paraît sincère, mais l'homme est sujet à des crises d'angoisse et de panique qui rendent sa collaboration précaire. Il faut peu à peu le rassurer, l'affermir dans ses bonnes dispositions, le convaincre de la puissance de la Dame Blanche qui au besoin saura le protéger, le défendre, le mettre en sécurité et, s'il le désire, le faire passer en Hollande.

C'est à Creusen que revint ce rôle. Maryan s'exprimait très difficilement en français, tandis que l'allemand lui était familier. Le Belge parlant couramment cette langue, les entretiens avec ce dernier étaient plus coulants qu'avec Fauquenot. D'ailleurs, par son cran, son audace, son humeur batailleuse, le Français intimidait le Polonais qui préférait le calme, le ton discret, onctueux et persuasif de son camarade Creusen.

Juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre... Les mois passaient. Il y avait plus d'un an et demi que les victimes du guet-apens de Landwehren tournaient en rond entre les quatre murs de leur cellule. L'un et l'autre étaient en passe de devenir les plus anciens hôtes de l'établissement. Rien cependant dans leur attitude qui dénotât lassitude ou dépression. Leur moral échappait aux déprimants effets de la solitude et de l'inaction.

Jamais ils ne s'étaient sentis plus aptes à servir. Il

suffisait d'ailleurs de les voir défiler tous les jours le long des balustrades, à l'heure où on les conduisait au préau, pour se convaincre que leurs énergies étaient restées intactes. Leur allure dégagée et martiale exaspérait certains gardiens haineux.

— Ces deux-là, on aurait mieux fait de les coller au mur, disaient-ils. On n'en parlerait plus maintenant.

C'est le Français surtout qui avait le don de les mettre de mauvaise humeur. A leurs yeux, c'était le type même du prisonnier indomptable que rien n'émeut, ni ne déprime. Aussi leur haine se mêlait-elle d'une secrète admiration.

Si, dans sa cellule, Creusen s'appliquait moins que Fauquenot à enfreindre les règlements à toute heure du jour, s'il s'abstenait de toute attitude provocatrice, il n'en menait pas moins contre l'ennemi un travail de sape particulièrement efficace. Chaque fois que l'occasion s'en présentait il questionnait les déserteurs allemands incarcérés à St-Léonard, recueillait ainsi de précieux renseignements militaires qu'il consignait dans les messages transmis par Maryan à la Dame Blanche.

Il veille surtout à gagner définitivement le Polonais à la cause des Alliés et à le préparer à toutes les éventualités. Travail de persuasion délicat : l'homme a de dangereuses sautes d'humeur, non pas que ses sentiments à l'égard des Allemands soient sujets à variations, mais il est parfois en proie à des tranches d'anxiété. Il sait que si son jeu était découvert, il serait impitoyablement fusillé comme les nombreux Belges qu'il a vus partir pour la Chartreuse.

Heureusement le « fusillé vivant », l'homme qui a échappé miraculeusement à la mort exerce sur lui maintenant un ascendant extraordinaire et il se soumet docilement à son influence et à ses directives. Un véritable envoûtement. Chaque jour, le prisonnier glisse dans l'oreille de son geôlier les paroles qui le maintiennent dans des dispositions rassurantes.

— Tu n'as absolument rien à craindre, on ne t'aban-

donnera jamais et, après la guerre, je me charge de te faire récompenser des services que tu nous as rendus.

— Est-ce que tu crois que tes amis pourraient au besoin me faire passer en Hollande ?

— Naturellement. Ils sont très puissants et, en cas de danger, tu n'auras qu'à t'adresser à eux.

A la fin de 1917, Creusen a si bien envoûté son homme qu'il peut tout lui demander. C'est le moment qu'attendait la Dame Blanche pour risquer le coup qu'elle préméditait : faire échec à la Polizeistelle Lütlich en lui enlevant les deux agents qu'elle avait capturés par ruse le 1^{er} juillet 1916. Le coup était d'autant plus tentant que l'évasion des deux prisonniers se doublerait d'un autre événement particulièrement désagréable aux Allemands : la désertion d'un de leurs soldats.

Sans doute, à St-Léonard, les trois hommes lui rendaient-ils plus de services qu'ils ne pourraient le faire après leur libération. Mais les chefs de la Dame Blanche sentaient peser lourdement la menace de mort sur Creusen et Fauquenot, que le moindre incident pouvait conduire au peloton d'exécution. Sans doute, les instructions formelles qu'ils recevaient des délégués de l'Etat-major britannique leur interdisaient-elles de se consacrer à toute activité étrangère au service de renseignements ; mais l'idée de délivrer ceux de leurs compagnons d'armes qu'ils savaient livrés à la mort, ne pouvait manquer de hanter leur esprit, et d'y faire naître des projets d'action plus ou moins réalisables.

Cette fois, l'occasion était trop belle pour la manquer : ils estimèrent qu'ils pouvaient tenter d'organiser l'évasion par les moyens normaux en leur pouvoir et avec un risque relativement faible pour leurs agents. Il leur parut évident que seuls les trois évadés s'engageaient dans la grande aventure, et que le rôle de la Dame Blanche se réduirait à veiller à ce que la descente du

mur d'enceinte dans la rue se fit à un moment propice, et à recueillir les fugitifs dans un de ses refuges.

Mais la victoire était-elle assurée d'avance ? Non. Même avec la complicité d'un gardien, le coup projeté s'avérait d'une exécution extrêmement difficile. Les chefs de la Dame Blanche s'en rendirent compte lorsqu'ils élaborèrent le plan de l'affaire. Fermée par une grille, l'entrée principale de la prison était gardée jour et nuit par une sentinelle, il ne fallait donc pas songer à sortir par là. Au moment de la fuite de Sœur Mélanie, on avait bien envisagé la possibilité de déguiser les fugitifs en religieuses et de les faire partir le soir, mais le projet présentait trop de risques et il importait d'éviter un échec qui aurait de terribles conséquences surtout pour Creusen, condamné à mort et non grâcié. Pour lui, une tentative d'évasion ratée, c'était la certitude d'être reconduit à la Chartreuse pour y être passé par les armes.

Depuis le début de la guerre, peu de prisonniers seulement avaient réussi à s'évader de St-Léonard, c'est que le régime de surveillance établi par Weissbarth prévoyait la présence de sentinelles à l'intérieur et à l'extérieur du cellulaire. Le détenu qui parvenait, au prix de quelles ruses et de quels efforts ! à scier les barreaux de la lucarne, devait se laisser descendre dans la cour et affronter le mur d'enceinte haut de sept mètres. Comme il y avait une sentinelle dans la cour, on conviendra que toutes ces opérations comportaient peu de chances de succès.

Lorsque le concours de Maryan fut définitivement acquis, ce fut entre la Dame Blanche et les candidats à l'évasion une collaboration étroite. Les messages clandestins se suivaient dans lesquels chacun émettait des suggestions, faisait part de ses constatations et proposait son plan. Fauquenot se chargeait d'établir des croquis minutieux de la disposition des lieux et étudiait, une à une, toutes les possibilités de tromper la surveillance des gardiens et des sentinelles.

Un plan prévoyant la collaboration d'un géôlier belge qui aurait procuré une tenue aux deux captifs, et un autre mettant en œuvre des moyens assez hasardeux tel que l'emploi d'outils et d'échelles fournis par un membre du personnel belge, furent successivement abandonnés. De ces échanges de vues, auxquels le Polonais apportait évidemment sa part de suggestions, sortit un plan définitif soigneusement mis au point et qui restreignait considérablement la marge des risques.

C'est que la Dame Blanche avait pris l'affaire en mains et était décidée à la mener à bonne fin. Suivant sa tactique habituelle, elle ne laissa rien à l'improvisation et, à force de calcul, de prévoyance et de précautions, mit la plupart des chances de succès de son côté.

Il fut donc convenu qu'un soir, le Polonais, profitant d'un moment où la sentinelle se trouverait à un étage inférieur, ouvrirait discrètement la porte des deux condamnés et les laisserait pénétrer dans une cellule servant de remise et donnant accès au grenier. Il placerait dans la corniche des cordes, un crochet et un marteau. Après avoir fermé la porte de ce réduit, le gardien quitterait immédiatement la prison et se rendrait dans un refuge de la Dame Blanche. Les fugitifs descendraient du grenier grâce à une corde, non pas dans la cour de la prison, mais sur le toit d'un bâtiment annexe. Par une heureuse circonstance, ce toit se prolonge jusqu'au mur d'enceinte bordant la rue Mathieu Laensberg, qui forme le côté du quadrilatère opposé à celui de la porte d'entrée. Le sommet du mur d'enceinte sert de chemin de ronde ; il est séparé de la rue par un parapet dans lequel s'ouvrent des meurtrières ; la différence de niveau entre le toit du bâtiment annexe et le chemin de ronde n'est pas bien grande et pouvait être franchie facilement à la force des bras. Une corde, fixée au parapet, permettrait aux évadés de gagner le sol, situé à sept mètres en dessous de son sommet.

Ainsi combinée, l'opération ne présentait plus aucune difficulté qui ne pût être surmontée ; les risques étaient

fortement réduits, mais non supprimés. Le point le plus délicat était évidemment de tromper la surveillance intérieure de la prison ; on pouvait compter pour cela sur l'obscurité, qui masquerait sans doute la corde pendant le long du mur du cellulaire, et qui permettrait aux deux hommes de passer inaperçus, s'ils avaient soin de s'immobiliser à la moindre alerte ; mais on devait avant tout mettre son espoir dans le sang-froid, la prudence et la patience des fugitifs, qualités qu'ils avaient eu l'occasion de cultiver au cours de leurs tribulations, et qu'ils possédaient au plus haut point.

Echapper à la surveillance intérieure de la prison n'était pas tout. La rue Mathieu Laensbergh était éclairée, bien que médiocrement ; trois sentinelles gardant l'usine de St-Léonard-Outils, occupée par les Allemands, pouvaient avoir vue sur l'endroit projeté par l'évasion. Une première guérite était placée à l'entrée principale de l'usine, au coin de la rue St-Léonard, qui longe la prison du côté de la Meuse, et de la rue Mathieu Laensbergh ; elle était un peu en retrait, de sorte que la sentinelle n'était à craindre que si elle faisait les cent pas. Une seconde guérite était adossée à la fabrique, rue Mathieu Laensbergh, à mi-distance entre la rue St-Léonard et la rue Regnier Poncelet, qui débouche face au mur de la prison. Enfin, une troisième sentinelle était postée rue Regnier Poncelet, à la barrière jetée en travers du raccordement de l'usine avec le chemin de fer de ceinture.

Dans le second tronçon de la rue Mathieu Laensbergh, limité par la rue Regnier Poncelet et la rue Jonruelle, c'est-à-dire dans la région envisagée pour l'évasion, il n'y avait pas de surveillance. Il est bien évident qu'il fallait aussi se garder de tout soldat allemand pouvant passer dans la rue, et même de passants belges, qui auraient pu prendre les fugitifs pour des prisonniers de droit commun, et donner l'alarme.

Il était donc de grande importance de signaler aux

évadés le moment où ils pourraient sans danger jeter la corde et descendre.

Il fut convenu que la Dame Blanche posterait entre les rues Regnier Poncelet, Jonruelle face au mur de la prison, un couple dont l'homme aurait à la bouche un cigare allumé, si rien de suspect n'était en vue. Ce couple accueillerait les fugitifs et les conduirait au refuge.

L'ensemble de ce projet paraissait cohérent et d'une exécution pratique.

En février 1918, tout était prêt pour exécuter le plan adopté. Les jours passèrent dans l'attente d'une occasion favorable. Soudain, le 8 mars, surprise et déception : des agents de la Dame Blanche sont arrêtés à la Villa des Hirondelles et conduits à St-Léonard. La Dame Blanche a besoin de renseignements sûrs et précis sur les causes de ces arrestations, les documents découverts, l'attitude de ses hommes, etc. Elle donne l'ordre à ses protégés de renoncer momentanément à leur évasion. Au bout de quelques jours, des rapports complets lui parviennent qui la rassurent sur la tournure de l'affaire. Il lui fut possible alors de jouer à la Polizeistelle Lüttich le mauvais tour prémédité. Le coup de la Villa des Hirondelles appelait une riposte. Elle n'allait pas tarder. Il s'agissait d'ailleurs de ne plus traîner, car le Polonais pouvait partir d'un moment à l'autre pour le front et sans son précieux concours tout risquait d'être remis en question.

Le jour si impatiemment attendu arriva enfin. Le Jeudi Saint, 28 mars, à midi, la Dame Blanche, le Polonais et les deux prisonniers savaient que le coup serait tenté le soir même. Chacun prit ses dispositions en conséquence. Dans leur cellule, Creusen et Fauquet fabriquèrent tant bien que mal un mannequin destiné à les remplacer dans leur lit pour le cas où, immédiatement après leur départ, la sentinelle regarderait par le judas de leur porte. Vers trois heures, Maryan vint dire à Creusen :

— Le soldat qui sera de garde ce soir dans la cour

est précisément le plus mauvais gueux que je connaisse ici ; faites attention, car celui-là ne vous raterait pas.

Fauquenot est en proie à une nervosité qui lui fait paraître les heures interminablement longues. Le front brûlant, les mains moites, la gorge serrée, il tourne dans sa cellule comme un fauve. Plus philosophe, plus résigné, surtout depuis l'affaire de la Chartreuse, Creusen attend l'aventure avec calme.

Voici que le jour baisse. Deux heures d'attente encore... Fauquenot lacère ses draps et ses couvertures et en fait des cordes. Sept heures : la grande geôle est plongée dans un silence qui paraît de bon augure.

Huit heures : la cloche de la prison sonne à grands coups le couvre-feu. C'est le moment d'exécuter avec calme les premières manœuvres prévues. Les deux hommes ouvrent leur lit et y introduisent le mannequin confectionné pendant la journée. Maryan qui est de service passe comme les autres jours. Sa figure blême, son regard, son attitude dénotent l'émotion qui le secoue. Il entre d'abord chez Fauquenot et fait signe à ce dernier de sortir. Comme convenu, le Français se rend immédiatement dans la cellule-remise où Creusen doit le rejoindre. Il n'a que quelques mètres à parcourir, mais la sentinelle n'est-elle pas à proximité ? Non, elle est à l'étage inférieur juste en-dessous de la balustrade le long de laquelle le fugitif se glisse.

Maryan a aussitôt fermé sa cellule et continue sa ronde. Au tour de Creusen maintenant. Celui-ci n'étant pas du même côté que Fauquenot, doit traverser une passerelle volante pour rejoindre son camarade, d'où danger d'être aperçu de la sentinelle. Passera-t-il sans être vu ? Oui et voici qu'il pénètre à son tour dans la cellule où Fauquenot l'a précédé. Tout va bien. Une minute après, une clé grince dans la serrure, c'est le Polonais qui ferme la porte du réduit.

Les deux prisonniers se serrent les mains ; c'est la première fois depuis le lointain guet-apens de la frontière qu'ils se retrouvent en tête à tête comme autrefois

à Maestricht. Mais pas de temps à perdre, il n'y a encore rien de fait et le pas le plus difficile reste à franchir. Dans cette cellule inhabitée, se dresse une échelle au sommet de laquelle une trappe donne accès au grenier ; Creusen y grimpe, soulève la trappe mais, au moment de disparaître dans le grenier, il éclate de rire. Il vient de se rendre compte que Fauquenot est littéralement ficelé de cordes blanches :

— Que vas-tu faire avec cela ? demande-t-il.

— Ce sont des cordes que j'ai fabriquées pour nous laisser glisser du toit.

— Des cordes blanches ? Mais, malheureux, cela va attirer l'attention.

— En effet, le blanc dans la nuit se verra trop, je n'y avais pas songé.

— D'ailleurs ce ne sera pas nécessaire, puisque Maryan a déposé une corde et un crochet dans la corniche ; il vient aussi de me donner ce petit marteau-ci.

Fauquenot admire le flegme de son camarade ; pas la moindre émotion ne transparait dans ses gestes ou ses paroles. A tâtons, les fugitifs pénètrent dans le grenier obscur. Difficulté de s'orienter dans les ténèbres. Voici la lucarne à travers laquelle on aperçoit la corniche. Ils ont beau regarder : pas de cordes ni de crochet. Un doute affreux : Maryan les aurait-il trompés ? Non, ce n'est pas possible. Pas de cordes ! Que faire ?

— Mes cordes sont insuffisantes pour descendre du bâtiment de la prison et du mur extérieur, dit Fauquenot.

— Nous ne pouvons tout de même pas, sans corde, sauter ce grand mur dans l'obscurité.

— Si. En tout cas, moi, je vais de l'avant.

Que faire ? Que faire ? Plutôt que de subir l'humiliation de comparaître le lendemain devant Weissbarth et Landwehrlen triomphants, le Français est décidé à sauter dans le vide au risque de se rompre les jambes ou de se tuer. Creusen, lui, ne s'émeut pas.

— Cherchons, dit-il, nous trouverons bien quelque chose pour nous aider.

Tout à coup, il se frappe le front :

— Mais dans la cellule que nous venons de traverser, il y a des couvertures et puisque tu sais faire des cordes...

— C'est vrai ! Comment n'y ai-je pas pensé ?

Vite, les deux hommes dégringolent dans la cellule. Fauquenot est heureusement muni d'un rasoir et se met immédiatement à tailler de longues bandes dans les belles couvertures toutes neuves. Ensuite, il les noue ensemble. Cela fait une corde d'environ neuf à dix mètres assez solide pour supporter le poids d'un homme. A la lucarne maintenant ! L'un après l'autre, ils disparaissent dans la trappe et rentrent dans le grenier.

La lucarne est bientôt ouverte et deux têtes se hissent dans son encadrement. Devant les yeux des fugitifs, apparaît brusquement l'immense gouffre noir de la nuit. Tuidieu ! que ce toit est élevé ! La cour de la prison, la rue, les maisons faiblement éclairées par les becs de gaz se démarquent à une profondeur qui donne le vertige. La corde sera-t-elle assez longue ?

La pente du toit est très raide. Fauquenot sort le premier de la lucarne et lentement, très lentement, se laisse glisser dans la corniche. Creusen le suit. Il s'agit maintenant de se repérer. Où va-t-on descendre ? Pendant quelques minutes, les deux gaillards restent penchés au-dessus de la corniche et essayent de distinguer exactement ce qui se trouve en-dessous d'eux. Tout à coup ils tressaillent : dans la cour, un chien aboie. Les deux ombres là-haut se sont immobilisées. Enfin l'animal se tait.

— Ah ! voici les cordes de Maryan.

En rampant dans la corniche, Creusen vient de les découvrir ainsi qu'un crochet. Cela peut toujours servir, se dit-il, et il pousse le tout à l'intérieur de son veston. Avant de descendre dans le vide, il importe de mesurer la profondeur de celui-ci. Fauquenot jette sa corde dans

le gouffre noir, mais qu'est-ce ? elle ne va pas jusqu'au fond de la cour ; l'obstacle prévu l'a arrêtée : le toit de l'annexe. En suivant celui-ci, il sera facile de gagner le chemin de ronde et le mur d'enceinte.

Pas de temps à perdre ; le carillon de l'église Saint-Barthélemy sonne huit heures et demie. Fauquenot attache la double corde à un barreau de manière à la faire glisser lorsqu'on sera en bas et, sans la moindre hésitation, se laisse aller dans le vide. Cramponné à sa corde, il descend rapidement. Si à ce moment la sentinelle surgissait, elle apercevrait sans peine cette forme noire qui dégringole le long du mur de la chapelle. Où est-elle ? De l'autre côté du bâtiment probablement. C'est miracle qu'elle ne soit pas encore venue de ce côté.

Fauquenot « atterrit » sur le toit du bâtiment annexe d'où il n'est guère éloigné du mur d'enceinte. Si Creusen pouvait arriver, lui aussi, à bon port avant que la sentinelle ne se montre... Le voici qui glisse à son tour le long de la corde. Il descend rapidement et bientôt il rejoint son camarade sur le petit toit. Cette fois, l'affaire semble en bonne voie. Vite le Français essaie de récupérer la double corde qui pend le long du mur et qui lui est nécessaire pour atteindre la rue. Mais quel dépit ! tous ses efforts pour la faire glisser restent sans résultat.

— Laisse-la, lui souffle Creusen, en voici une autre.

Il lui passe celle de Maryan qu'il a trouvée dans la corniche et qu'il a eu l'heureuse idée d'emporter. Soudain, une porte s'ouvre en dessous d'eux et un soldat, un lanterne à la main, apparaît dans la cour. Les fugitifs le voient aller et venir. A-t-il été alerté par les abois du chien ? Non, il ne regarde même pas en l'air et bientôt on entend le bruit d'une porte qu'on referme. Il a disparu.

La sentinelle ne s'est pas encore montrée de ce côté du bâtiment, quelle chance ! Vite au mur d'enceinte ! Les deux ombres se profilent sur le toit, les tuiles grin-

cent, craquent. Qu'importe ! Le chemin de ronde enfin ! Une, deux, agile comme un singe, Fauquenot se hisse sur le mur et là, dans la rue, il aperçoit les lueurs de deux cigares.

Il sonde du regard la profondeur de la rue et s'aperçoit que la corde de Maryan est insuffisante. Force lui est de retourner en arrière afin de récupérer un morceau assez long de la bande de lanières de couvertures qui leur a servi dans la première descente ; il y arrive heureusement, retransverse le toit sans encombre et retrouve Creusen sur le chemin de ronde du mur d'enceinte.

Mais qui donc se trouvait là au guet dans la rue ? Au lieu du couple prévu, c'étaient les chefs de la Dame Blanche eux-mêmes. Leur intervention personnelle était due à une circonstance fortuite. Ils avaient proposé le poste de guet à une jeune ménage très patriote qui désirait entrer dans le service où il se distingua, en effet, par la suite ; mais la proposition d'un aussi aventureux début l'interloqua et le laissa hésitant : à l'heure où il fallait partir pour la prison, pas de réponse. Muraille et Beaumont délibérèrent rapidement ; ils estimèrent qu'ils étaient rigoureusement engagés par leur promesse, et qu'à défaut d'autres, ils devaient tenir le poste eux-mêmes.

Arrivés sur place, ils explorèrent minutieusement les lieux ; il constatèrent que la sentinelle de la porte d'entrée de l'usine se tenait dans la guérite et n'était donc pas à craindre immédiatement ; passant devant la guérite de la rue Mathieu Laensbergh, ils eurent l'extrême satisfaction de la trouver vide ; le danger le plus menaçant disparaissait ; la sentinelle de la rue Regnier Poncelet faisait les cent pas devant la barrière du raccordement, mais elle n'avait qu'une vue très limitée sur le mur de la prison, caché partiellement à ses yeux par un petit bâtiment hors d'alignement ; la rue était presque déserte, les circonstances se montraient donc très favorables.

Les chefs de la Dame Blanche allumèrent leurs cigares et vinrent se poster face à l'endroit prévu ; Muraille regardait la partie du mur vers la citadelle, Beaumont, celle vers la Meuse. Soudain, le premier aperçut une silhouette humaine dépassant le parapet ; elle disparut presque instantanément dans le noir.

L'évasion était donc en voie de réalisation et ils en furent profondément émus : mais pourquoi cette disparition ?

Pendant qu'ils s'en demandaient la raison, ils furent rejoints par M^{me} Patience ; elle venait leur annoncer que Maryan était arrivé sain et sauf au refuge, où il avait rendu compte de l'heureuse issue des premières opérations. Muraille la pria de rester, afin de pouvoir réaliser le dispositif du guet convenu ; lui-même demeura sur place, et il envoya Beaumont et Patience à quelque trente mètres de là, vers la rue Jonruelle, face à l'endroit présumé pour la descente.

Après dix minutes d'attente anxieuse, Muraille distingua de nouveau la silhouette fugitive. On entendit des coups de marteau discrets ; c'était Fauquenot qui enfonçait le crochet de Maryan, puis un rouleau de corde vola par dessus le parapet ; son extrémité vint s'abattre dans la rue ; un instant après, l'un des fugitifs escaladait le haut du mur et se laissait rapidement glisser le long de la corde.

On comprend l'émotion des trois spectateurs devant la brutale réalité des faits dont ils sont témoins, et qui, en quelques secondes, transforment en un succès certain tant de supputations, d'espairs et de doutes.

Muraille traverse la rue, aborde le fugitif, reconnaît Fauquenot, lui dit le mot de passe « Jeanne d'Arc ».

— Mes félicitations, ajoute le Chef de la Dame Blanche. N'avez-vous pu emmener les deux Collard ?

— Non, impossible.

Pendant ce temps, Beaumont continuait à fumer en conversant avec Patience, afin que le second fugitif

reconnût le dispositif de guet prévu. Cependant Creusen restait au haut du mur, se demandant sans doute si Muraille, dont la présence n'avait pas été prévue, n'était pas suspect.

Fauquenot l'interpella : « Eh bien, que fais-tu là-haut ? Dépêche-toi de descendre. »

Creusen rassuré descend à son tour ; Fauquenot s'étant écorché les genoux par frottement contre le mur, Muraille et lui tiennent la corde écartée et facilitent ainsi la descente ; Creusen, arrivé en bas, reçoit les félicitations du Chef, traverse la rue et vient se joindre au groupe de guet.

« Et maintenant, au pas de course », commanda Muraille. Les cinq personnes s'éloignèrent en courant vers la rue Jonuelle. Après quelques instants, Beaumont, craignant que cette attitude anormale n'attirât l'attention, pria ses compagnons de reprendre une allure normale ; ce qu'ils firent.

Le groupe tourna le coin de la prison, parcourut la rue du Potay ; il passa, non sans angoisse, devant la rue du Nord, sur laquelle s'ouvre la porte de l'établissement, et par laquelle on devait s'attendre à voir arriver les policiers allemands si l'alarme avait été donnée ; heureusement tout était tranquille.

Beaumont, Creusen et Patience sautèrent dans une voiture de tram qui venait de stopper et qui les débarqua Place de la Cathédrale, à deux pas du refuge.

Muraille et Fauquenot continuèrent à pied jusqu'au pont des Arches, où ils montèrent dans une voiture de la même ligne, afin de dépister les chiens policiers qui auraient pu éventuellement être lancés à leur poursuite.

Trajets heureux, au cours desquels les fugitifs durent exulter intérieurement à la pensée de la liberté reconquise.

Mais aucune apparence de joie cependant ne se manifesta sur les visages des acteurs de cette évasion. Chacun savait qu'à chaque arrêt du tramway, à chaque

tournant de rue, pouvaient surgir les policiers allemands. N'avaient-ils pas été discrètement pris en filature, l'alarme donnée, afin qu'un coup de filet d'envergure pût être tenté contre l'organisation secrète qui avait mis sur pied cette affaire ?

Et puis, quel patriote pouvait se sentir en liberté, dans cette grande prison qu'était devenue la Belgique pendant la guerre ?

Avant de pénétrer dans le refuge, chacun des deux groupes s'assura minutieusement qu'il n'était pas suivi. On y pénétra avec le maximum de certitude que permettaient les circonstances.

Aussi, lorsque tous furent réunis dans l'immeuble de la rue Tournant St-Paul, où les attendaient M^{lle} Dutois et la fidèle et habile concierge Anna, un sentiment de joie et de triomphe s'empara de tous.

Du même mouvement, Maryan et les deux évadés tombent à genoux et le même cri de reconnaissance jaillit sur leurs lèvres :

— Merci, mon Dieu !

Ils se relèvent, se serrent les mains, remercient les chefs de la Dame Blanche et commencent à bavarder bruyamment comme des écoliers qui ont joué une bonne farce à leur maître.

— Moi, j'ai jeté mon calot dans la Meuse, dit le Polonais, mon nom étant inscrit dedans, si les Boches le retrouvent, ils me croiront noyé.

Fauquenot donne maintenant libre cours à sa joie. Il rit de bon cœur en pensant à la tête que vont tirer Weissbarth et Landwehrlen lorsqu'ils s'apercevront de sa disparition. Il revit un moment les pénibles scènes du guet-apens du 1^{er} juillet 1916 et de sa reconstitution en présence des autorités hollandaises. Il entend encore les cris de triomphe de Landwehrlen et de ses acolytes à leur arrivée au Palais provincial :

— Wir haben sie ! Wir haben sie ! (Nous les avons ! Nous les avons !)

Quelle magnifique revanche ! Il va pouvoir l'an-

noncer à ses chefs. Quant à Creusen, si sa joie est moins bruyante, elle n'en est pas moins vive. Il pense à ses parents à qui il lui tarde de faire part de la grande nouvelle.

Tout cela est-il bien vrai ? N'est-il pas le jouet d'un beau rêve ? Des images tenaces lui reviennent : la Chartreuse, la longue attente dans la cellule des condamnés à mort, le cercueil, la tombe creusée à côté de Kerf, Xhonneux et de Hick... Jamais il n'a éprouvé pareille impression. Après vingt et un mois de claus-tration absolue, voici qu'il recouvre brusquement avec la liberté tous les espoirs qui semblaient bannis pour toujours de sa vie. Ce revirement du sort, c'est comme le passage d'une nuit obscure à l'éclatante lumière d'une aube triomphale. Mais...

LE « FUSILLE VIVANT » RETOMBE ENTRE
LES MAINS DE LA POLICE ALLEMANDE.

A peine les deux évadés avaient-ils tourné au coin de la rue Mathieu Laensbergh que, d'un pas lent qui sonnait bruyamment sur les pavés de la cour, la sentinelle s'avança du côté où, quelques minutes plus tôt, elle eût surpris les fugitifs. Quand elle arriva à proximité du bâtiment-annexe sur lequel ils étaient descendus, son attention fut attirée par la corde accrochée à la lucarne du toit de la chapelle et qui pendait le long du mur.

L'homme s'arrêta, ébahi, puis se mit à crier comme un possédé. Malheur de malheur ! une évasion ! Peut-être n'était-il pas encore trop tard pour empêcher la fuite du prisonnier qui avait osé se laisser descendre de pareille hauteur.

— Wer da ? Wer da ? hurlait le soldat.

Personne ne répondait. Soudain le chien du sous-officier Hottman se mit à aboyer, une porte s'ouvrit et un gardien apparut dans la cour.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Regarde là, une corde pend de la lucarne, il y en a certainement un qui a essayé de s'enfuir. Alerte tout le monde.

Ah ! ce fut un beau vacarme ! Alerte partout : soldats, geôliers, tout le personnel de la prison est aussitôt en alarme. Prévenu, Weissbarth accourt en pan-

touffles peu de temps après. Une évasion ! Quel est le misérable qui a osé risquer ce coup-là ? Blême de fureur, le directeur va et vient, houspille son monde. Il tient d'abord à s'assurer si l'homme qui a eu l'audace de tenter pareille aventure a déjà franchi le mur d'enceinte. Il ordonne de fouiller immédiatement cours et préaux. Une lanterne à la main, les soldats exécutent son ordre, mais sans succès. Tout à coup l'un d'eux qui est monté sur le mur crie :

— Il y a encore une corde ici.

Une corde le long du mur d'enceinte ? Plus de doute, l'homme a donc bel et bien disparu. Mais qui est-ce ? Alarme dans le cellulaire maintenant. Directeur, gardiens, soldats ne se possèdent plus. Ils crient, hurlent, se démènent comme des démons. Weissbarth questionne la sentinelle montant la garde à l'intérieur. Elle n'a rien vu, rien remarqué d'anormal.

Visite du cellulaire. Chose étrange, aucune porte de cellule n'est ouverte. Weissbarth pense aux condamnés à mort Creusen et Fauquenot. Ces deux-là sont ses hôtes de marque. Pourvu que ce ne soient pas eux qui...

— Allez voir dans leur cellule, hurle-t-il.

Un soldat revient peu après. Il avait regardé dans les cellules par le judas et avait aperçu les mannequins.

— Ils sont dans leur lit, dit-il.

Weissbarth respire. Mais où est Maryan ? Il est sorti et ne tardera pas de rentrer sans doute. A 10 heures, le mystère n'était pas encore éclairci et on ignorait encore quel détenu avait pris la clé des champs. Sur ces entrefaites, le sous-officier Hottman qui, le premier, s'était rendu dans le grenier, tentait en vain de s'expliquer comment l'évadé avait pu fermer la cellule-remise, la porte de celle-ci ne se fermant que de l'extérieur !

A mesure que les minutes passaient, Weissbarth ne savait que penser de toute cette affaire. Oui ou non, y avait-il eu évasion ? Quel était l'évadé ?

— Qu'on fouille toutes les cellules, ordonna-t-il.

Alors le vacarme s'amplifia. La plupart des détenus étaient déjà réveillés et se demandaient non sans angoisse ce qui se passait. Les gardiens ouvraient les cellules, braquaient leur lanterne sur leurs occupants, puis sortaient en claquant les portes avec rage. On devine la stupeur de ceux qui pénétrèrent dans les cellules de Creusen et de Fauquenot. La découverte des mannequins mit le comble à leur fureur. Ainsi donc c'étaient les deux hôtes de marque de la prison qui avaient brûlé la politesse à Weissbarth et à son personnel ! Et avant de partir, ils avaient encore eu l'impudence de se moquer du monde en laissant dans leur cellule ces ridicules mannequins. C'en était trop. Weissbarth ne se contenait plus. Il criait, hurlait, s'agitait comme un forcené. Il avait peur de comprendre... Maryan parti en ville ? Les portes des cellules fermées ? Donderwetter ! Damnation ! Plus de doute, le Polonais ne reviendrait plus, lui non plus. C'est lui qui avait favorisé l'évasion des deux prisonniers.

C'était l'évidence même : le Polonais, son homme de confiance, avait déserté ! Toutes les constatations faites le prouvaient : fermeture des cellules, entrée des évadés dans la remise donnant accès au grenier, etc. D'ailleurs s'il y avait encore eu le moindre doute à ce sujet, il n'allait pas tarder de faire place à une certitude absolue : à minuit le Polonais n'était pas rentré.

Blême, affolé, tremblant, Weissbarth ne savait où donner de la tête.

— Fouillez les cours, fouillez les cours, répétait-il.

Il ne comprenait pas que la sentinelle n'eût rien vu. D'après les explications de celle-ci, le coup s'était fait en un laps très court. Ah ! c'était du joli ! Qu'allait-on dire à la Kommandantur et à la chambre 149 ? Lorsqu'il fut acquis que les fugitifs avaient définitivement disparu, Weissbarth se décida, avec quelle angoisse ! à faire part de la mauvaise nouvelle

à ses supérieurs. Une double évasion aggravée d'une désertion ! Une affaire très grave en vérité.

A deux heures du matin, il fallut interrompre les fouilles. Chacun était d'ailleurs convaincu de leur inutilité. Weissbarth, lui, passa la nuit à élaborer son rapport. Pareille affaire pouvait avoir pour lui des conséquences très désagréables. Il importait donc de minimiser sa responsabilité.

Vers 5 heures, arrivèrent trois automobiles chargées d'officiers. Puis vinrent les hommes de la chambre 149 envoyés par Landwehrlen. Parmi eux, Becker, le faux Pierre Gielen, qui avait monté le coup du guet-apens. Il était vert de dépit.

— On aurait beaucoup mieux fait de coller au mur ces deux canailles, dit-il.

L'enquête commença. Pendant des heures et des heures, soldats, gardiens, détenus furent interrogés. La désertion de Maryan restait un mystère pour ses chefs et ses camarades. Le Polonais qui, depuis trois ans, travaillait contre les Allemands, avait bien caché son jeu ! Weissbarth déclarait n'avoir jamais rien remarqué d'anormal dans son attitude envers les prisonniers. Il ne l'avait jamais soupçonné de manquer à ses devoirs de soldat allemand.

Les interrogatoires restèrent sans résultat. Quant à la reconstitution de l'évasion, elle ne révéla qu'une chose : l'audace des fugitifs et la maîtrise avec laquelle ils avaient combiné leur coup. Dépités, humiliés, officiers, gradés, soldats, gardiens, en étaient réduits à constater leur impuissance. Tous déploraient qu'on n'eût pas fusillé ces « deux individus ». Quant au Polonais, malheur à lui si on le retrouvait !

Quelle direction les fugitifs avaient-ils prise ? Où s'étaient-ils réfugiés ? Sans doute allaient-ils tenter de passer en Hollande. Les postes de la frontière furent alertés et, comme Fauquenot avait des parents à Nessonvaux et à Namur, on décida de faire surveiller leurs maisons.

Les détenus de St-Léonard étaient tous au courant de l'évasion et ne dissimulaient pas leur joie. La fureur des Allemands les amusait. Décidément ils avaient été roulés de maîtresse façon ! Weissbarth surtout accusait le coup. On le voyait aller et venir dans les couloirs comme un chien qui flaire une piste. Il prenait des airs graves et mystérieux qui intriguaient tout le monde, tant les gardiens allemands que les prisonniers. Il fit cadenasser les cellules des évadés et apposer des scellés sur la porte de la remise d'où les fugitifs avaient eu accès au grenier.

Ces mesures spectaculaires accompagnées de terribles menaces à l'adresse des évadés n'impressionnant personne, Weissbarth songea alors à recourir aux grands moyens pour rétablir le « prestige allemand » dans son établissement. S'inspirant d'un procédé qui était en passe de devenir classique dans son pays, il rédigea un communiqué de victoire annonçant que les fugitifs avaient été abattus à la frontière.

Cette nouvelle consterna les prisonniers, mais, peu de jours après, la Dame Blanche se chargeait de remettre discrètement les choses au point en lançant une autre version d'après laquelle les trois hommes avaient franchi la frontière et étaient en sécurité en Hollande.

*
* *

Lorsque, le 29 mars, ils se réveillèrent dans un bon lit moelleux, Creusen et Fauquenot éprouvèrent une impression délicieuse. C'était donc bien vrai, ils n'avaient pas rêvé cette fois : ils étaient libres !

Désormais, ils allaient vivre sous la puissante protection de la Dame Blanche qui veillerait à leur sécurité et se chargerait de les ravitailler. Pour eux désormais, nul souci, nulle préoccupation. Il revirent le chef de la Dame Blanche, M. Muraille, qui leur communiqua ses instructions. Ils furent frappés de son air grave et de son ton énergique.

— Vous serez armés nuit et jour, leur dit-il. Tout Allemand qui pénétrerait dans le refuge doit être abattu sur-le-champ. Défense de sortir sans mon autorisation. On vous procurera tout ce qui vous est nécessaire.

Et une vie nouvelle commença pour les deux anciens pensionnaires de Weissbarth. L'immeuble était vaste et on ne s'y sentait nullement à l'étroit. Ils se tenaient de préférence dans une pièce de l'étage d'où ils avaient vue sur la rue. Cachés derrière les rideaux, pendant des heures entières, ils observaient le va-et-vient des passants. C'est ainsi qu'ils revirent tour à tour Weissbarth, Landwehrlen et d'autres policiers de la chambre 149.

Les jours passaient dans une douce quiétude. Pas d'alerte. De temps en temps cependant, un coup de sonnette... Un mendiant ou un importun... Aucune crainte d'être surpris : la gardienne du logis, une robuste paysanne, étant de taille à barrer elle-même le passage aux Allemands qui se présenteraient.

Au début du mois de mai, deux agents de la Dame Blanche, deux jeunes gens du poste d'Hirson traqués par la police allemande, vinrent rejoindre les évadés dans leur refuge. Ils étaient frères. L'un d'eux, âgé de seize ans, ne savait pas lire. Fauquenot s'improvisa aussitôt son instituteur.

Peu de temps après, un autre jeune homme qui avait sauté du train l'emmenant en Allemagne fut également admis au refuge. Les proscrits étaient maintenant au nombre de six. La Dame Blanche leur communiquait régulièrement des nouvelles du front et leur transmettait des journaux prohibés.

Dans le courant du mois de mai, M^{llo} Patience qui servait de courrier entre le quartier général de la Dame Blanche et les séquestrés vint les prévenir qu'ils auraient à changer de gîte pendant quelques jours, des soldats allemands chargés de réquisitionner le cuivre étant attendus d'un moment à l'autre dans l'immeuble.

Comme rien ne faisait prévoir la fin proche des

hostilités, au bout de quelques semaines, Creusen et Fauquenot commencèrent à souffrir de leur inaction. Pour eux rien de plus mortifiant que de rester passifs dans un refuge, alors que sur la ligne de feu les jeunes gens de France et de Belgique continuaient à se battre et à mourir pour leur pays. Certes, c'était risquer gros jeu que de sortir de leur abri. Et pour atteindre la Hollande que de dangers à affronter ! En cas de nouvelle arrestation, pas de doute possible, ils seraient fusillés et quelle joie ils procureraient à Landwehrlen !

L'affaire méritait réflexion. Toutefois la passion de servir l'emporta sur toutes les autres considérations et les deux hommes firent part de leur désir au chef de la Dame Blanche qui les approuva. Restait à élaborer un plan d'évasion des territoires occupés qui réduirait les risques au minimum. Hum ! De quelque façon qu'on la conçût, l'expédition s'avérait réellement périlleuse. Avant d'arriver dans la zone dangereuse du fil, il fallait traverser le réseau de postes de surveillance établis dans le Limbourg et la province de Liège.

Les fugitifs étant jeunes, ils attireraient fatalement l'attention des sentinelles et des patrouilles... Après un minutieux examen de tous les aléas possibles du périlleux voyage, il fut décidé que les deux jeunes gens gagneraient Wychmael par chemin de fer. De là, un guide sûr les conduirait au fil. On les grimerait, on les déguiserait de façon à les rendre méconnaissables et on les munirait de fausses pièces d'identité.

A la fin du mois de juin, la Dame Blanche ayant réglé tout les détails du voyage et alerté les agents qui auraient à prêter aide et assistance aux fugitifs, ceux-ci se confièrent à un barbier de la ville qui se chargea de modifier leur aspect physique. Comme le Figaro désigné ne pouvait venir au refuge, les deux hommes durent se rendre chez lui en plein jour. Revolver en poche, ils sortirent l'un après l'autre, précédés d'un guide et suivi d'un serre-file. Consigne : abattre sans hésiter tout Allemand qui ferait mine de les inquiéter.

Un incident : Creusen se trouve un jour nez à nez avec le soldat Heilers, gardien à la prison St-Léonard. Les deux hommes se regardent et, sans mot dire, continuent leur chemin. L'évadé a eu chaud. Il est possible que l'Allemand l'ait reconnu, mais comme il déteste son chef Weissbarth, son attitude n'a rien d'étrange.

Au bout de quelques séances prolongées chez l'homme de l'art, les deux futurs volontaires n'étaient plus à reconnaître. Creusen était devenu un bon petit bourgeois d'une cinquantaine d'années, affligé de calvitie et dont le visage s'ornait d'une moustache et d'opulents favoris. Une vraie métamorphose, dont un pince-nez achevait très heureusement l'effet.

Fauquenot, lui, avait l'allure d'un jeune pasteur protestant. C'est d'ailleurs cette qualité que ses fausses pièces d'identité lui attribuaient. Pendant les derniers jours, chacun répéta le rôle qu'il aurait à jouer. L'ingénieur Desmedt — c'était le nouveau nom de guerre de Creusen — s'escrimait à prendre le ton et l'allure d'un homme de cinquante ans, tandis que le pasteur protestant déambulait dans les pièces du refuge en se donnant l'air grave seyant à sa dignité de ministre du culte. Les deux hommes s'amusaient comme de grands gosses. Décidément l'aventure s'annonçait bien !

Le départ fut fixé au 5 juillet. « Ce jour-là, de grand matin, raconte Fauquenot, ivre d'air et dispos, mué aussi parfaitement que possible en un rigide pasteur réformé, vêtu de noir, binocle au nez, flanqué à droite d'un parapluie, à gauche, suivant la nécessité des temps, d'un embarrassant paquet de tartines, je longeai la Meuse d'un pas décidé. La Batte tapageuse, à demi-endormie encore, et comme engourdie dans la brume matinale, défila à mes côtés. Plus loin, un peu troublé, j'aperçus la lugubre enceinte de cette prison où j'ai souffert et où l'on souffre encore. Quel flot de souvenirs poignants à cette vision !

« Peu après, j'arrivai à la gare de Vivegnis. Sur

le seuil, un petit monsieur porteur d'une valise qui ballote à son côté, m'accoste après avoir enlevé poliment son chapeau et tiré sa montre de son gousset comme pour la régler suivant mes indications.

« — Tu es peut-être un peu trop grave, tu sais, un pasteur peut bien sourire un peu.

« — Oh, certainement, merci du renseignement, Monsieur.

« — Il n'y a pas de quoi.

« On se sépare après s'être correctement salués. Vous l'avez reconnu ? Monsieur l'ingénieur Desmedt, un de mes bons amis, en voyage « pour affaires » aussi sans doute. Encore quelques allées et venues à pas lents devant la gare, j'étais en avance, puis, muni d'un ticket pour Wychmael dans le Limbourg, je pénétrai sans encombre sur le quai... Il y a foule : paysans un peu lourds, fraudeurs fagotés, turbulents, grossiers, et des Boches naturellement, des Boches surtout, partout, toujours. Le train entre en gare. Bousculade... on s'installe. Le pasteur quitte ses lunettes et se plonge dans le « Nouveau Testament ». Mon Dieu, protège-moi pour ceux que j'aime ! Autour de moi, on parle fraude, petits potins, cancans de femmes, mille riens auxquels le monde s'attarde... »

Creusen, lui, est installé dans un compartiment voisin et regarde innocemment défiler les fraîches images du décor rustique à travers lequel le train glisse. Les deux jeunes Français d'Hirson qui ont passé deux mois dans le refuge, font partie de l'expédition. Munis de pièces d'identité truquées, ils se sont également embarqués à Vivegnis où ils ont coudoyé l'ingénieur Desmedt et le pasteur sans leur adresser la parole.

Les stations se suivent et les heures passent. Liers, Tongres... Le garde allemand, un bon gros d'aspect inoffensif, contrôle négligemment les tickets et disparaît. Tout va bien.

A Hasselt, le faux pasteur, l'ingénieur Desmedt et les deux jeunes Français descendent. Un agent de la

Dame Blanche les attend dans la gare et, sans les aborder, sur un signe convenu, les conduit dans un autre train. Il prend ensuite place dans un compartiment de seconde où un prêtre qui, plus tard, doit se joindre au groupe l'a précédé.

Le train ne part pas tout de suite. Qu'attend-on ? Dans le compartiment de troisième, les quatre jeunes gens se sont placés comme s'ils ne se connaissaient pas. Devant Creusen, un civil très bien mis bavarde avec une demoiselle. C'est un policier allemand. Hum ! voilà un voisinage bien peu rassurant.

Fauquenot, lui, est entouré de soldats. Pourquoi le train reste-t-il si longtemps en gare ? Soudain une portière s'ouvre et un garde gris paraît. Les voyageurs sont invités à montrer leur carte d'identité. Il jette un coup d'œil rapide sur celle de l'ingénieur « Desmedt » et du pasteur « Renard », puis s'en va sans mot dire. Magnifique ! pensent les fugitifs, nous voilà tranquilles jusqu'à Wychmael. Mais qu'est-ce ? Voici que la porte s'ouvre encore et, cette fois, c'est un policier allemand qui, d'un ton plus impérieux, crie : « Cartes ! »

Celui-là va sans doute procéder à un contrôle plus minutieux. Il examine d'abord celle de Creusen.

— Où allez-vous ? demande-t-il .

— A Beverloo.

— Qu'allez-vous faire à Beverloo ?

— Je suis ingénieur des mines et suis à la recherche de bois de sapin.

L'homme continue sans rien dire. Les deux jeunes Français ont la même chance que Creusen, ils ne sont pas inquiétés. Mais, dans le compartiment voisin où Fauquenot a pris place, l'affaire se gâte subitement. A peine le faux pasteur a-t-il tendu sa carte au policier que celui-ci fait la grimace.

— Et votre passeport suisse ?

— Mon passeport suisse ? Mais cette carte ne suffit-elle pas ?

— Pas du tout. Veuillez me présenter d'autres papiers justifiant l'identité établie sur votre carte.

Fauquenot lui présente des brochures de propagande pour courses missionnaires. L'Allemand sourit, narquois :

— Cela ne suffit pas, descendez et suivez-moi.

Le train ne s'était pas encore ébranlé. Fauquenot est conduit dans un compartiment de deuxième classe où il trouve deux autres policiers en civil.

Avec une incroyable dextérité, il détruit le minuscule rapport secret qu'il portait dans sa cravate. N'ayant plus aucun papier compromettant, il recouvre du coup tout son aplomb. Bien campé devant les trois Allemands, il les regarde avec un air de défi.

— Des cartes comme cela, j'en achèterai dix pour cinq francs, place du marché, dit l'un des trois hommes. Pasteur, je le suis autant que vous. Des lunettes, je puis en avoir.

Tandis que Fauquenot proteste, un autre policier le dévisage avec curiosité et lui dit à brûle-pourpoint :

— Je vous reconnais, vous êtes Français !

— Moi ? Vous voulez rire ?

Le train se met enfin en mouvement. L'interrogatoire continue. Le pasteur ne se laisse pas décontenancer. Il répond avec calme et précision. Pas le moindre bafouillage. Les trois Allemands, eux, s'énervent et cherchent à l'intimider. A la fin, excédés, ils se décident à le fouiller. Nouvelle déception : l'homme n'est porteur de rien d'intéressant. Pas le moindre bout de papier suspect.

Fauquenot se rend compte qu'il n'y a plus qu'un moyen de se tirer du mauvais pas où il est engagé : la fuite. Mais comment fausser compagnie à ces trois indésirables qui ne le lâchent pas des yeux ?

— Puis-je me rendre au lavatory ? demande-t-il.

— Non, restez ici.

Alors le pasteur le prend de haut.

— Comment ? C'est ainsi que vous me traitez, moi,

sujet suisse ? Aujourd'hui même, je déposerai plainte auprès de mon gouvernement.

— Mais nous ne nous sommes livrés à aucun acte blâmable envers vous. Nous ne faisons que notre devoir.

— Doubter de la parole d'un homme de ma profession, c'est un affront. Et puis d'abord qui êtes-vous ? Si vous êtes des agents de l'autorité occupante, montrez-moi vos cartes, je vous prie, j'ai le droit, moi aussi, de m'assurer de ce que vous êtes.

Effet instantané. Les trois policiers baissent le ton et exhibent docilement leur carte. Ils invitent le Français à s'asseoir et se montrent polis et prévenants. L'un d'eux disparaît et revient peu après avec un authentique protestant. Fauquenot l'a immédiatement reconnu au liseré violet de son uniforme. C'est lui qui va s'assurer de la véritable personnalité du « suspect ». Il se met aussitôt à l'interroger.

— Où avez-vous fait vos études théologiques ?

— Au pays de Montbéliard.

— Jusqu'à quel âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Quels pasteurs connaissez-vous dans la région ?

— MM. X. Y. Z.

— A quelle église êtes-vous attaché ?

— Je prêche dans les postes vacants de Cheratte et de Chênée.

Et les questions se suivent courtes et précises. Fauquenot répond à toutes avec l'assurance d'une conscience parfaitement en règle. A la fin, le pasteur demande :

— Et qu'allez-vous faire dans le Limbourg ?

— Je vais étudier sur place la possibilité d'établir dans la région un milieu actif pour la propagation de la vérité.

— En pays essentiellement catholique ?

— Mais, Monsieur, le champ de Dieu est assez vaste : c'est le monde... Il me semble que c'est là

surtout où le pur évangile est inconnu que nous devons aller le prêcher.

L'aumônier allemand se lève, salue, s'éloigne et dit quelques mots aux policiers. « L'atmosphère change, on est très correct, raconte Fauquenot. Visiblement, ils ne sont plus si sûrs d'eux. J'entame la conversation pour chercher à connaître leurs dispositions à mon égard.

« — Vous me faites obstacle dans l'exercice de mon ministère, dis-je.

« — Mais, Monsieur, vous n'avez qu'à être en règle. Vous subissez les conséquences de votre négligence. Nous vous conserverons jusqu'à vérification de votre identité.

« Donc il faut que je me tire de là avant d'être reconnu. Seigneur, assistez-moi !

« Je profite de la détente pour demander si je peux rentrer en possession des objets dont j'étais porteur et qui gisent toujours pêle-mêle sur la banquette en face de moi. C'est accordé, mais on conservera ma carte. Puis je demande de nouveau à aller au W. C. Accordé également cette fois. Je mets mon chapeau et laisse dans le compartiment pardessus, parapluie, paquet de tartines et livres ; tout prendre serait donner l'éveil et trop embarrassant. Je me dirige vers le couloir ; un policier m'accompagne. Arrivé au W. C., je referme bien la porte derrière moi. De suite, j'observe la fenêtre ; on ne peut pas la descendre à fond ; l'ouverture me semble trop petite. C'est bien haut aussi ; je me tuerai si je saute... Un coup d'œil à l'extérieur. J'aperçois le machiniste penché au-dehors et regardant vers moi. Le wagon est le premier derrière la locomotive. Rien à faire de ce côté. Je sors.

« Infatué de lui-même, le policier se dirige en fumant un cigare vers la plate-forme avant du wagon pour lâcher une bouffée de fumée. Je le suis. Nous sommes côte à côte.

« — Vous prenez l'air ? lui dis-je.

« — Mais oui.

« — Vous ne voyez pas d'objection à ce que je fasse de même ?

« — Non.

« Le train semble ralentir un peu comme à l'approche d'une gare. J'observe la barrière bordant la voie, y remarque un vide... et je saute sur-le-champ, sans précautions. Un poteau contre lequel porte ma tête se charge d'arrêter mon élan. Je tombe sur le côté, me relève, tête nue, m'élançai à travers le vide remarqué dans la barrière, me jette dans un champ de blé et là, étourdi, je tombe trois fois de suite. Alors, au prix d'efforts au-dessus de mes forces, je traverse haletant, dans une fuite éperdue, les terrains marécageux qui couvrent la région, à travers les sapinières, par dessus les fossés. Je n'ai pas dû être suivi, de tout près au moins. Mon boche aura eu peur de sauter pour se lancer à ma poursuite ! Il aurait pu se faire mal. Mais j'entends un ronflement qui va et vient, semblant fouiller la région dans tous les sens. »

Après d'in vraisemblables randonnées à travers le Limbourg au cours desquelles il fut encore une fois arrêté et réussit à se tirer d'affaire, l'intrépide Français regagna le refuge de la Dame Blanche.

De son compartiment, Creusen avait nettement entendu le policier apostropher Fauquenot, puis il avait vu son camarade descendre du train avec l'Allemand. Mauvaise affaire, pensa-t-il. L'expédition serait-elle vouée à un échec ? Comment Fauquenot pourrait-il se tirer de leurs griffes cette fois ? Une vraie catastrophe cette nouvelle arrestation...

Le pire était à craindre maintenant, aussi « M. Desmedt » crut-il prudent de détruire le rapport secret dont il était porteur. Le train maintenant filait à vive allure à travers les campagnes. A peine eut-il dépassé la gare de Zonhoven que trois policiers vinrent visiter le compartiment. Ils paraissaient surexcités.

— Que se passe-t-il ? demanda Creusen à une jeune fille qui riait sous cape.

— Ils sont furieux, dit-elle, parce que le monsieur qu'ils avaient arrêté à Hasselt vient de s'échapper en sautant du train.

« M. Desmedt » respire. Si Fauquenot a pu brûler la politesse aux Allemands, il est sauvé. Et le voyage se poursuit, sans autre incident. A Wychmael, les deux jeunes Français qui par miracle ont réussi, eux aussi, à passer inaperçus, le prêtre, Creusen et le guide se retrouvent au rendez-vous fixé.

Un nouveau guide est là ; il se chargera de conduire le groupe à Baelen. Aucune rencontre suspecte en cours de route. Tout fait espérer une heureuse issue de l'expédition. De Baelen, marche sous la conduite d'un autre guide jusqu'à Lommel. Pendant des heures, le « fusillé vivant », tel un infatigable pèlerin, arpente d'interminables routes blanches le long desquelles flotte le parfum subtil des bruyères en fleurs.

On arrive à Lommel à la tombée de la nuit. Creusen est épuisé. Le régime de claustration et de privations de la prison St-Léonard fait sentir ses effets : grâce à un prodigieux effort de volonté, l'homme a fourni l'effort maximum. A présent, une impression de lassitude l'envahit et il se sent incapable de faire encore un mouvement. Depuis Wychmael, il a abattu plus de trente kilomètres.

A Lommel, surprise et déception : les passeurs sont là, mais ils déclarent qu'il faut encore fournir une marche de vingt kilomètres pour atteindre Achel où le passage sera tenté.

Creusen est atterré. Comment dans l'état de lassitude physique où il se trouve fournir le rude effort qu'on lui demande ?

— C'est absolument indispensable, disent les guides. Ici rien à faire pour le moment. A tout prix, il faut gagner Achel. Là, vous passerez certainement.

En route alors ! Départ à dix heures du soir. Pré-

cédé d'éclaireurs qui règlent la marche, signalent les patrouilles ennemies, combinent des détours pour éviter les passages dangereux, le groupe traverse villages, champs et bois. De temps en temps, alerte. Chacun s'immobilise, se colle au sol. On attend pendant quelques minutes, puis on se remet en route.

Onze heures, minuit, une heure, deux heures... On marche toujours, on marche dans le noir sans mot dire. Parfois un des marcheurs trébuche sur un obstacle et s'étend sur le sol. Il se redresse bien vite pour rejoindre les camarades, car malheur à celui qui se perdrait dans cet immense labyrinthe !

Creusen se traîne littéralement. La fatigue a paralysé ses facultés : il suit les autres comme un automate. Hébété, abruti, il n'a même plus le courage de demander aux guides si l'on arrivera bientôt. Tous ses membres lui font mal. Jamais il n'a connu cet affaissement total de ses énergies. Il sent que s'il tombait, il resterait pour toujours étendu sur le sol.

Il est plus de trois heures lorsqu'on fait halte. On est à Achel, le fil est là tout proche et voici les passeurs. Combien sont-ils ? Trois, quatre. Guêtrés, ceinturés, habillés de cuir, le revolver au côté, ce sont des gailards qui paraissent familiarisés avec les coups durs.

Bientôt le jour va poindre. Il s'agit de ne pas traîner. Déjà, un des quatre hommes est près de la haie électrisée ; il place l'appareil. Derrière lui, les fugitifs se sont couchés dans la bruyère et attendent le moment propice pour bondir en avant et se glisser dans le cadre. Soudain des cris retentissent :

— Wer da ? Halt ! Halt !

L'alarme est donnée, et, de toutes parts, les Allemands accourent. Les passeurs braquent leur revolver dans leur direction et une fusillade en règle éclate.

Voyant que l'affaire se gâtait, les clients des passeurs s'égaillent, mais les balles sifflent à leurs oreilles et, pour les éviter, ils se couchent dans la bruyère. Creusen, lui, s'est immobilisé à quelques mètres du

prêtre qui participe à l'expédition. A peine s'est-il étendu que, terrassé par la fatigue, il ronfle à poings fermés.

Les Allemands ayant alerté les postes voisins, des renforts accourent et bientôt des soldats, le fusil à la main, sillonnent la bruyère en tous sens et déchargent leur arme dans sa direction, mais sans chercher à l'atteindre. Au moment où ils surprennent le prêtre étendu non loin de Creusen, celui-ci est réveillé par les coups de feu. Il entend un soldat crier :

— Er ist niemand mehr am Drahtverhau ; sie werden uns entwischen. (Il n'y a plus personne au fil ; ils vont nous échapper.)

Le « fusillé vivant » est tellement anéanti de fatigue qu'il ne parvient pas à faire un seul mouvement et qu'il retombe aussitôt dans un profond sommeil. Une demi-heure après, les Allemands le découvrent. Il gît, la face contre terre, comme un mort.

— En voilà un qui en a son compte, dit un des soldats.

— Il vit peut-être encore, répond une grosse voix bourrue.

En disant ces mots, il donne un violent coup de crosse dans le dos du Belge. Brusquement tiré de son sommeil, celui-ci se retourne et horreur ! voit deux soldats penchés sur lui. Pris ! Il est pris ! Est-ce son air stupéfait ou l'effet très drôle de son pince-nez et de ses favoris ? Un des deux Allemands pouffe de rire en le regardant. L'autre, lui, brandit son fusil comme pour lui asséner des coups de crosse. Un caporal intervient et, mû de compassion pour le prisonnier qui paraît si malheureux, il le prend sous sa protection.

On le ramène à la gare d'Achel. Obligé de marcher sur ses bas, boitant, sautillant, se traînant, il fait peine à voir. Outre le prêtre, le plus jeune des deux Français a été également capturé. Quant à l'autre, il a réussi à s'échapper devant les sentinelles qui tiraient sur

lui à bout portant. Au bureau d'Achel, les captifs sont reçus par un jeune lieutenant qui invective grossièrement le prêtre. Dans une des poches de celui-ci, on a trouvé l'adresse de M. Tiinsley, un des grands chefs de l'espionnage anglais en Hollande. Voilà qui menace d'aggraver l'affaire.

Creusen comprend tout ce qu'on raconte autour de lui. Le lieutenant l'appelle « l'homme aux saucisses » et lui trouve un air très bête. Les soldats de leur côté se livrent à des lourdes plaisanteries sur son compte. L'un d'eux s'approche de lui, regarde sa tête.

— Vois donc, dit-il à un de ses camarades, il n'est pas si chauve qu'il le paraît.

— Il a probablement mis un masque en caoutchouc sur sa tête pour passer le fil, répond l'autre.

— Pauvre type ! ajoute un troisième, tu aurais beaucoup mieux fait de rester au lit et de continuer ton métier de tailleur. Car tu es tailleur, n'est-ce pas ?

A mesure que la terrible impression de fatigue qui l'accable se dissipe, Creusen réalise peu à peu tout ce que sa situation comporte de dramatique. Si on le reconnaît ou si on l'envoie à la prison de Liège, il est perdu, irrémédiablement perdu. Nul doute qu'on ne le fusille immédiatement.

Tandis que cette pensée emplit son esprit d'un grand trouble, il écoute distraitement les quolibets que les soldats lui décochent. Tous le prennent pour un idiot. Cela lui suggère sur-le-champ un excellent plan de défense : puisque les Allemands croient avoir affaire à un simple d'esprit, le meilleur moyen de masquer sa vraie personnalité, c'est de leur laisser cette conviction.

Interrogatoire : voici le moment de jouer le très difficile rôle.

Toujours grossier, brutal, sarcastique, le lieutenant l'apostrophe.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que vas-tu faire en Hollande ?

Creusen enlève son pince-nez et prend l'air égaré

d'un homme qui n'a plus le contrôle de ses facultés. On se moque de lui, mais on acte néanmoins ses déclarations.

Départ pour Neerpelt. Le lieutenant dit aux soldats :

— Wenn jemand einen Fluchtversuch macht, jagen Sie ihm eine Kugel durch den Kopf. (S'il y en a un qui tente d'échapper, logez-lui une balle dans la tête.)

Fuir ? Creusen n'y songe même pas. Il a les pieds en sang et marche avec difficulté. L'officier a également ordonné aux soldats d'empêcher toute communication entre les prisonniers. Heureusement, à Neerpelt, on ne tient pas compte de cet ordre et les trois hommes sont enfermés ensemble dans une cave pendant vingt-quatre heures. Ils peuvent ainsi se mettre d'accord sur leur système de défense.

XI

UNE FOIS DE PLUS, LE « FUSILLE VIVANT » L'ÉCHAPPE BELLE.

Creusen appréhendait d'être conduit à la prison de Liège. Là, il serait reconnu et son sort serait promptement réglé. Quel triomphe pour Weissbarth, Landwehrlen et Aschaffenburg ! Non, tout mais pas cela... Aussi fut-il quelque peu rassuré d'apprendre qu'on allait l'emmener à Hasselt. Il y arriva le 7 juillet.

Lorsqu'il se trouva seul dans une cellule, il se sentit envahir par un profond désespoir. Il revit la Charreuse, St-Léonard, le refuge de la Dame Blanche... Ainsi donc, il était de nouveau retombé entre leurs griffes ! Le cauchemar d'autrefois recommençait... Cependant tout n'était peut-être pas perdu. Si on omettait de lui prendre ses empreintes digitales ? Le service anthropométrique était-il organisé comme à Liège ? On pouvait en douter. Et puis il y aurait moyen d'effacer les empreintes en se frottant les extrémités des doigts sur une pierre ?

Cependant plus il examinait son cas, plus les chances de sortir indemne de l'aventure lui paraissaient minimes. Comment masquer son identité ? Non seulement il devrait fournir une explication plausible de sa présence au fil, mais de plus il serait forcé de justifier l'emploi de son temps pendant les quatre années de guerre. Faux nom, faux domicile, fausse profession, tous les renseignements qu'il fournirait seraient immédiatement

contrôlés et les policiers ne tarderaient pas d'être informés de leur inexactitude. Que faire ? Dans son désarroi, le prisonnier eut recours à la prière, puis étudia minutieusement la meilleure façon d'induire les policiers en erreur. A tout prix, il fallait éviter d'abord toute allusion à Liège où, d'après sa fausse carte d'identité, il avait son domicile, ensuite pour empêcher un contrôle de ses origines, il importait de situer celles-ci dans une ville échappant à toute enquête policière allemande, comme Dixmude, Nieuport ou Ypres. Ce qui compliquait terriblement les choses, c'était l'emploi de son temps pendant quatre ans... Qu'il fût de Dixmude, de Nieuport ou d'Ypres, rien d'in vraisemblable puisqu'il parlait couramment un patois flamand ressemblant quelque peu à celui de ces régions, mais où avait-il séjourné depuis août 1914 ? Dans quelle ville ? Dans quel village ? Et qu'avait-il fait pendant ce temps ? Quelle version inventer pour concilier la vraisemblance avec les nécessités de ce difficile alibi ?

On devine avec quelle angoisse, le « fusillé vivant » se présenta au premier interrogatoire. Jouant habilement le rôle de simple d'esprit qu'il jugeait indispensable à la réussite de son plan de défense, il aborda le policier avec un air hagard, et d'une voix tremblante, lui dit en flamand :

— Monsieur le Juge, j'ai une fausse carte d'identité ! Serai-je condamné à mort ? Ne pourriez-vous me condamner maintenant, comme cela je serai fixé, car rien n'est plus pénible que l'incertitude.

L'Allemand paraît étonné et amusé à la fois. L'homme a un aspect tellement pittoresque ! Les saucisses qui lui ornent le visage et son pince-nez qu'il place très bas sur son appendice nasal en font un personnage de farce-bouffe. Il parle d'une voix chevrotante avec de grands gestes désordonnés. Comment le policier pourrait-il se douter que cet hilarant individu est un dangereux agent secret condamné à mort et évadé ?

— Vous avouez donc que vous avez une fausse carte d'identité ? dit-il.

— Oui, Monsieur le Juge, je l'avoue.

— Allons, soyez calme, vous ne serez pas condamné à mort... Je ne suis d'ailleurs pas le juge; vous devez certes comparaître devant un tribunal, mais dans quelques semaines seulement.

— Ah ! Dans quelques semaines seulement ?

— Oui, mais dites bien la vérité. Vous n'êtes pas de Liège, n'est-ce pas ? J'ai vu tout de suite que vous aviez une fausse carte d'identité, mais vous êtes Flamand et voire nom est exact, n'est-ce pas ?

Le ton de l'Allemand n'a rien de cassant ; l'homme semble éprouver une réelle compassion pour le pauvre individu qu'il a devant lui. Celui-ci d'ailleurs joue la comédie avec un art consommé. Voyant que le policier paraît disposé à admettre la version qu'il a forgée de toutes pièces, il le pousse habilement dans la voie où il vient de s'engager et le contemplant avec de grands yeux qui disent toute son admiration béate, il continue :

— Monsieur, vous êtes certainement un détective ou quelque chose d'analogue. Comment avez-vous pu découvrir cela ? Avez-vous déjà pris des renseignements à Dixmude ? Avez-vous arrêté mon cousin ?

Du coup, il constate qu'il a visé juste. L'Allemand se rengorge et le toise d'un regard protecteur.

— Vous êtes donc de Dixmude, poursuit-il, je le savais bien. Votre cousin est ici. Attendez. Comment s'appelle-t-il encore ?

Il cherche dans ses papiers. Avec un admirable esprit d'à-propos, Creusen enchaîne aussitôt :

— Comment Steenkist est arrêté lui aussi ? C'est impossible, il a passé la frontière il y a deux ans...

Le cousin Steenkist — est-il besoin de le dire ? — n'avait jamais existé. Il ne servait en l'occurrence qu'à augmenter la vraisemblance de la fiction. L'Allemand ayant déjà admis que l'accusé est de Dixmude et

n'emettant aucun doute sur l'authenticité de son patois dixmudien, Creusen va audacieusement de l'avant. Son vis-à-vis lui dit d'un ton paternel :

— Enfin, Monsieur Desmedt, racontez-moi votre histoire et dites bien la vérité.

Il en profite pour lui servir aussitôt le roman qu'il a inventé de toutes pièces :

— Je m'appelle Desmedt Pierre, né à Furnes le 2 février 1871. Domicilié à Dixmude, je suis propriétaire de terres. Ma mère s'appelle Steenkist. Mon père et mon frère sont morts à Furnes en juillet 1914. Comme mon frère exploitait nos fermes, après sa mort nous sommes venus habiter à Dixmude. Moi, je ne connaissais rien à l'agriculture. (Il craignait que le policier ne le questionnât sur cette matière.) A la bataille de l'Yser, ma mère et ma sœur se sont enfuies en France. Tout est détruit chez moi. Toutefois j'ai pu sauver vingt-cinq mille francs. C'est alors que je suis venu habiter Gand avec mon cousin Steenkist. Souffrant de rhumatismes, je ne quittais pas ma chambre. Comme évacués nous avons négligé de nous munir d'une carte d'identité. J'ai oublié le nom de la rue où nous avons séjourné à Gand. »

L'Allemand écoute sans manifester le moindre signe d'incrédulité. Tout va bien. Creusen continue :

« En 1916, Steenkist m'engage à l'accompagner à la frontière dans le but de passer en Hollande. Il m'avait procuré une fausse carte d'identité. Arrivé à Anvers, je suis obligé de m'aliter. Steenkist me conduit chez une dame qui m'héberge. Il passe la frontière. Je n'ose plus quitter ma chambre, parce que je n'ai pas de carte d'identité et plus je tarde à m'en procurer une, moins j'ose me présenter au commissariat de police d'Anvers. »

Le policier écoute toujours sans mot dire. M. Desmedt, avec des jeux de physionomie et une gesticulation de plus en plus drôles, continue :

« En 1918, le 5 juillet, je quitte Anvers. Je ne

possède plus que huit cents marks. J'ai dépensé tout mon petit avoir. La dame le sachant a prétendu devoir déménager pour me faire comprendre qu'elle ne voulait plus me garder chez elle. Je me mets en marche à pied et suis le chemin de fer qui va à Hamont. A Lierre, un inconnu me vend une fausse carte d'identité pour cinquante marks. A la frontière, un inconnu me propose de me passer en Hollande. Ce passeur m'a lâché au fil et m'a fait payer cinq cents marks. Je ne connais personne de ceux qui ont été arrêtés avec moi. J'ignore le nom de la rue où j'ai été hébergé à Anvers. D'ailleurs comme j'ai promis à ma patronne que par reconnaissance je ne la dénoncerais pas, je me vois obligé de ne pas dire son nom. Je sais vaguement que je demeurais du côté de Borgerhout dans une maison qui était blanche quand il faisait sec, mais grise-noire quand il pleuvait.

Et voilà... En racontant ses déboires, M. Desmedt a pris un ton si accablé, si désespéré que l'Allemand semble réellement compatir à sa détresse.

— Allons, Monsieur Desmedt, dit-il, ne vous découragez pas. Qui sait ? Vous ne serez peut-être pas sévèrement condamné.

Rentré dans sa cellule, Creusen fait le point. L'affaire ne paraît pas mal engagée, mais si le policier s'est montré coulant aujourd'hui, il est hors de doute qu'il reviendra à la charge et que bientôt il faudra répondre à de nouvelles questions qui révéleront une à une toutes les invraisemblances de son roman. Et puis il y a le service anthropométrique... Le jour où on le conduira au rez-de-chaussée pour prendre ses empreintes digitales, il sera bel et bien perdu.

Une solution : fuir. Ici le système de surveillance est moins rigoureux qu'à St-Léonard. Pour s'évader, il suffirait de scier les barreaux de la lucarne et de se laisser glisser dans la cour au moyen de cordes. Une fois dans la cour, il tirerait facilement son plan. Mais comment se procurer une bonne lime ou une scie métal-

lique ? Il ne connaît personne ici. Les gardiens, il est vrai, sont assez abordables. Très discrètement, il engage la conversation avec certains d'entre-eux et constate que, de ce côté, il pourrait arriver assez promptement à un résultat. Toutefois ne rien brusquer, cela les mettrait en méfiance.

En attendant, pour brouiller ses empreintes digitales et dérouter le service anthropométrique, tous les jours il se rabote les extrémités des doigts avec une pierre. Ce procédé ne lui paraissant pas assez efficace, il a recours à un autre beaucoup plus radical : chaque soir, dès qu'on a allumé le bec de gaz, il se grille le bout des doigts qui gonflent, deviennent luisants, de sorte que le dessin de l'épiderme disparaît presque complètement.

A mesure que les jours passent, le plan de l'évasion projetée prend forme. Il ne manque plus que la scie métallique qu'il compte se procurer sous peu sans trop de difficultés. Hélas ! brusquement le mirifique projet tombe à l'eau. Le 13 juillet, en effet, deux condamnés à mort, Vandebroek d'Opoeteren et Huysmans de Turnhout réussissent à s'évader pendant la nuit. Du coup, la surveillance est renforcée partout, les gardiens deviennent inabordables et les communications avec l'extérieur, impossibles. Mauvaise affaire pour « M. Desmedt ».

Pendant près de quatre semaines, les policiers le laissèrent tranquille. Plus d'interrogatoire. Que fallait-il conclure de cette bienfaisante accalmie ? La version qu'il leur avait servie, était-elle définitivement accréditée ? Chaque jour, le prisonnier s'attendait à être conduit dans le bureau du service anthropométrique. Là, il serait immédiatement démasqué... Quelle horreur ! Revoir Liège, Weissbarth, Landwehrlen, Aschaffenburg et enfin la Chartreuse... Et c'est pourquoi, sans souci de la douleur, il continuait à se griller impitoyablement les doigts.

Soudain, au début du mois d'août, les interrogatoires

recommencèrent. Ce n'était plus le même policier qui les dirigeait. Creusen trouva le changement fâcheux, le nouveau venu en effet avait un air rogue et hautain. Il parlait d'un ton tranchant et sans réplique. En le voyant, l'accusé comprit qu'il lui faudrait jouer serré.

Et la comédie continua... M. Desmedt apparut plus drôle et plus ahuri que jamais. A son entrée dans la pièce où se tenait le policier, celui-ci lui jeta un regard qui signifiait clairement : « Tudieu ! a-t-il l'air bête ! »

— Bonjour, Monsieur le Juge, dit-il, allez-vous me condamner ?

— Non, Monsieur, je ne suis pas le juge ; je suis policier. Et je tiens à vous dire que je suis le meilleur de la brigade de Hasselt. Je m'occupe exclusivement d'affaires d'espionnage, c'est pourquoi on a attendu mon retour pour recommencer votre instruction, car les personnes arrêtées avec vous sont des espions dangereux. J'ai fait fusiller treize personnes ; j'ai fait parler le bourgmestre de Namur, un avocat. Je dois m'acquitter de la mission que ma patrie m'a confiée et je vous préviens que si vous ne dites pas la vérité, vous vous exposez à être fusillé. Je parle couramment l'allemand, le français, l'anglais. Pouvez-vous vous exprimer dans une de ces langues, car le flamand ne m'est pas du tout familier.

Creusen s'assure immédiatement le petit avantage que l'adversaire lui offre :

— Je m'excuse, Monsieur le Juge, dit-il, mais je ne connais pas suffisamment le français pour m'exprimer en cette langue. Je serais obligé de vous faire répéter trop souvent la même phrase.

Et l'interrogatoire se poursuit en flamand « ma langue maternelle », a spécifié le prisonnier. L'Allemand en est contrarié, il cherche ses mots et s'embarque dans des phrases d'une correction douteuse. Pendant ce temps, son vis-à-vis réfléchit. Si sa réponse ne satisfait

pas le Prussien, il prétend qu'il n'a pas bien compris la question.

A certains moments, il est pris d'accès de loquacité intempestive et jouant en perfection le simple d'esprit, il profère avec volubilité un flot de paroles sans rapport avec le procès. Et tandis qu'il parle pour ne rien dire, il se demande avec anxiété où la police a découvert des indices ou des preuves d'espionnage.

Tout à coup la porte s'ouvre et un officier apparaît. Le policier se lève et va faire un bout de causette avec lui. Creusen se dresse aussitôt, enlève son pince-nez et examine le dossier qui se trouve sur le bureau. Un mot : « Tinsley » lui révèle le mystère de l'accusation d'espionnage portée contre ses compagnons et lui-même. Tinsley est un des grands chefs de l'espionnage anglais en Hollande, dont le prêtre portait l'adresse sur lui au moment de son arrestation.

Lorsque le policier rentre, M. Desmedt se contorsionne de douleur et gémit. Une crampe de rhumatisme... Chaque fois qu'au cours de l'interrogatoire, il se trouve serré, les crampes reviennent... Il laisse échapper des plaintes, et ne répond pas aux questions du policier. En vérité ce dernier n'est pas commode. Tout ce que l'autre semblait admettre sans protestation, celui-ci le révoque en doute. Il veut tout savoir de la vie de M. Desmedt et surtout ce qu'il a fait depuis le 4 août 1914. Il promène sa curiosité partout, se fait préciser les moindres détails de la version forgée par le prisonnier pour rendre vraisemblable son alibi de... quatre ans. Le diable d'homme ne se contente pas de vagues indications, il faut que M. Desmedt justifie presque jour par jour l'emploi de son temps depuis le début de la guerre. Et toutes ses questions indiscretes plongent le Belge dans un formidable embarras, qu'il camoufle de son mieux en se livrant à des divagations qui exaspèrent l'Allemand :

— Comment s'appelle la dame qui vous a hébergé à Anvers.

— Quelle dame ?

— La dame chez qui vous habitiez à Anvers.

—

— Eh ! bien, Monsieur Desmedt ?

— Ah ! Monsieur, je vous admire, seulement je me permets de vous demander une faveur.

— Quoi ?

— Voudriez-vous me condamner tout de suite ? Vous devez avoir beaucoup d'influence et...

Le policier fronce les sourcils :

— Taisez-vous avec votre bavardage, crie-t-il, ce n'est pas cela que je vous demande. Commencez à dire la vérité et vite sinon je vous fais marcher au fouet.

M. Desmedt roule de grands yeux effarés.

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur ? demande-t-il.

— Je veux savoir tout ce que vous avez fait pendant quatre ans, imbécile ! Je veux savoir pour qui vous avez noté les trains militaires ; pour quel espion.

— Pardon, Monsieur, je n'ai pas pris le train, je suis allé à pied à la frontière.

A ces mots, le policier explose :

— Verfluchte Hund ! s'écrie-t-il en frappant sur la table. Laissez-moi parler ! Vous êtes un espion. Vous avez passé deux ans dans une chambre à Anvers pour noter les trains militaires. Vous êtes un menteur. Je sais tout. D'ailleurs vous serez fusillé. Voulez-vous avouer ?

La figure et l'attitude de M. Desmedt expriment toutes les nuances de l'ahurissement total. Il reste un moment bouche-bée, puis continue de plus belle :

— Je vous assure, Monsieur, que je n'ai pas pris le train ; je suis allé à pied à la frontière. Qui serait assez audacieux pour prendre un train militaire ? Je comprends qu'il mérite d'être fusillé, mais un homme comme moi, Monsieur ?

Interloqué, le policier le regarde, se lève brusquement, l'empoigne, le jette à la porte en hurlant :

— Tu parleras après-midi, sinon je te ferai mettre à la torture.

Après-midi, le prisonnier attendit le redoutable moment d'aller faire le pitre devant l'Allemand. On ne vint pas le chercher. Quelques jours passèrent. Dans sa cellule, il demande à la prière le réconfort dont il a besoin pour ne pas succomber à la tentation du désespoir. Ce qui lui paraît étrange dans son aventure, c'est qu'on ne lui ait pas encore pris les empreintes digitales. A Liège, les Allemands avaient procédé à cette formalité le jour même de son arrivée au Palais provincial. Or, ici, c'est le moyen tout indiqué de l'identifier; un moyen très simple et très efficace. Pourquoi les policiers n'y ont-ils pas recours? Mystère? Non. Creusen prie avec toute la ferveur dont son pauvre esprit torturé est capable, et une confiance plus forte encore que celle qui l'avait soutenu à St-Léonard et à la Chartreuse, lui emplit le cœur. Voilà pourquoi peu à peu il acquiert la certitude que la redoutable épreuve du service anthropométrique lui sera épargnée.

Quelques jours après, nouvel interrogatoire. L'irascible policier paraît décidé à mener l'affaire tambour battant. Il emploie une autre tactique :

— J'ai arrêté M^{me} Montens qui vous a hébergé à Anvers, déclare-t-il. Elle a tout avoué. Voici son dossier. Elle a signé. D'ailleurs elle va venir ici.

Madame Montens n'ayant jamais existé, Creusen sait évidemment à quoi s'en tenir sur la nouvelle ruse de l'Allemand. Il la déjoue à sa façon. Levant les bras au ciel, il simule un accès de désespoir et gémit :

— Mon Dieu, la pauvre Madame Montens, elle va croire que je l'ai dénoncée...

Le policier l'interrompt :

— Oui, d'ailleurs je lui ai dit que vous l'aviez dénoncée, puis elle a tout avoué. Je sais tout maintenant sur votre service d'espionnage, je connais le nom

de votre passeur, de celui qui vous a vendu votre fausse carte, etc...

M. Desmedt comprend que le moment est venu de faire l'idiot. Il ouvre de grands yeux qui donnent la mesure de son ébahissement :

— Pardon, Monsieur, dit-il, je n'ai pas reçu de carte, ni de ma mère, ni de ma sœur, ni de mon cousin. Personne ne m'a jamais écrit. Si Madame Montens prétend que j'ai reçu des cartes chez moi, elle ment.

Pendant qu'il parle, le policier le fixe dans le blanc des yeux sans mot dire.

Creusen à présent s'est tu, mais son vis-à-vis continue à le regarder. Moment pénible. Le Belge ne sait quelle contenance prendre.

— Ecoutez, mon ami, dit l'Allemand d'un ton glacial, assez de comédie. Je vois clair dans votre jeu, regardez-moi bien, vous êtes troublé... Vous voulez faire le malin, mais nous saurons bien qui vous êtes...

Il s'arrête, ses yeux se portent sur les doigts du prisonnier, puis il ajoute :

— Vous êtes ou bien un espion ou bien un anarchiste.

Cette fois, M. Desmedt a perdu son aplomb, il songe au service anthropométrique et il baisse les yeux. Va-t-il s'avouer vaincu ? Non, voici qu'il recommence de plus belle :

— Anarcisse ! anarcisse ! Monsieur, fait-il d'une voix chevrotante, maintenant je ne vous comprends plus...

Alors l'Allemand n'y tint plus, il se leva et se dirigea d'un air menaçant vers le prisonnier :

— Voulez-vous dire la vérité, hurla-t-il, sinon je vous casse la g.....

Du coup M. Desmedt perd son air ahuri, il se dresse et regardant le policier dans les yeux, il le défie :

— Si vous osez commettre cette lâcheté, frapper sur

un homme sans défense, allez-y, Monsieur, ne menacez plus, frappez.

Exaspéré, l'Allemand fonça sur lui et le frappa avec violence à coups de poing et à coups de pied. Scène odieuse. Lorsqu'elle prit fin, l'irascible argousin empoigna sa victime par les épaules et la poussa dehors. La partie était-elle perdue pour Creusen? Non, joueur de grande classe, il profite avec une incroyable présence d'esprit de l'occasion qui s'offre pour marquer un nouveau point. Sans se préoccuper des coups qu'il vient de recevoir, il ajuste son pince-nez, remet de l'ordre dans sa toilette et d'un ton très calme, dit :

— Monsieur, pourrais-je avoir les souvenirs mortuaires de mon père et de mon frère, ainsi que les portraits de ma mère et de ma sœur ?

Cette question déconcerte l'Allemand. Des souvenirs mortuaires ? Mais les voilà les pièces qui permettront d'identifier cet individu... Ces pièces, est-il besoin de le dire, n'avaient jamais existé que dans la féconde imagination de l'ancien condamné à mort.

— Où se trouvent ces pièces ? demande aussitôt l'Allemand.

— Dans vos bureaux, sans doute. On me les a enlevées lors de mon arrestation.

— D'où sont-elles ces pièces ?

— Les souvenirs mortuaires sont de Furnes et les portraits de Dunkerque.

Du coup, l'homme se radoucit. Voici que maintenant il interroge l'indésirable prisonnier sur sa famille. Il demande la date de la mort de son père, de son frère, le nom et les prénoms de sa mère, de sa sœur, leur âge, etc. Creusen qui, dans sa cellule à prévu toutes ces questions, y répond avec précision et sans la moindre hésitation. Il en met ainsi plein la vue au fin limier qui cette fois paraît bel et bien ébranlé. Lorsqu'il regagne sa cellule, « M. Desmedt », malgré les coups reçus, ne semble nullement déprimé. La conviction d'avoir eu raison de son redoutable adversaire a

brusquement ranimé tous ses espoirs. Cette conviction devait se confirmer dans la suite : il avait bel et bien roulé le plus fin limier de la brigade de Hasselt.

Après onze semaines de détention, il fut enfin autorisé à se rendre au préau comme les autres prisonniers. Il eut la surprise de reconnaître parmi les détenus des gens de son pays, mais lui restait méconnaissable et tout le monde continuait à l'appeler M. Desmedt.

Août passa et septembre aussi... Le captif vivait à présent dans une tranquillité relative. Les policiers ne l'importunaient plus. Loin de le rassurer ce calme l'inquiétait. Il redoutait une surprise. L'appréhension du service anthropométrique continuait à le hanter. Il fallait si peu de chose pour que son destin tournât brusquement au tragique : deux empreintes, deux doigts appuyés sur une feuille de papier ! Tout de même, pensait-il, si Weissbarth, Landwehrlen et Aschaffenburg savaient que je suis ici à leur disposition depuis trois mois !

Octobre... Le prisonnier s'attend à être conduit d'un jour à l'autre devant un tribunal. Quand viendra-t-on le chercher ? N'est-ce pas à ce moment qu'on lui prendra ses empreintes ? Toujours la même obsession. Soudain le 21 octobre, la porte de sa cellule s'ouvre et un gardien d'un ton bourru lui dit :

— Desmedt, faites vos paquets.

Emotion du détenu. Ne va-t-on pas le ramener à Liège ? Vite il jette ses quelques effets dans un essuie-mains qu'il noue et le voilà prêt à sortir. On le conduit au rez-de-chaussée, on lui fait signer une pièce, puis on l'emmène vers le hall d'entrée. La grosse porte s'ouvre et deux minutes après, l'ancien condamné à mort, le « fusillé vivant » se trouve sur le grand boulevard de Hasselt : il est libre ! Voilà certes une surprise à laquelle il était loin de s'attendre ! Ne rêvet-il pas ?

D'autres prisonniers sortent de la grande geôle. Ils

sont fous de joie. Creusen voudrait bien lui aussi donner libre cours à son allégresse, mais ce qui lui arrive paraît tellement invraisemblable qu'il a peine à en admettre la réalité. Ses compagnons ont beau lui expliquer qu'il s'agit d'une amnistie et que la mesure prise à leur égard est définitive, il se garde bien de dévoiler sa vraie personnalité et ne songe qu'à une chose : se mettre définitivement hors des atteintes des Polizeistellen Hasselt et Lüttich. Qui sait ? On ne l'a peut-être laissé sortir que pour le suivre et découvrir ainsi la piste du service d'espionnage auquel, d'après les Allemands, il est censé appartenir.

Justement un convoi de réfugiés français va quitter Hasselt en destination de la Hollande. Avec l'esprit de décision qui l'a sauvé dans les pires situations, Creusen prend place parmi eux.

— D'où es-tu ? lui demande un Français.

— De Cambrai.

— Tiens, moi aussi.

— Où habites-tu à Cambrai ?

— Rue Victor Hugo.

— N'est-ce pas Avenue Victor Hugo ?

— Naturellement, Avenue Victor Hugo.

Le Français a vu clair. Il fait un clin d'œil au Belge. Alors celui-ci lui raconte son histoire : il s'appelle Desmedt, originaire de Dixmude, etc., etc. Le malheur c'est qu'il n'a pas de papiers d'identité.

— Qu'à cela ne tienne, dit le Français, je te servirai de témoin avec un autre camarade.

A la frontière, contrôle sévère des pièces d'identité. Il y a là des officiers allemands et de nombreux soldats. De l'autre côté, à cinq mètres, se tient un important détachement de militaires hollandais. Creusen a son idée : il va foncer parmi ceux-ci... Mais voici qu'on appelle déjà son groupe ; les hommes, les femmes, les enfants se rangent à part. Chacun doit tenir sa carte

d'identité à la main. Creusen, lui en guise de carte d'identité n'a qu'une carte de pain de Tirlémont, mais elle est beaucoup trop petite ! L'officier allemand qui contrôle l'identité des réfugiés écarte les hommes et le fait avancer. Il a l'air très malheureux.

— Où sont vos papiers ? demande l'Allemand.

— Moi, je m'appelle Louis Rousseau. Ma femme est restée à Mons avec tous nos papiers, je ne l'ai plus revue.

C'est le moment pour les deux témoins d'intervenir. L'un d'eux crie bien fort :

— Hé ! Rousseau, et ta femme ?

L'officier le regarde et va vers lui. En même temps, l'autre « témoin » apostrophe Rousseau à son tour :

— Tu as retrouvé ta femme, Rousseau ?

L'officier a l'air satisfait. Il demande aux deux témoins s'ils connaissent Rousseau.

— Eh ! comment donc ! Depuis des années.

L'Allemand revient alors vers Creusen et lui dit :

— C'est bien malheureux avec *ton* femme...

Est-ce une réelle compassion ou va-t-il refuser le passage ? Creusen s'apprête à sauter dans le groupe de Hollandais, lorsque l'officier dit aux soldats :

— Vous laisserez passer cet homme.

Et le « fusillé vivant » passa en territoire hollandais. Cette fois, la vision de peloton d'exécution se dissipait pour toujours. Cependant il n'était pas encore au terme de ses aventures. Trois semaines plus tard, le Kaiser vaincu venait se mettre à l'abri en Hollande. Le responsable de la grande tuerie fuyait le châtimeut. Creusen conçut le dessein de le capturer vivant et de le livrer aux Alliés. L'audacieux complot fut sur le point de réussir, mais, à la suite d'une défection, il échoua. Arrêté par les autorités hollandaises à qui il avait dû son salut deux ans plus tôt, Creusen subit

une nouvelle et très pénible détention de six longues semaines à la prison d'Utrecht.

*
* *

Aujourd'hui il est un nom que le chef de la Dame Blanche aime d'évoquer dans ses souvenirs de guerre, c'est celui de Franz Creusen.

— Un modeste et un brave, dit-il. C'est avec des hommes comme celui-là que, sur les champs de bataille sans gloire de la guerre secrète, on peut réaliser de grandes choses.

F I N.

TABLE DES MATIERES

I.	En observation secrète à l'Est	14
II.	Dynamiteur	21
III.	Patriotes impavides à l'œuvre	34
IV.	L'homme de Bleyberg tombe dans un guet-apens	43
V.	Une affaire dramatique	55
VI.	Aschaffenburg « Le Gorille »	66
VII.	Entre la vie et la mort	82
VIII.	« Vous serez fusillé demain à l'aube » .	94
IX.	La Dame Blanche prend le « Fusillé Vivant » sous sa protection et l'arra- che des mains de la Polizeistelle Lut- tich	118
X.	Le « Fusillé Vivant » retombe entre les mains de la police allemande	142
XI.	Une fois de plus, le « Fusillé Vivant » l'échappe belle	161



